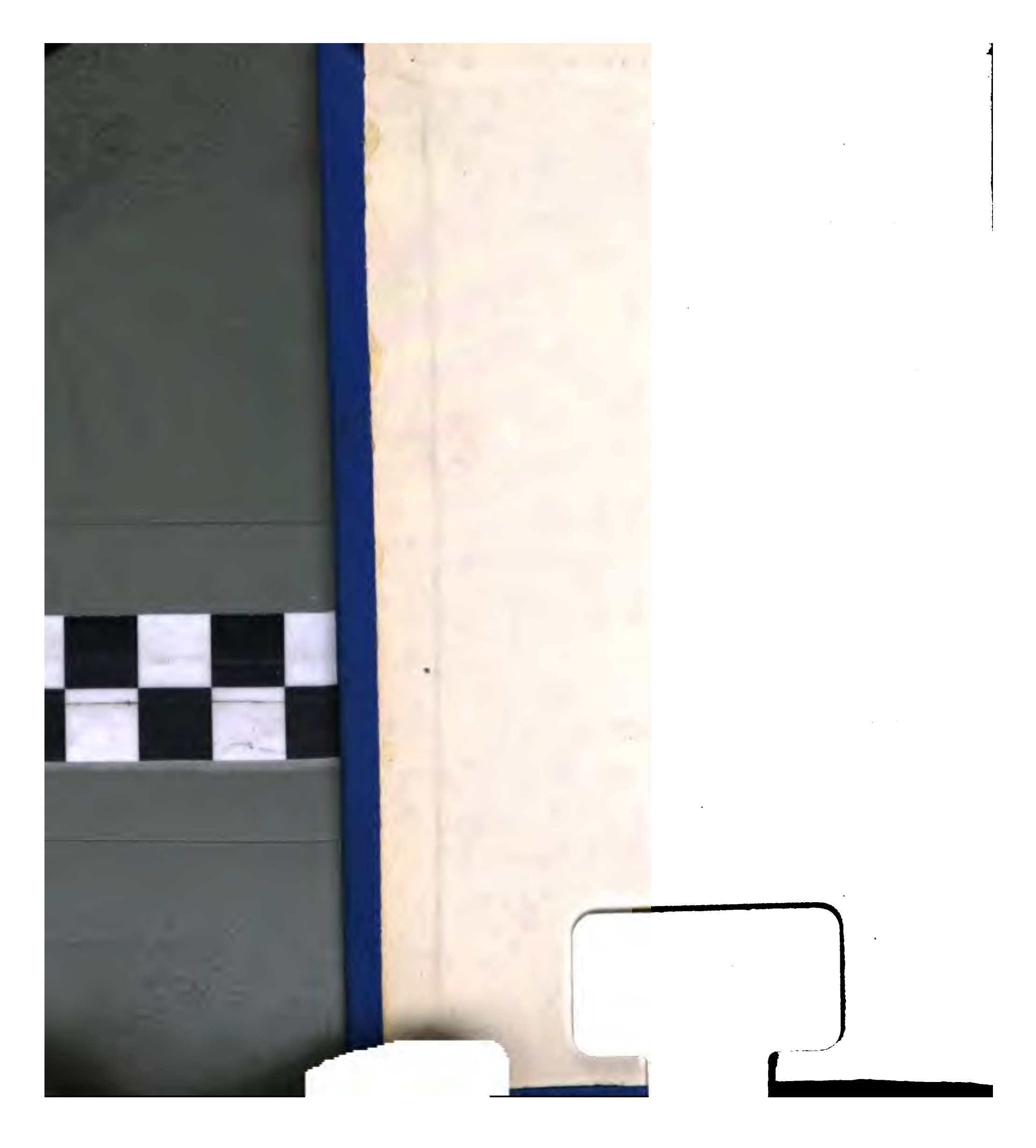
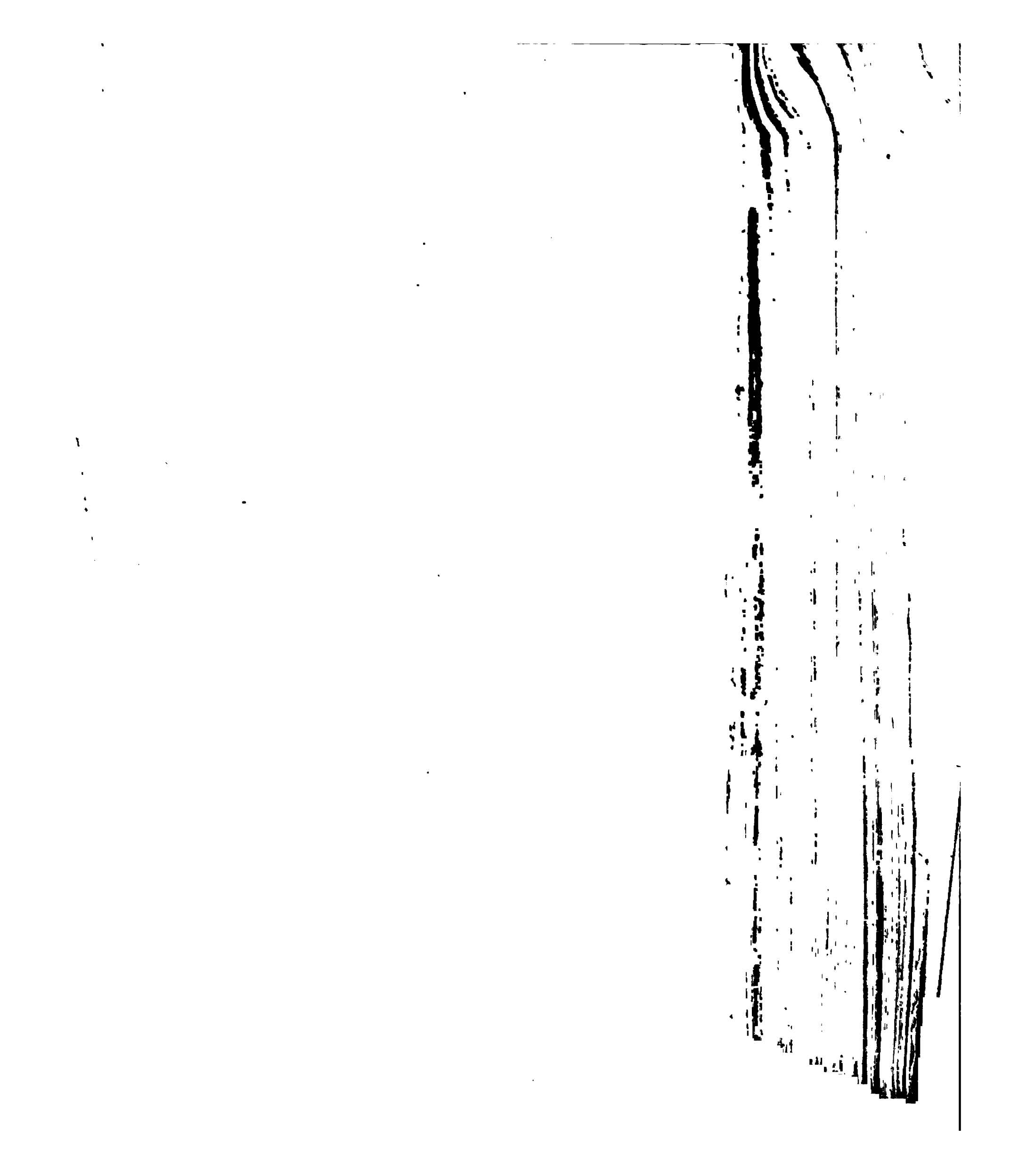
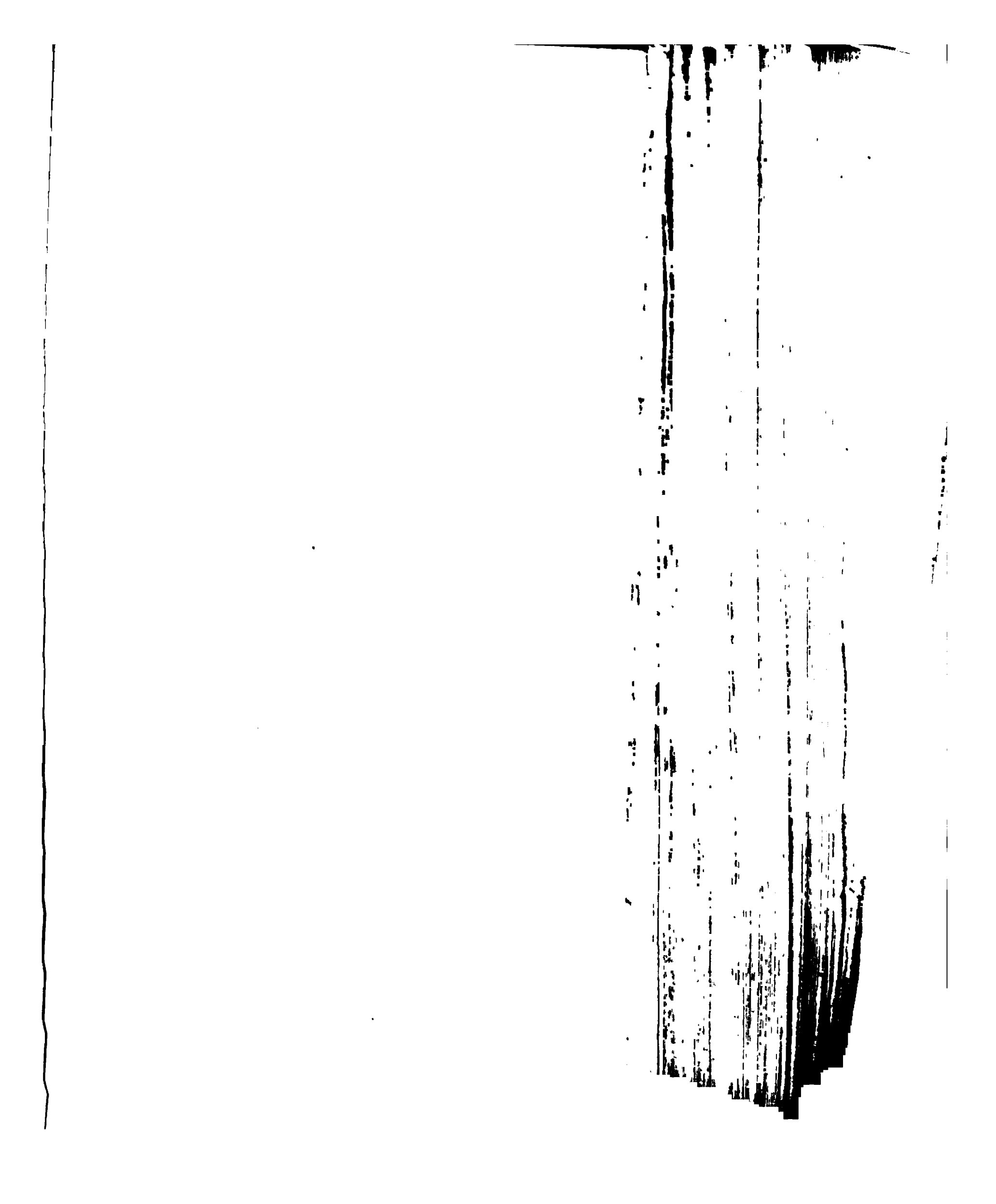






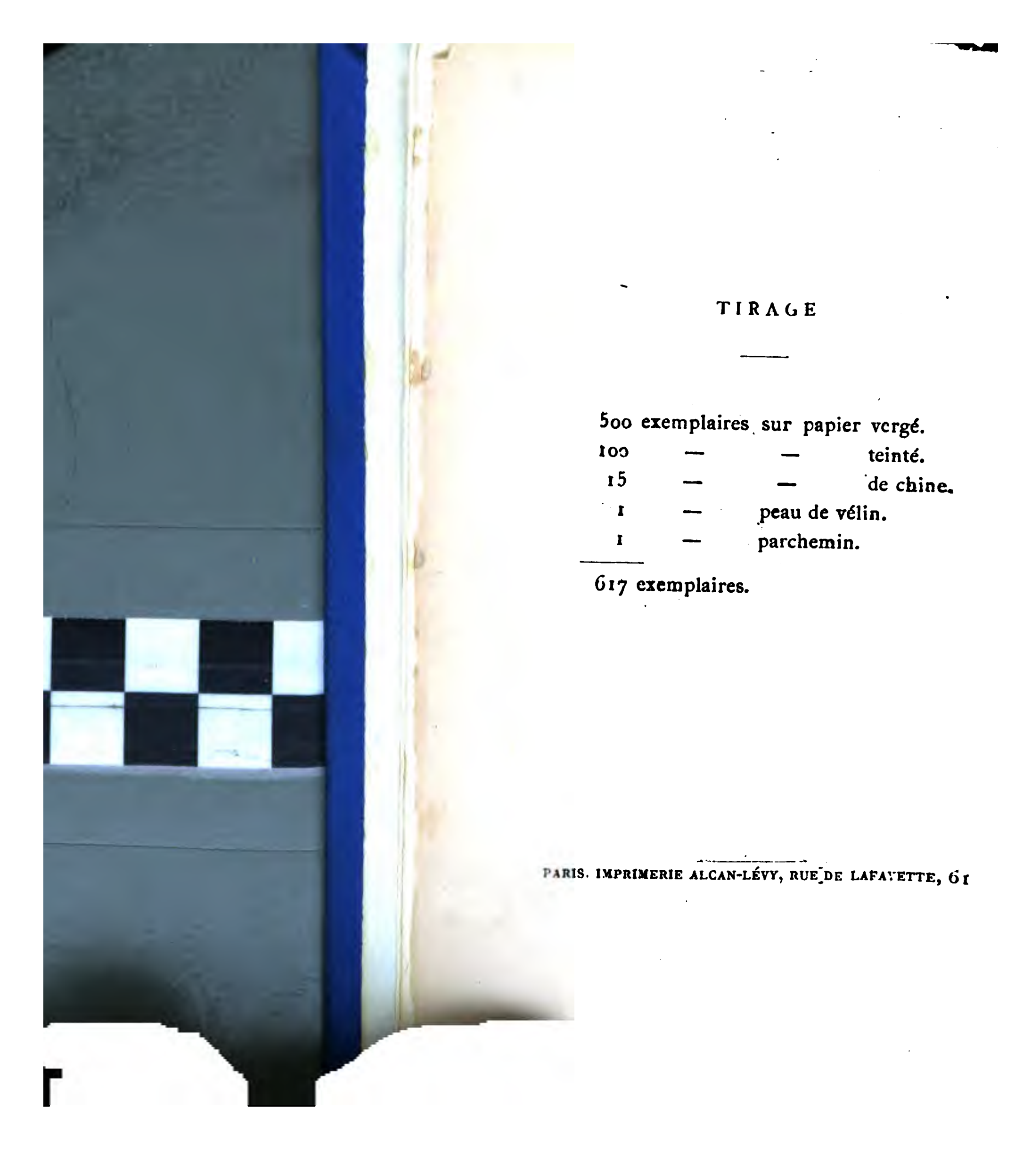




THÉATRE

DE

Sedaine



TIRAGE

500 exemplaires	sur	papier	vergé.
100	—	—	teinté.
15	—	—	de chine.
1	—	peau de vélin.	
1	—	parchemin.	
617 exemplaires.			

PARIS. IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY, RUE DE LAFAYETTE, 61


Michel-Jean Sedaine
de l'Académie Françoise
(1719-1797)
Ad. Lalauze sc.
Imp. A. Salmon.

THÉATRE

DE

Sedaine

Publié avec Notice et Notes

PAR

GEORGES D'HEYLLI



PARIS

LIBRAIRIE GENERALE

72, boulevard Haussmann et rue du Havre

M. DCCC. LXXVII.



CETTE RÉIMPRESSION

des Chefs-d'Œuvre de SEDAINE

est dédiée à

M. EMILE PERRIN

Membre de l'Institut, Administrateur-général
de la Comédie-Française,

A qui est due la restitution intégrale du premier texte du Philosophe sans le savoir *antérieur aux modifications exigées par la censure;*

Ainsi qu'aux excellents artistes qui ont interprété ce texte, pour la première fois, le 17 septembre 1875 :

Mmes EMILIE GUYON. — Mme Vanderk.
PROVOST-PONSIN. — La Marquise.
BLANCHE-BARRETTA. — Victorine.
MARTIN. — Mlle Vanderk.

MM. MAUBANT. — Vanderk père.
TALBOT. — Baron d'Esparville.
LAROCHE. — Alexis Vanderk.
BARRÉ. — Antoine.
PRUDHON. — Le Président.
ROGER. — Champagne.
JOLIET. — Domestique de M. d'Esparville.

Avril 1877.

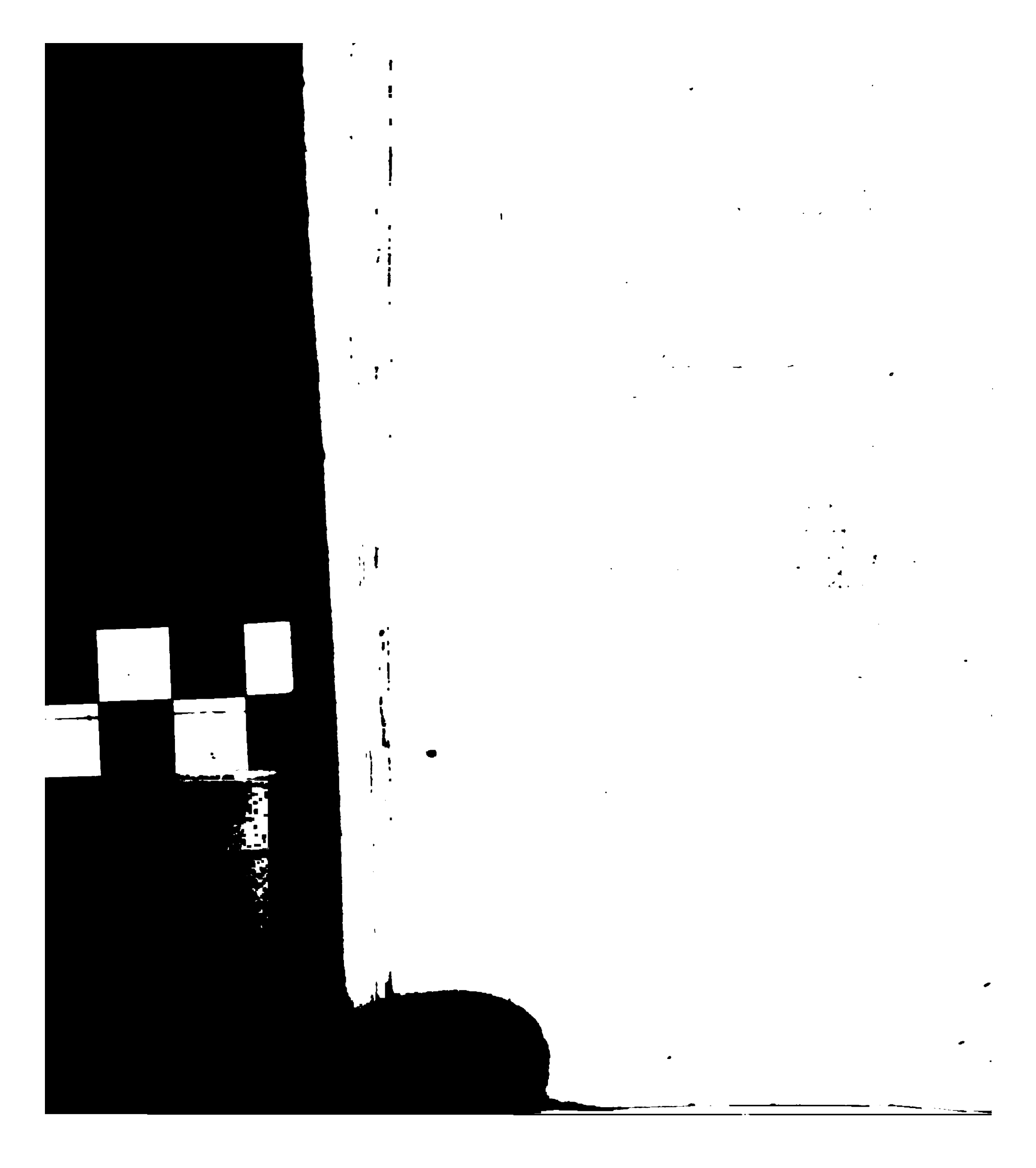
GEORGES D'HEYLLI.



NOTICE

SUR

Sedaine





SEDAINE

MICHEL-JEAN SEDAINE naquit à Paris, le 2 juin 1719, dans une position plus que modeste, et il fut de bonne heure tenu de se suffire à lui-même. On raconte même que, poussé par la nécessité, il fit d'abord le métier de tailleur de pierres (1) avant de devenir auteur dramatique.

---

(1) Le savant M. Jal semble contester le fait dans son célèbre *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire.* « J'ai curieusement cherché, dit-il, un document sérieux qui prouvât la vérité d'une tradition devenue

Il était l'aîné des sept enfants de Jean-Pierre Sedaine, maître-maçon dans le quartier Saint-Gervais, et qu'on retrouve, un peu plus tard, revêtu du titre mieux sonnant d'architecte. Sedaine débuta lui-même ensuite dans cette dernière carrière sous les auspices d'un des confrères de son père, l'architecte Jacques Buron, qui n'est

---

populaire en France. Je n'ai pu trouver ni une lettre de Sedaine faisant allusion à cette circonstance de sa vie, ni un témoignage écrit d'un contemporain, d'un ami du jeune ouvrier, qui tout en faisant un métier pénible, aurait songé à se faire un avenir par la littérature. » Cette assertion de M. Jal ne peut être admise comme détruisant définitivement la tradition reçue jusqu'à ce jour à ce sujet. En somme, M. Jal se borne à déclarer qu'il n'a trouvé « aucun document » constatant le fait ; mais l'authenticité du fait lui-même — qu'un contemporain de Sedaine, le poète Ducis, a contribué à mettre en circulation, — n'est point infirmée pour cela. « Qu'importe, d'ailleurs, ajoute M. Jal, que le tailleur de pierres soit un personnage d'invention ou une figure véritable ? » Nous conclurons comme lui.

guère connu aujourd'hui, que par ce fait même, et aussi parce que sa fille a été la mère du célèbre peintre Louis David. Sedaine fit, paraît-il, de rapides et notables progrès dans l'architecture, et il devint bientôt l'associé et l'ami de son maître. En même temps, il donnait tous ses loisirs à des études plus élevées, lisait les vieux auteurs et suivait surtout son goût naturel pour la poésie. Etant, par suite, entré en relations avec quelques écrivains de son temps, il reçut leurs encouragements et leurs conseils, et, recommandé par eux à des libraires, il publia d'abord deux pièces de vers : la *Tentation de Saint-Antoine*, et l'*Épitre à mon habit*, spirituels badinages qui eurent la plus grande vogue et commencèrent à mettre son nom en évidence (1).

Ces premiers succès lui valurent, en outre, la protection d'un riche magistrat, ami des lettres, nommé Lecomte, et qui, ayant pris sa retraite, reçut d'abord Se-

(1) Ces pièces ont paru, d'abord, dans le volume intitulé : *Poésies fugitives* (in-12, Paris, 1752 ; réimprimé en 1760).

daine dans son intimité, puis l'admit bientôt tout à fait à demeure chez lui. Devenu ainsi le commensal de cet homme généreux, et, placé par lui au-dessus du souci des besoins de la vie, Sedaine abandonna tout à fait l'architecture et se tourna vers le théâtre, où son instinct le poussait plus naturellement.

Il y fit ses premiers débuts sur la petite scène de la foire Saint-Laurent, le 19 août 1756, par un opéra-comique : le *Diable à quatre*, imité de l'anglais, et dont le compositeur Duni (1) écrivit les ariettes. Le succès en fut assez vif ; la pièce est bien disposée pour la musique et quelques airs en sont même très agréables. On y trouve surtout un couplet, sur le tabac, qui se chante encore aujourd'hui (2) :

Je n'aimois pas le tabac beaucoup ;
J'en prenois peu, souvent point du tout :

(1) Égide-Romuald Duni, compositeur italien, né le 9 février 1709, à Naples, mort à Paris, le 11 juin 1775. Son opéra de *Ninette à la Cour*, sur des paroles de Favart, est le plus connu de ses ouvrages.

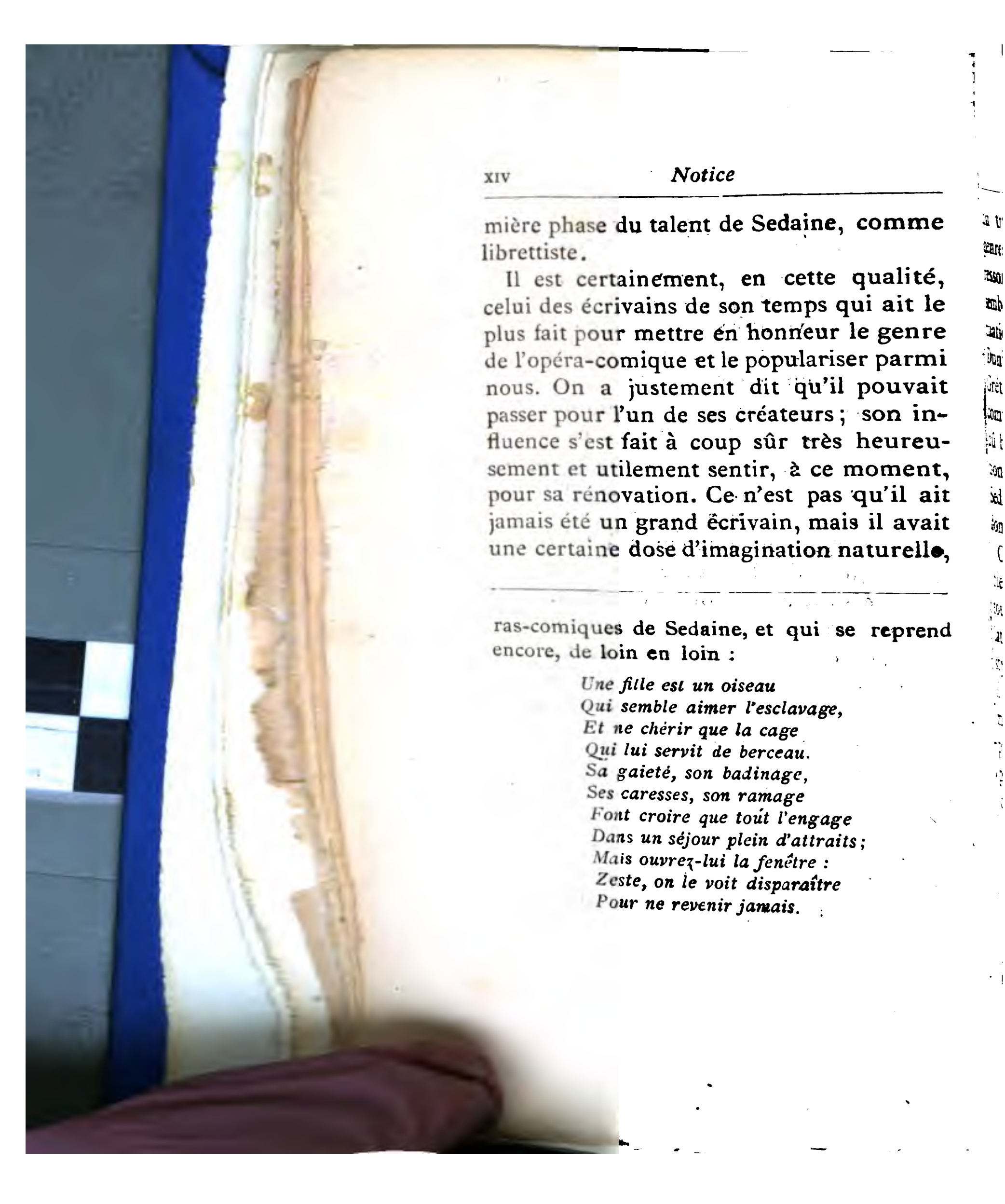
(2) La dernière reprise du *Diable à quatre*

Mais mon mari me défend cela.
Depuis ce moment-là,
Je le trouve piquant
Quand
J'en peux prendre à l'écart ;
Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.

Ce sont peut-être là les vers les plus piquants et les mieux tournés, qu'ait jamais mis Sedaine dans ses opéras-comiques, dont la partie rimée est généralement d'une faiblesse extrême (1). Je n'ai point l'intention, d'ailleurs, de donner ici la série de ses divers opéras-comiques qui ont précédé ou suivi le *Philosophe sans le savoir ;* on en trouvera la nomenclature complète aux appendices de ce volume ; mais je m'arrête un moment sur cette pre-

a eu lieu à l'ancien Opéra-National, créé par Ad. Adam, au boulevard du Temple, en 1853.

(1) Citons encore le ravissant couplet de *Rose et Colas*, qui est aussi un des jolis opé-



mière phase du talent de Sedaine, comme librettiste.

Il est certainement, en cette qualité, celui des écrivains de son temps qui ait le plus fait pour mettre en honneur le genre de l'opéra-comique et le populariser parmi nous. On a justement dit qu'il pouvait passer pour l'un de ses créateurs ; son influence s'est fait à coup sûr très heureusement et utilement sentir, à ce moment, pour sa rénovation. Ce n'est pas qu'il ait jamais été un grand écrivain, mais il avait une certaine dose d'imagination naturelle,

ras-comiques de Sedaine, et qui se reprend encore, de loin en loin :

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage,
Et ne chérir que la cage
Qui lui servit de berceau.
Sa gaieté, son badinage,
Ses caresses, son ramage
Font croire que tout l'engage
Dans un séjour plein d'attraits ;
Mais ouvrez-lui la fenêtre :
Zeste, on le voit disparaître
Pour ne revenir jamais.

du trait, quelquefois de l'esprit, et ce genre de talent spécial qui consiste à faire ressortir, plus particulièrement de l'ensemble d'un sujet, quelques heureuses situations favorables au musicien. Certes, Duni, Philidor et surtout Monsigny et Grétry étaient de charmants et d'habiles compositeurs, mais il est certain qu'ils ont dû beaucoup de leurs meilleures inspirations mélodiques à l'adresse avec laquelle Sedaine a agencé les livrets qu'il leur donna à mettre en musique.

On a été bien longtemps à faire aussi bien que lui, dans ce genre qu'il porta tout de suite à une sorte de perfection relative, — au style près, bien entendu ! Son style, en effet, je l'abandonne tout à fait : il est, je ne dirai pas seulement négligé, mais souvent insuffisant. Sedaine ne savait pas écrire ; comme librettiste, il dressait, pour ainsi dire, un scénario beaucoup plus qu'une pièce (1), et cependant presque

(1) « Sedaine, a dit Sainte-Beuve, écrivait comme un maçon, mais construisait comme un architecte. » Paul Foucher l'a jugé d'un

tous ses livrets sont à citer parce qu'ils sont tous bien disposés pour le musicien et surtout pour la scène. Le *Déserteur* et *Richard cœur de Lion* sont, en ce genre, des chefs-d'œuvre. Ne cherchez pas, — par exemple, — à les analyser au point de vue de la vraisemblance, ni même du bon sens de l'intrigue, mais jugez-les pour leur excellence comme purs livrets d'opéras-comiques. Ils sont mal écrits, enfantins souvent, remplis de vers, parfois bien incorrects et même baroques — véritable poésie de la foire où la plupart ont d'abord été représentés — mais si naïfs, si simples et à peu près tous, en dépit de leur style absent, pleins d'émotion et d'intérêt. Le deuxième acte du *Déserteur* — à ne prendre que celui-là — est l'un des plus complets et des mieux réussis dans le genre de l'opéra-comique, qui soient au théâtre (1). Ce mélange de gaîté extrava-

mot : « C'était, a-t-il dit, un génie sans orthographe. »

(1) Ce qui n'empêcha pas le *Déserteur* d'être chansonné, et donne, d'ailleurs, une preuve de plus à l'appui de son succès. Voici,

gante et de tristesse vraiment funèbre ; cet homme qui va mourir, ou qui, du moins, en est persuadé et qui se trouve inopinément mis en contact avec ce soldat à moitié ivre, lequel rit et plaisante à satiété ; le contraste qui résulte de cette situation réellement dramatique, qui avait alors une grande nouveauté, tout cela constitue un chef-d'œuvre d'habileté scénique.

En 1765, le 2 décembre, Sedaine âgé déjà de 46 ans, aborda enfin la Comédie-Française avec une grande pièce en cinq actes, le *Philosophe sans le savoir*, qui n'obtint pas, tout d'abord, l'accueil auquel elle avait droit et qu'elle a tou-

notamment, une épigramme qui courut alors sur le compte de ce joli ouvrage :

> *D'avoir hanté la comédie,*
> *Un paysan, en bon chrétien,*
> *S'accusait et promettait bien*
> *De n'y retourner de sa vie.*
> *« Voyons, lui dit le confesseur,*
> *C'est le plaisir qui fait l'offense ;*
> *Que donnait-on ? — Le* Déserteur,
> *— Vous le lirez pour pénitence.*

jours reçu depuis. Je ne ferai pas ici l'histoire des difficultés qui précédèrent l'arrivée de cette belle comédie à la scène; on la trouvera, succinctement racontée, aux appendices du présent volume, dans un travail qui donne, avec détails, l'impression vraie du moment en même temps qu'il fait connaître les curieuses vicissitudes de l'œuvre. Je ne la juge donc qu'au point de vue littéraire.

Elle offre, au plus haut degré, deux qualités considérables chez tout écrivain: la simplicité et l'intérêt. Cette comédie, qui ne mérite vraiment ce titre que dans ses premières scènes et vers son dénouement, est d'abord le drame le plus poignant et le plus émotionnant du monde; il en est aussi le plus honnête et il nous intéresse surtout par le tableau des sentiments les plus nobles et les plus élevés, qu'il fait successivement passer sous nos yeux. Cet intérieur du probe et sévère Vanderk est aussi le plus sympathique et le plus touchant qui se puisse voir. Nous aimons du premier coup tous ces gens-là, parce qu'ils sont bons et qu'ils nous mon-

trent les meilleures vertus de la famille. Vanderk fils, un peu écervelé, jeune, amoureux, contraste heureusement, par sa légèreté apparente, avec la gravité du personnage de son père; mais comme il tient haut son honneur et quel respect de lui-même et des siens il manifeste à tout moment ! Quant à son amour pour Victorine, il est à peine indiqué, mais d'une touche si délicate ! C'est plutôt dans cette douce, tendre et inconsciente Victorine elle-même que nous en retrouvons la trace. Elle ne se rend pas compte, non plus, des sentiments qu'elle éprouve; mais comme elle est troublée à la pensée que le fils de Vanderk va se battre ! Sedaine, d'ailleurs, ne paraît donner aucune importance à cet amour naissant des deux jeunes gens, comme s'il s'était réservé de le développer plus tard, dans une nouvelle pièce qui eût été la suite de la première.

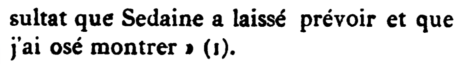
Cette suite, une femme de génie de notre siècle l'a entreprise. Madame Sand, avec son esprit si perspicace et si ouvert, a pris là le point de départ de sa jolie co-

médie du *Mariage de Victorine* (1). Elle a continué Sedaine, avec un grand bonheur, et elle s'est exprimée, à ce propos, dans la préface de sa pièce, en termes excellents sur l'auteur du *Philosophe sans le savoir* :

« Le mérite de Sedaine, dit-elle, est dans son individualité et non dans sa forme. Je ne vois même pas qu'il ait eu une forme. Sous ce rapport ses ouvrages ne se ressemblent pas entre eux... Ici, le style est simple et naïf; là, il est brillant et recherché. Les différentes pièces de Sedaine sont conduites par des procédés fort divers : il en est qui ne sont pas conduites du tout, je ne dis pas les meilleures, mais les plus saisissantes par l'émotion qu'elles produisent... Le grand mérite, la véritable grandeur de Sedaine n'est donc pas dans la forme, et j'avoue que je ne trouve pas irréprochable celle du *Philosophe sans le savoir*, encore que ce soit la mieux conduite de ses pièces. Mais ce qui est irré-

(1) Voir aux appendices.

prochable, inimitable par conséquent dans Sedaine, c'est la sensibilité profonde et vraie de l'expression, c'est la noblesse vaillante et simple des caractères ; on aime les personnages de Sedaine, on les comprend et on y croit. Sous ce rapport, le *Philosophe sans le savoir* est bien véritablement son chef-d'œuvre... Il y a plus que de la fraîcheur, plus que de la naïveté, plus que de l'harmonie dans le tableau de Sedaine : il y a de la véritable grandeur. Où est-elle ? Dans la forme ? Non, car il n'y a pour ainsi dire pas de forme, comme on l'entend de nos jours. Dans la couleur ? Non. La couleur est bonne sans être belle précisément. La grandeur est dans les types... On respire l'honneur, le courage et la générosité dans l'atmosphère de M. Vanderk. On sent que rien de grand et de fort ne sera impossible dans cette famille ; et, en présence de ce chaste amour de la petite Victorine pour l'héritier d'un nom et d'une fortune, en présence de cette fierté puritaine du vieux Antoine qui s'efforce d'étouffer l'amour de sa fille, on ne peut pas douter un instant du ré-



sultat que Sedaine a laissé prévoir et que j'ai osé montrer » (1).

Le style du *Philosophe sans le savoir* est cependant meilleur et surtout plus travaillé, comme bien l'on pense, que celui des premières pièces de Sedaine. Il n'a point, toutefois, de brillant ni d'élévation; le milieu dans lequel se passe la pièce n'en exigeait guère, il est vrai, et d'ailleurs, ces qualités-là manquaient à Sedaine. Il écrivait avec son cœur, sa nature, sa bonhomie, — puisque ses contemporains l'appelaient le bonhomme Sedaine, — et il est arrivé ainsi, avec ses seules qualités, à réussir là où tant d'autres auraient échoué peut-être, tout en dépensant plus de talent et surtout plus d'efforts. Il a été très supérieur en cela à son confrère et ami Diderot, dans ses drames larmoyants, déclamatoires et emphatiques, qui ne sauraient être remis aujourd'hui à la scène et dont se distingue si

(1) *Théâtre complet de George Sand* (4 volumes in-18, Michel-Lévy); tome II.

éminemment le *Philosophe sans le savoir* par son naturel et par sa simplicité (1).

---

(1) Voici comment Jules Janin a jugé cette admirable pièce :

« Le *Philosophe sans le savoir* est un chef-d'œuvre. Certes, le sujet était bien choisi ; ce sujet, c'est le duel. Est-il donc question, cette fois encore, comme dans l'*Héloïse*, de déclamer pour ou contre le duel ? Bien au contraire ; le grand art de ce drame, ce qui est bien rare à toutes les époques, c'est l'absence complète de toute déclamation. Cette fois, la philosophie a fait place uniquement au drame, et le drame est tellement préparé qu'il faut absolument que le fils se batte en duel et que le père y pousse son fils. Le duel, comme une fatalité inévitable, plane pendant ces cinq actes sur toute une famille et il domine toutes les autres passions : amour filial, amour paternel, chaste et charmant amour de cette jeune fille qui s'ignore elle-même. C'est un drame sérieux et triste où il est démontré que, dans certaines positions de la vie, le duel n'est pas seulement une nécessité, mais qu'il est un devoir. Comme on dut être étonné au dix-huitième siècle de cette action si calme, à propos d'un événement tragique,

Le naturel et la simplicité ! C'étaient là précisément les qualités maîtresses de Sedaine, non pas seulement comme écrivain, mais aussi comme homme privé. Il était encore serviable et bon, et il fut, par la suite, père excellent, époux modèle, attaché par-dessus tout à sa vie de famille, demeurant loin des bruits du monde, dans son intérieur, et au milieu de cette probité touchante et de cet honneur admirable qu'il a si bien mis en scène dans le *Philosophe sans le savoir* ; aimé des siens comme le chef respecté et vénéré de la famille, estimé aussi de tous ses contemporains, non moins pour son talent que pour la haute tenue et le grand désintéressement de toute sa vie. Tous lui ont rendu justice, aucun ne l'a oublié ; Grimm, dans sa *Correspondance*, Diderot dans ses lettres, Grétry dans ses *Mémoires*,

de ce dialogue si simple, à propos d'un préjugé fatal, si fécond en développements de tous genres et qui devait fournir à J.-J. Rousseau ses plus véhémentes pages, pour et contre le duel. »

La Harpe lui-même, le hargneux La Harpe dans son *Cours de littérature*.

C'est Grimm qui avait déjà apprécié, avec beaucoup de faveur, les opéras-comiques de Sedaine (1), et qui écrit les lignes suivantes sur le *Philosophe sans le savoir :*

Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu au spectacle une émotion plus délicieuse que celle que j'éprouvai à la première représentation de cette charmante pièce. Mon seul regret était de ne la pas voir recommencer tout de suite. Quoique je ne connusse l'auteur pas même de vue, je me sentis tout à coup embrasé pour lui de l'amitié la plus vive et la plus tendre. Je l'ai vu depuis ; son air simple, serein et tranquille n'est pas propre à diminuer l'intérêt qu'inspire son ouvrage. Je pense que tout homme qui a le goût du vrai et de l'honnête, ne peut penser à M. Sedaine et à

(1) Voici l'opinion de Grimm, dans sa correspondance, sur les opéras-comiques de Sedaine : « Si jamais un poète italien ayant de la simplicité et de la facilité, s'avise de traduire les opéras-comiques de Sedaine, ces pièces feront le charme et les délices de toute l'Europe. »



sa pièce avec indifférence, et j'ai éprouvé que l'attache qu'on met à son succès peut aller jusqu'à troubler le sommeil. »

C'est Diderot qui s'écrie, au lendemain du *Philosophe sans le savoir* : « O Sedaine, si tu n'étais pas si vieux, je te donnerais ma fille ! » Il venait de retrouver, en effet, sur la scène, dans le caractère si noble et si simple de Vanderk, les vertus mêmes qu'il admirait dans Sedaine. Après avoir lu la lettre dans laquelle Grimm rend compte des émotions que lui a fait éprouver la comédie de Sedaine, et que nous venons de citer, il lui adressait le billet suivant :

Si je savais, mon ami, où trouver Sedaine, j'y courrais pour lui lire votre lettre et vos observations... Mais une chose dont vous ne me parlez pas et qui est pour moi le mérite incroyable de la pièce, ce qui me fait tomber les bras, me décourage, me dispense d'écrire de ma vie, et m'excusera solidement au jugement dernier, c'est ce naturel sans aucun apprêt, c'est l'éloquence la plus vigoureuse, sans l'ombre d'effort ni de rhétorique. Oui, mon

ami, qui, voilà le vrai goût, voilà la vérité domestique, voilà la chambre, voilà les actions et les propos des honnêtes gens, voilà la comédie. Ou cela est faux, ou cela est vrai. Si cela est faux, cela est détestable; si cela est vrai, combien il y a sur nos théâtres de choses détestables, et qui passent pour sublimes! J'étais à côté de Cochin, et je lui disais : *Il faut que je sois un honnête homme, car je sens vivement tout le mérite de cet ouvrage.*

C'est La Harpe qui, parlant aussi des vertus privées de Sedaine, le déclare un homme d'un caractère « probe et solide ; » c'est Grétry, qui nous a laissé ce charmant portrait de son meilleur collaborateur, portrait dans lequel il mélange habilement le double éloge qu'il donne au talent éprouvé de l'écrivain et à la touchante sensibilité de l'ami :

Si Sedaine n'est pas le poète qui soigne le plus les vers destinés au chant, les situations qu'il amène sont si impérieuses qu'elles forcent le musicien de s'y attacher pour les rendre. Il dit presque toujours le mot propre



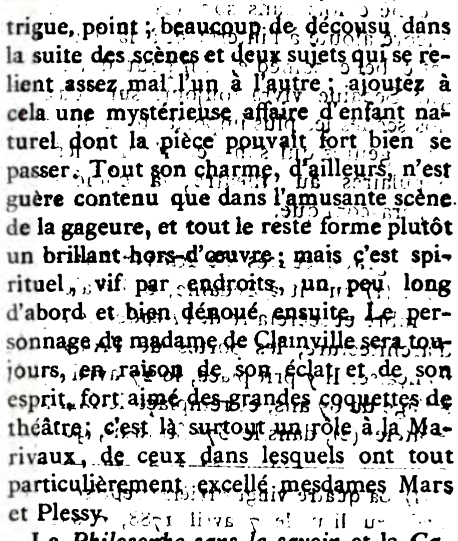
et il se croit dispensé de l'embellir par des tours poétiques. Il force donc le musicien à prendre des formes neuves pour rendre ses caractères originaux... Sedaine est un de ces hommes heureusement nés, pour qui la nature n'aurait point de charmes, s'ils ne la saisissaient dans tous ses rapports les plus vrais ; il n'adopte une situation que parce qu'il est sûr qu'elle produira tel effet. Pendant les répétitions, je respecte ses moindres volontés ; s'il tourne une chaise, c'est parce qu'il prévoit que l'actrice, vue de profil, fera l'effet qu'il désire ; mais il a peut-être encore plus senti que raisonné ses sensations. Aussi l'a-t-on vu fondre en larmes à la représentation de la scène de Blondel avec Richard, preuve incontestable que le sentiment le guide dans ses compositions et que la scène, mise en action, le saisit lui-même autant que nous.

Il faut rappeler encore le cas que faisait de lui un autre illustre contemporain, et qui lui a assez survécu pour écrire son *Éloge* dans des pages souvent consultées et rappelées, le poète Ducis qui fut, lui aussi, d'une fermeté de principes et d'une rigidité de conduite qui dépassèrent peut-être celles de Sedaine. C'est là qu'on re-

trouve tout entier cet homme simple et honnête et ce sympathique écrivain qui demeure l'un des hommes les plus honorés de son temps, pour la droiture et la dignité de son caractère et, en dépit des reproches qu'on peut adresser à son style et que La Harpe s'est surtout plu à accumuler sur ses opéras-comiques, l'un des maîtres incontestés du théâtre au dix-huitième siècle.

La *Gageure imprévue*, la seconde comédie (1) que Sedaine donna au Théâtre-Français (27 mai 1768), est d'un style plus recherché, mais aussi plus alambiqué que celui du *Philosophe sans le savoir;* cela touche tout à fait au marivaudage. D'in-

(1) Il en donna une troisième et dernière, le 22 septembre 1789, et que je ne cite ici que pour mémoire : *Raymond V, comte de Toulouse*, comédie héroïque en cinq actes, en prose et en vers, et dont les archives de la Comédie-Française possèdent le manuscrit. Cette pièce n'eut pas de succès.



trigue, point ; beaucoup de décousu dans la suite des scènes et deux sujets qui se relient assez mal l'un à l'autre ; ajoutez à cela une mystérieuse affaire d'enfant naturel dont la pièce pouvait fort bien se passer. Tout son charme, d'ailleurs, n'est guère contenu que dans l'amusante scène de la gageure, et tout le reste forme plutôt un brillant hors-d'œuvre ; mais c'est spirituel, vif par endroits, un peu long d'abord et bien dénoué ensuite. Le personnage de madame de Clainville sera toujours, en raison de son éclat et de son esprit, fort aimé des grandes coquettes de théâtre; c'est là surtout un rôle à la Marivaux, de ceux dans lesquels ont tout particulièrement excellé mesdames Mars et Plessy.

Le *Philosophe sans le savoir* et la *Gageure imprévue* sont aujourd'hui, avec le *Déserteur* et *Richard cœur de Lion*, les seules pièces de Sedaine qui demeurent constamment au répertoire de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique. On les joue sans cesse et la récente reprise du *Philosophe sans le savoir*, donnée pour la

première fois dans son texte intégral, a encore ajouté à l'intérêt et à la vogue de cette belle comédie. On peut donc dire que Sedaine vivra toujours sur deux de nos scènes les plus importantes et dans les deux genres qui sont, en France, les plus populaires au théâtre, la comédie et l'opéra-comique.

Le grand succès de *Richard cœur de Lion* (1) ouvrit à Sedaine, qui était déjà membre et secrétaire de l'Académie royale d'architecture, les portes de l'Académie française. Il y prit place, le 27 avril 1786, à l'âge de 67 ans, et remplaça le financier Watelet (2), dans le 37e fauteuil, qu'avait

---

(1) La quatre-vingt-dixième représentation avait eu lieu le 7 avril 1788, c'est-à-dire moins de quatre ans, après la première. C'était beaucoup pour l'époque.

(2) Claude-Henri Watelet, receveur-général des finances à Paris, de 1740 à 1786. Il mourut en cette dernière année, à l'âge de soixante-huit ans. Il était à la fois peintre, graveur, sculpteur et poète. Il dut son entrée à l'Académie à la publication de son poème sur l'*Art*

inauguré Chapelain, où s'était ensuite assis Benserade et où Sedaine eut Parny et Empis parmi ses successeurs. C'est enfin celui où siége, depuis le 29 avril 1869, le célèbre auteur des *Iambes*, M. Auguste Barbier.

Sedaine était donc parvenu au faîte de la gloire et des honneurs, et il pouvait espérer une fin d'existence heureuse, fortunée et tranquille. Il avait, toutefois, de lourdes charges de famille : marié le 4 avril 1769, à Suzanne-Charlotte Seriny, il en avait eu quatre enfants, deux fils et deux filles (1). Mais le revenu de ses pièces lui procurait une assez grande aisance, lorsque les événements de la Révolution la réduisirent presque d'un seul coup à néant. Le simple opéra-comique, à la

---

de peindre (Paris, 1760). Son *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, terminé par Lévesque, et publié seulement en 1792, en 5 vol. in-8°, est le meilleur ouvrage qu'il ait laissé.

(1) La dernière, Anastase-Susane Sedaine, née le 12 septembre 1779, est morte à Tours, en 1864 seulement.

manière du *Déserteur* ou de *Rose et Colas* n'était plus de mise alors sur nos théâtres, où l'on voulait des pièces patriotiques et, avant tout, faites au goût du jour, pièces dans lesquelles il fallait principalement peindre, en traits toujours outrés et souvent odieux, des faits d'actualité se rattachant obligatoirement à la critique et à la moquerie du passé.

Toutes les institutions étaient en ce moment bouleversées ou renouvelées; l'Académie sombra à son tour et fut supprimée par un décret de la Convention, le 8 août 1793. C'était encore une ressource de moins pour Sedaine; mais un autre déboire, qui lui fut aussi très sensible, l'attendait deux ans plus tard. Lorsque l'Institut national fut créé, en 1795, et l'Académie française englobée dans l'ensemble des sections scientifiques et littéraires, réunies sous ce titre général, Sedaine ne fut pas compris dans le nombre des anciens académiciens appelés à faire partie de l'institution nouvelle (1). A ce

(1) Il en manifesta amèrement son dépit : « En est-il un seul, parmi tous ceux qu'on a



moment, d'ailleurs, il était déjà bien affaibli par les infirmités et se tenait éloigné forcément du mouvement littéraire et dramatique auquel il ne pouvait plus prendre une part personnelle et active. Il se traîna ainsi, pendant deux années encore, dépité, dégoûté et même oublié, et, finalement, il tomba très malade; sa mort fut même annoncée prématurément par les journaux. Les articles élogieux abondèrent alors sur le compte de ce vieillard qui se survivait, en quelque sorte, à lui-même, et il eut, avant de mourir, la consolation d'entendre la lecture multipliée de sa propre oraison funèbre. C'était déjà l'arrêt de la postérité qui était prononcé sur son talent et sur ses œuvres dont quelques-unes — nous l'avons déjà dit — dureront toujours. Le 17 mai 1797, Sedaine s'éteignit dans sa petite maison de la rue de la Roquette, entouré de sa femme et de ses enfants.

---

choisis, répétait-il souvent, qui soit capable d'écrire *Rose et Colas?* »

On a publié, depuis sa mort, diverses éditions de ses œuvres choisies, mais on ne les a jamais complètement réunies. Auger a donné la meilleure, en 1813 (3 vol. in-18); il l'a fait précéder d'une étude critique et biographique très détaillée. Enfin, les *Éloges* publiés par Ducis, puis par la princesse de Salm (Constance de Theis, veuve en premières noces du docteur Pipelet), sont aussi deux sources de renseignements qu'on peut utilement consulter.

Quant à notre édition même, elle donne au lecteur la réimpression pure et simple, du premier texte publié de la *Gageure imprévue*, du *Déserteur* et de *Richard cœur de Lion*. Enfin, nous reproduisons le *Philosophe sans le savoir*, conformément au premier manuscrit de Sedaine tel qu'il le lut à la Comédie-Française et avant que le censeur Marin lui eût imposé ses mutilations. M. Émile Perrin, administrateur général du Théâtre-Français, a bien voulu autoriser notre érudit et complaisant ami, Léon Guillard, à nous communiquer ce manuscrit qui appartient aux riches

archives dont ce dernier a la direction, et nous ne saurions lui en exprimer ici, trop vivement, notre reconnaissance.

GEORGES D'HEYLLI.



Le Philosophe

SANS LE SÇAVOIR

(Comédie-Française, 2 décembre 1765.)



AVERTISSEMENT

Nous devons à nos lecteurs quelques explications préliminaires sur cette réimpression du Philosophe sans le savoir.

Elle reproduit le manuscrit de Sedaine tel qu'il le présenta aux comédiens français avant l'examen du censeur, et sans les modifications que l'auteur fut obligé, après cet examen, d'apporter à sa version primitive (1). C'est ce même manuscrit, sur lequel furent opérés ces changements, que possèdent encore aujourd'hui les archives de la Comédie-

(1) Voyez aux appendices l'historique de la pièce et des difficultés qu'elle eut à vaincre avant d'arriver à la scène.



AVERTISSEMENT

Nous devons à nos lecteurs quelques explications préliminaires sur cette réimpression du Philosophe sans le savoir.

Elle reproduit le manuscrit de Sedaine tel qu'il le présenta aux comédiens français et avant l'examen du censeur, et sans les modifications que l'auteur fut obligé, après cet examen, d'apporter à sa version primitive (1). *C'est ce même manuscrit, sur lequel furent opérés ces changements, que possèdent encore aujourd'hui les archives de la Comédie-*

(1) Voyez aux appendices l'historique de la pièce et des difficultés qu'elle eut à vaincre avant d'arriver à la scène.

Française (1). C'est aussi cette première version, débarrassée des ratures et rectifications exigées par la censure, que nous donnons ci-après, et c'est la première fois que ce manuscrit, vraiment princeps, *est imprimé.*

Il offre, avec la version jusqu'alors admise, de notables différences, dont il sera facile de se rendre compte en le rapprochant d'une édition quelconque du Philosophe sans le savoir, *conforme au manuscrit autorisé.*

---

(1) Nous copions sur ce même manuscrit l'autorisation du censeur :

J'AI lû par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de police *le Philoſophe ſans le ſçavoir,* comédie, & je crois qu'on en peut permettre la repréſentation.

A Paris, ce 10 Novembre 1765.

Signé : MARIN.

Vu l'approbation :

Ce 13 Novembre 1765.

Permis de repréſenter :

Signé : DE SARTINE.

Voici d'ailleurs quelques indications sommaires à ce sujet :

Acte Ier. — Il contient dans le texte primitif, et par conséquent dans notre réimpression, dix-sept scènes au lieu de onze qu'il y avait dans la version jusqu'alors admise.

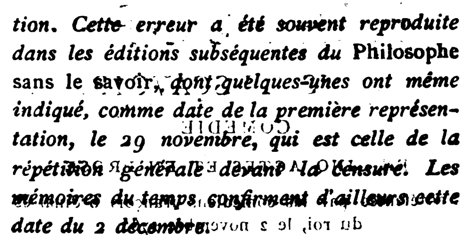
Acte IIe. — Treize scènes au lieu de douze. Les changements relevés dans ces deux actes consistent surtout en jeux de scène.

Acte IIIe. — Il y a ici treize scènes au lieu de neuf. C'est l'acte qui avait subi les modifications les plus importantes, notamment dans ses cinq dernières scènes (de VIII à XII).

Acte IVe. — Même nombre de scènes dans les deux versions.

Acte Ve. — Quinze scènes au lieu de douze. Les modifications ont surtout porté sur les scènes IV VI, VII, XII et XV.

Nous reproduisons ci-après, textuellement, pour la conformité de toutes les pièces qui composent ce volume, les titres de la première édition du Philosophe sans le savoir, *bien qu'ils contiennent une grosse inexactitude. La première représentation de la pièce a eu lieu, en effet, le 2 décembre 1765, et non le 2 novembre, date portée sur cette première édi-*



tion. Cette erreur a été souvent reproduite dans les éditions subséquentes du Philosophe sans le savoir*, dont quelques-unes ont même indiqué, comme date de la première représentation, le 29 novembre, qui est celle de la répétition générale devant la censure. Les mémoires du temps confirment d'ailleurs cette date du 2 décembre.*

« *Les comédiens français, dit Bachaumont,* « *ont donné aujourd'hui (2 décembre) la pre-* « *mière représentation du* Philosophe sans le « savoir, *que nous avons déjà annoncé.* »

Nous relevons aussi, dans le Journal *de Collé (décembre 1765), la note suivante, qui est non moins explicite :*

« *Le lundi, 2 décembre, je fus à la première* « *représentation du* Philosophe sans le savoir, « *comédie en 5 actes et en prose de M. Se-* « *daine.* »

Enfin nous avons, en dernier ressort, contrôlé et relevé cette même date à la Comédie-Française sur les registres journaliers de ses représentations.

G. D'H.



LE

PHILOSOPHE

SANS LE SÇAVOIR

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Repréſentée par les comédiens françois ordinaires du roi, le 2 novembre 1765.

Par Monſieur SEDAINE

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS

Chez Claude HÉRISSANT, libraire-imprimeur, rue Neuve-Notre-Dame, à la Croix-d'Or.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & privilége du Roi.



LE

PHILOSOPHE

SANS LE SÇAVOIR

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Repréſentée p les comédiens françois ordinaires du roi, le 2 novembre 1765.

LE

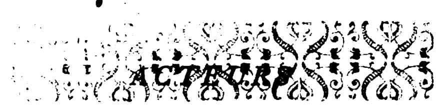
PHILOSOPHE

SANS LE SÇAVOIR

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée par les comédiens françois ordinaires du roi, le 2 novembre 1765.



ACTEURS.

M. VANDERK PERE.

M. VANDERK FILS.

M. DESPARVILLE PERE, *ancien officier*.

M. DESPARVILLE FILS, *officier de cavalerie*.

MADAME VANDERK.

UNE MARQUISE, *sœur de M. Vanderk père*.

MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, *fille de M. Vanderk*.

UN PRESIDENT, *futur époux de Mademoiselle Vanderk*.

ANTOINE, *homme de confiance de M. Vanderk*.

VICTORINE, *fille d'Antoine*.

UN DOMESTIQUE *de M. Desparville*.

UN DOMESTIQUE *de M. Vanderk fils*.

LES DOMESTIQUES *de la maison*.

LE DOMESTIQUE *de la marquise*.

La scène est dans une grande ville de France.



LE

PHILOSOPHE SANS LE SÇAVOIR

COMÉDIE

ACTE PREMIER

(Le théâtre repréſente un grand cabinet éclairé de bougies, un ſecretaire ſur un des côtés : il eſt chargé de papiers & de cartons.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi ! je vous ſurprends votre mouchoir à la main, l'air embarraſſé, vous eſſuyant les yeux, & je ne peux pas ſçavoir pourquoi vous pleurez ?



VICTORINE.

Bon, mon papa ! les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venois vous demander.

ANTOINE.

Me demander ? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer ; & je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à vous dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le caissier de la part de madame.

ANTOINE.

Hé bien ?

VICTORINE.

Il y avoit plusieurs messieurs qui attendoient leur tour, & qui causoient ensemble. L'un

deux à deux ils ont mis l'épée à la main ; nous sommes fortis, & on les a féparés.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. Je ne fçais, m'a dit l'un de ces meffieurs, ce font deux jeunes gens : l'un eft officier dans la cavalerie, & l'autre dans la marine. Monfieur, l'avez-vous vû ? Oui. Habit bleu, paremens rouges ? Oui. Jeune ? Oui, de vingt à vingt-deux ans. Bien fait ? Ils ont fouri : j'ai rougi, & je n'ai ofé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos queftions étoient fort modeftes.

VICTORINE.

Mais fi c'étoit le fils de Monfieur ?...

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE.

C'eft ce que j'ai penfé

ANTOINE.

Eft-il le feul dans la marine?

VICTORINE.

C'eft ce que je me difois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Eh bien, mon papa! après vous, que voulez-vous donc que j'aime le plus? Comment! c'est le fils de la maison: feu ma mere l'a nourri; c'est mon frere de lait, c'est le frere de ma jeune maîtresse, & vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas; mais soyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah! cela me faisoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé ?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être, par hazard. Ah ! si j'étois homme, j'irois.

ANTOINE.

Il va rentrer à l'instant. Et comment s'informer dans une grande ville.

SCÈNE II.

ANTOINE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE *de M. d'Esparville.*

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR ?

ANTOINE.

Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre, pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici ; & quand il y seroit, vous prenez bien votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pás neuf heures.

ANTOINE.

Oui ; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je son homme de confiance, & je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin, & attendez : je vous ferai avertir.

SCENE III.

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur n'est donc pas rentré ?

ANTOINE.

Non, il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander... Ah ! je voudrois que vous vissiez Mademoiselle avec les habits de noces : on vient de les essayer. Les diamans, le collier, la riviere de diamans ! Ah ! ils sont beaux ! il y en a un gros comme cela : & Mademoiselle, ah ! comme elle charmante ! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge & une mouche ici, vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche !

VICTORINE.

Madame, m'a dit : va demander à ton pere si Monsieur est revenu, & s'il n'est pas en affaire, & si on peut lui parler. Je vais vous dire, mais vous n'en parlerez pas. Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condi-



tion sous un autre nom; & je suis sûre que Monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un pere ne reconnoîtra pas sa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoîtra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore ?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah ! voilà Monsieur. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

MONSIEUR VANDERK,
ANTOINE,
DEUX HOMMES, *portant de l'argent dans des hottes.*

M. VANDERK, *aux porteurs.*

ALLEZ à ma caisse, descendez trois marches, & montez-en cinq, au bout du corridor. (*Les porteurs sortent.*)

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reste. Les notaires ne finissent point. (*Il pose sa canne, son chapeau; il ouvre un secrétaire.*) Au reste ils ont raison : nous ne voyons que le présent, & ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré ?

ANTOINE.

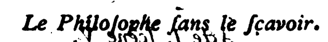
Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK.

Gardes-en un. Oh ça, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.



M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi ? Repoſez-vous ſur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien aſſez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un nombre de domeſtiques étrangers : c'eſt ce qui m'effraye ; ſurtout ceux de ma ſœur.

ANTOINE.

Je le ſçais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauches.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis ſoit ſervie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, monſieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

J'y veux recevoir leur santé, & boire à la leur.

ANTOINE.

Ils feront charmés...

M. VANDERK.

La table des domeftiques, sans profufion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun comme préfent de noces. Si tu n'as pas affez avance-les.

ANTOINE.

Bon.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout... Les magafins fermés... que perfonne n'y entre paffé dix heures... Que quelqu'un refte dans les bureaux, & ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y reftera.

M. VANDERK.

Non : il faut que ta fille foit près de fa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fufées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler fes manchettes.



ANTOINE.

C'est peu de chose.

M. VANDERK.

Aie toujours soin que les reservoirs soient pleins d'eau.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VICTORINE, *elle entre et parle à son pere à l'oreille.*

ANTOINE, *à sa fille.*

Oui. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. VANDERK, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, vous croyez-vous capable d'un grand secret ?

M. VANDERK.

Encore quelques fusées, quelques violons !

ANTOINE.

C'est bien autre chose. Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

M. VANDERK.

Ma fille ?

ANTOINE.

Juste. Elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK.

Sçais-tu pourquoi ?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamans, sa robe de noce : on lui a mis un peu de rouge. Madame & elle pensent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE *de M. Vanderk.*

MONSIEUR, madame la marquise de Vanderville.

M. VANDERK.

Faites entrer. (*On ouvre les deux battants.*)



SCENE VIII.

M. VANDERK, ANTOINE, SOPHIE.

SOPHIE, *faiſant de grandes révérences.*

MON... Monſieur...

M. VANDERK.

Madame. Avancez un fauteuil. (*Ils s'aſſeyent. A Antoine.*) Elle n'eſt pas mal. (*A Sophie.*) Puis-je ſçavoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, *tremblante.*

C'eſt que... mon... monſieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si madame veut bien me le confier. (*Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.*)

ANTOINE.

Ah, monſieur! qu'elle eſt belle comme cela!

SOPHIE.

Le voici. (*M. Vanderk ſe lève pour prendre le papier.*) Ah! monſieur! pourquoi vous déranger.

M. VANDERK.

Cela ſuffit. C'eſt trente louis. Ah! rien de mieux. Je vais... (*Pendant que M. Vanderk va à ſon ſecrétaire, Sophie fait ſigne à Antoine*

de ne rien dire.) Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande ?

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK.

Vous avez raison, madame... Voici la somme.

SOPHIE.

Monsieur, je suis votre très-humble & très-obéissante servante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas ?

SOPHIE.

Ah ! mon cher... non... monsieur, vous êtes un si honnête homme... que... la réputation... la renommée dont.....

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME VANDERK.

SOPHIE.

Ah ! maman ! papa s'est moqué de moi !

M. VANDERK.

Comment ! c'est vous, ma fille ?

SOPHIE.

Ah ! vous m'aviez reconnue.



MADAME VANDERK, *à son mari.*

Comment la trouvez-vous ?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une voleuse; & voici votre argent que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah, mon cher pere!

M. VANDERK.

Vous aurez des présents à faire demain.

SCÈNE X.

LES PRECEDENTS, LE GENDRE.

M. VANDERK.

Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son

pere : tout cela n'eſt qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah ! monſieur, vous avez à punir deux coupables. Je ſuis complice, & voici la main qui a ſigné.

M. VANDERK, *prenant la main de ſa fille et celle de ſon futur.*

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompenſez-vous donc ? *(Madame Vanderk fait un ſigne à Sophie.)*

SOPHIE, *au futur.*

Permettez-moi, monſieur, de vous prier…

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

MADAME VANDERK, *à ſon mari.*

Votre fille eſt dans un grand embarras.

M. VANDERK.

Quel eſt-il ?

LE GENDRE, *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner… Ah ! c'eſt de vous laiſſer ?

SOPHIE.

Oui. *(Le gendre ſort.)*

SCÈNE XI.

MONSIEUR & MADAME VANDERK, SOPHIE.

MADAME VANDERK.

Notre fille se marie demain; elle nous quitte; elle voudroit vous demander...

M. VANDERK.

Ah ! madame !

MADAME VANDERK.

Ma fille !

SOPHIE.

Ma mere ! Ah, mon cher pere ! je ... (*Se disposant à se mettre à genoux, le pere la retient.*)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mere & à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent jusqu'à présent qu'à attirer sur toi & sur ton frere toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des pere et mere est la bénédiction des enfants.

SOPHIE.

Ah ! si jamais, je l'oublie...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà ! le voilà !

MADAME VANDERK.

Qui donc ? qui donc ?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

MADAME VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, & plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame ?

MADAME VANDERK.

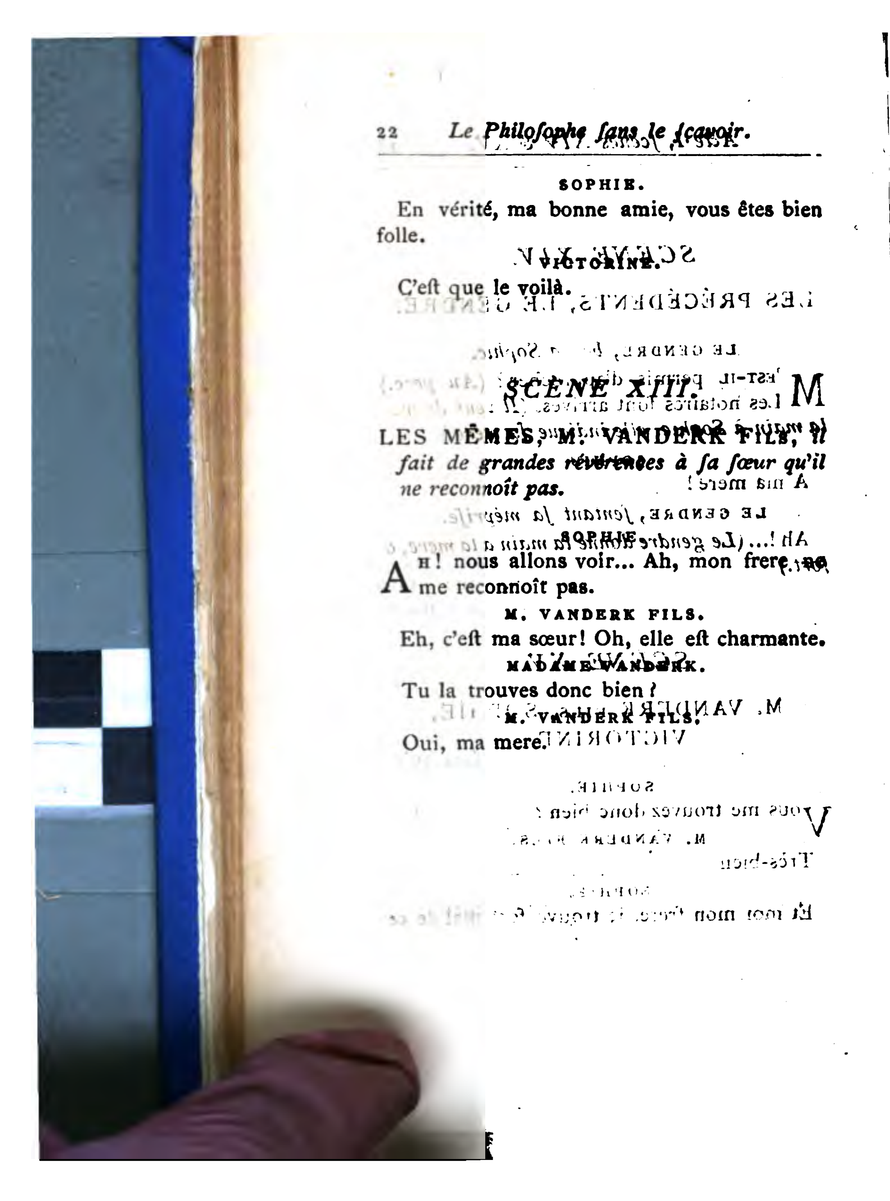
Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, madame...

MADAME VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils ?



SOPHIE.

En vérité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'eſt que le voilà.

SCENE XIII.

LES MÊMES, M. VANDERK FILS, *il fait de grandes révérences à ſa ſœur qu'il ne reconnoît pas.*

SOPHIE.

Ah! nous allons voir... Ah, mon frere ne me reconnoît pas.

M. VANDERK FILS.

Eh, c'eſt ma ſœur! Oh, elle eſt charmante.

MADAME VANDERK.

Tu la trouves donc bien?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mere.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE GENDRE.

LE GENDRE, *bas à Sophie.*

M'EST-IL permis d'approcher ? (*Au pere.*) Les notaires ſont arrivés. (*Il veut donner la main à Sophie, elle indique ſa mere.*)

SOPHIE.

A ma mere !

LE GENDRE, *ſentant ſa mépriſe.*

Ah !... (*Le gendre donne ſa main à la mere, & ſort.*)

SCÈNE XV.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien ?

M. VANDERK FILS.

Très-bien.

SOPHIE.

Et moi mon frere, je trouve fort mal de ce



qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais quelle heure donc ?

SOPHIE, *lui donnant une montre.*

Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS.

Il est vrai qu'il est un peu tard. (*En considérant la montre.*) Je crois qu'elle avance. Elle est jolie. (*Il veut la rendre.*)

SOPHIE.

Non, mon frere, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je à chaque fois que j'y regarderai me féliciter de vous sçavoir heureuse.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Sophie.*

MADEMOISELLE, on vous attend.

SOPHIE.

Ne venez-vous pas, mon frere ?

M. VANDERK FILS.

Oui, j'y vais tout à l'heure, je vous ſuis. (*Sophie ſort.*)

SCÈNE XVII.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une diſpute dans un café!

M. VANDERK FILS.

Eſt-ce que mon pere ſçait cela?

VICTORINE.

Eſt-ce que cela eſt vrai?

M. VANDERK FILS.

Non, non, Victorine. (*Il entre dans le ſalon.*)

VICTORINE, *s'en allant d'un autre côté.*

Ah! que cela m'inquiète!



ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE,
LE DOMESTIQUE *de M. d'Esparville.*

ANTOINE.

Ou diable étiez-vous donc ?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé ?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Et que faisiez-vous là ?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez ! il faut qu'il y ait plus de trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en ſçais rien : hé bien, votre maître eſt-il rentré ?

ANTOINE.

Bon ! on a ſoupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma lettre ?

ANTOINE.

Attendez.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE, *voyant entrer M. Vanderk fils.*

N'EST-CE pas là lui ?

ANTOINE.

Non, non, reſtez ; parbleu, vous êtes un drôle d'homme de reſter dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois paſſé la nuit, ſi la faim ne m'avoit par réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE III.

M. VANDERK, FILS, *ſeul.*

QUELLE fatalité ! je ne voulois pas ſortir ; il ſembloit que j'avois un preſſentiment. N'importe ! Un commerçant... un commerçant... c'eſt l'état de mon pere au fait, & je ne ſouffrirai jamais qu'on l'humilie. J'aurai tort tant qu'on voudra, mais... Ah, mon pere ! mon pere ! un jour de noce ! je vois toutes ſes inquiétudes, toute ſa douleur, le déſeſpoir de ma mere, ma ſœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah, Dieux ! que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour, d'un ſeul jour ; reculer... *(Le pere entre & le regarde.)* Non, certes, je ne reculerai pas. Ah, Dieux. (*Il apperçoit ſon pere, il reprend un air gai.*)

SCÈNE IV.

M. VANDERK PERE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PERE.

HÉ mais, mon fils, quelle pétulance ! quels mouvemens ! que signifie ?

M. VANDERK FILS.

Je déclamois ; je... faisois le héros.

M. VANDERK PERE.

Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie ?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon pere.

M. VANDERK PERE.

Faites, si cela vous amuse : mais il faudroit quelques précautions ; dites-le moi ; & s'il ne faut pas que je le sçache, je ne le sçaurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon pere ; je vous le dirois.

M. VANDERK PERE.

Si vous me trompez, prenez-y garde : je ferai cabale.

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela ; mais mon pere, on vient de lire le contrat de mariage de ma

sœur : nous l'avons tous signé. Quel nom avez-vous donc pris ? & quel nom m'avez-vous fait prendre ?

M. VANDERK PERE.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien ! est-ce que celui que je porte ?...

M. VANDERK PERE.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Salvières, de Clavières, de..., etc.

M. VANDERK PERE.

Je le suis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme ?

M. VANDERK PERE.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui ?

M. VANDERK PERE.

Vous doutez de ce que je dis ?

M. VANDERK FILS.

Non, mon pere : mais est-il possible ?

M. VANDERK PERE.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme !

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Est-il possible, suffiez-

vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état ?

M. VANDERK PERE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il eſt le jouet des circonſtances.

M. VANDERK FILS.

En eſt-il d'aſſez fortes pour vous faire deſcendre du rang le plus diſtingué au rang...

M. VANDERK PERE.

Achevez : au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK PERE.

Ecoutez : le compte le plus rigide qu'un pere doive à ſon fils, eſt celui de l'honneur qu'il a reçu de ſes ancêtres : aſſeyez-vous. (*Le pere s'aſſied ; le fils prend un ſiége, et s'aſſied enſuite.*) J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon pere fut tué fort jeune à la tête de ſon régiment. Si vous étiez moins raiſonnable, je ne vous confierois pas l'hiſtoire de ma jeuneſſe ; & la voici : Votre mere, fille d'un gentilhomme voiſin, a été ma ſeule & unique paſſion. Dans l'âge où l'on ne choiſit pas, j'ai eu le bonheur de bien choiſir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de ſeize ans, c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre mere n'avoit pas douze ans ; il

me traita avec une hauteur... je ne le ſupportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes ?

M. VANDERK PERE.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet ?

M. VANDERK PERE.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mere me jura une conſtance qu'elle a eue toute ſa vie ; je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment ſur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, & je lui fus utile (c'est là où j'ai connu Antoine). Le bon marchand m'aſſocia à ſon commerce, il m'offrit ſa niece & ſa fortune. Je lui dis mes engagemens, il m'approuve, il part, il obtient le conſentement des parens de votre mere, il me l'amène avec ſa nourrice (c'eſt cette bonne vieille qui eſt ici.) Nous nous marions ; le bon Hollandois mourut dans mes bras ; je pris à ſa prière & ſon nom & ſon commerce : le ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus heureux, je ſuis eſtimé : voici votre ſœur bien établie, votre beau-frere remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous ſerez digne de moi & de vos aïeux ; j'ai déjà remis

dans notre famille tous les biens que la néceſſité de ſervir le prince avoit fait ſortir des mains de vos ancêtres : ils ſeront à vous ces biens; & ſi vous penſez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'eſt à vous de l'effacer; mais dans un ſiècle auſſi éclairé que celui-ci, ce qui peut procurer la nobleſſe n'eſt pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah, mon pere! je ne le penſe pas; mais le préjugé eſt malheureuſement ſi fort...

M. VANDERK PERE.

Un préjugé! un tel préjugé n'eſt rien aux yeux de la raiſon.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne ſoit vû comme un état...

M. VANDERK PERE.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui d'un trait de plume ſe fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, ſon ſeing n'a pas beſoin, comme la monnoie d'un ſouverain, que la valeur du métal ſerve de caution à l'empreinte, ſa perſonne a tout fait; il a ſigné, cela ſuffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais...

M. VANDERK PERE.

Ce n'eſt pas un peuple, ce n'eſt pas une

ſeule nation qu'il ſert ; il les ſert toutes, & en eſt ſervi : c'eſt l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai ; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de reſpectable ?

M. VANDERK PERE.

De reſpectable ! ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naiſſance ; ce qui fait la baſe de ſes titres ; la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre ſeule conduite, mon pere.

M. VANDERK PERE.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embraſe, l'Europe eſt diviſée ; mais ce négociant anglois, hollandois, ruſſe ou chinois, n'en eſt pas moins l'ami de mon cœur : nous ſommes ſur la ſuperficie de la terre autant de fils de soie qui lient enſemble les nations & les ramènent à la paix par la néceſſité du commerce ; voilà, mon fils, ce que c'eſt qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc ? & le militaire ?

M. VANDERK PERE.

Il n'y a peut-être que deux états au-deſſus du commerçant (en ſuppoſant qu'il y ait des différences entre ceux qui font le mieux qu'ils

peuvent dans le rang où le ciel les a placés) : Je ne connois que deux états, le magistrat qui fait parler les lois & le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme ?

M. VANDERK PERE.

Oui, mon fils : il est peu de bonnes maisons à qui vous ne teniez & qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

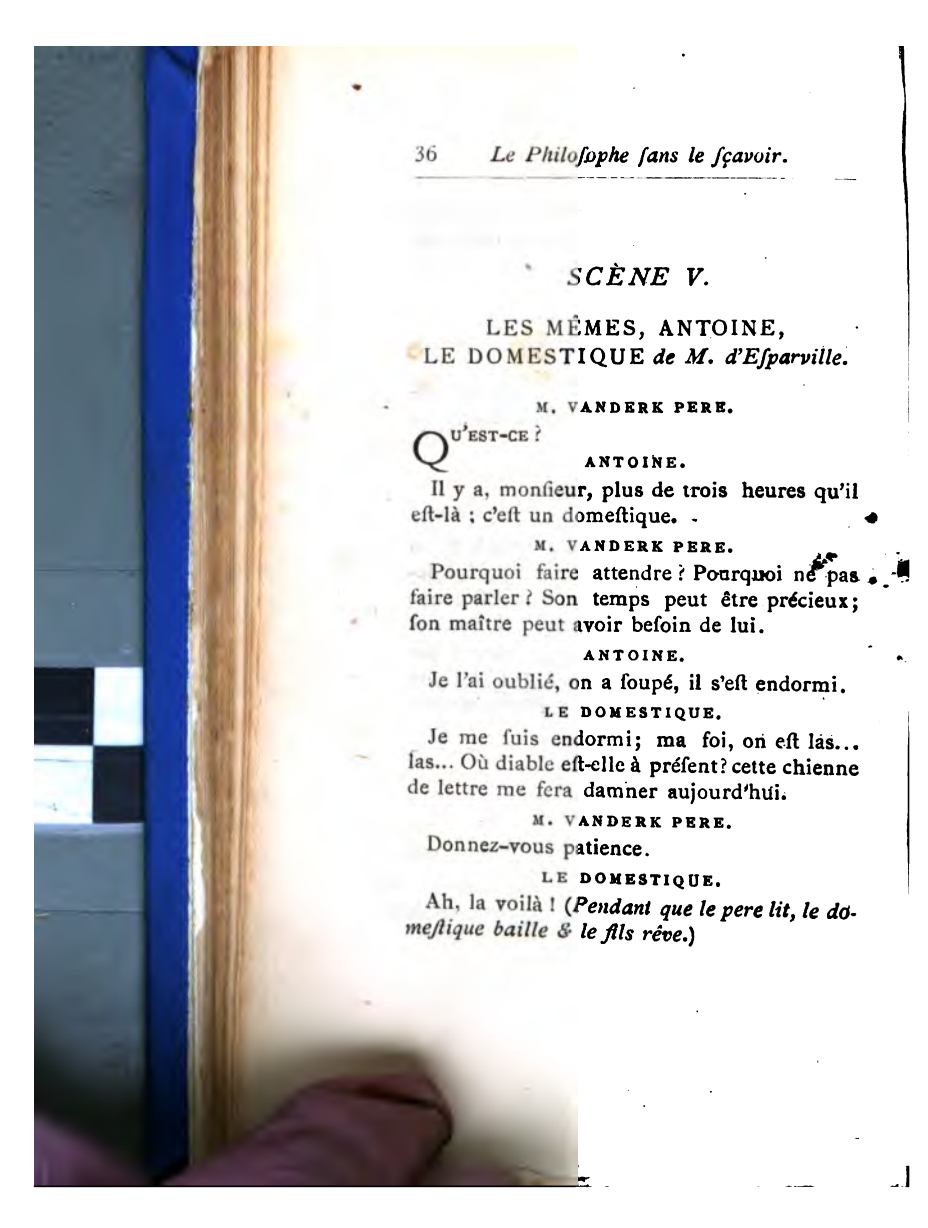
Pourquoi donc me l'avoir caché ?

M. VANDERK PERE.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus : j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui dans un âge moins avancé se seroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais...



SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE,
LE DOMESTIQUE *de M. d'Eſparville.*

M. VANDERK PERE.

Qu'EST-CE ?

ANTOINE.

Il y a, monſieur, plus de trois heures qu'il eſt-là ; c'eſt un domeſtique.

M. VANDERK PERE.

Pourquoi faire attendre ? Pourquoi ne pas faire parler ? Son temps peut être précieux ; ſon maître peut avoir beſoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a ſoupé, il s'eſt endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me ſuis endormi ; ma foi, on eſt las... las... Où diable eſt-elle à préſent ? cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PERE.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah, la voilà ! (*Pendant que le pere lit, le domeſtique baille & le fils rêve.*)

M. VANDERK PERE.

Vous direz à votre maître... Qu'eſt-il, votre maître ?

LE DOMESTIQUE.

Monſieur d'Eſparville.

M. VANDERK PERE.

J'entends; mais quel eſt son état ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas longtemps que je ſuis à lui; mais il a ſervi.

M. VANDERK PERE.

Servi ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'eſt un ancien officier, un officier diſtingué même.

M. VANDERK PERE.

Dites à votre maître, dites à M. d'Eſparville que demain entre trois ou quatre heures après-midi je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK PERE.

Dites, je vous en prie, que je ſuis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je ſuis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Oh ! je ſçais, je ſçais... La noce de made-

moiſelle votre fille, oh ! je ſçais, je ſçais. (*Il tourne du côté du magaſin.*)

ANTOINE.

Eh bien, où allez-vous ? Encore dormir ?

SCÈNE VI.

M. VANDERK PERE, M. VANDERK FILS

M. VANDERK FILS.

MON pere, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK PERE.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PERE.

C'eſt de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous ſur cet article. Quiconque n'eſt pas militaire n'eſt rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc ?

M. VANDERK PERE.

Votre tante, ma propre ſœur; elle devroit être arrivée; c'eſt en vain que je l'ai établie honorablement; elle eſt veuve à préſent &

ſans enfans; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant, elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris; & lorſque mes dons ne profanent pas ſes mains, le nom de frere profaneroit ſes lèvres : elle eſt cependant la meilleure de toutes les femmes; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les ſentimens de la nature & de la reconnoiſſance.

M. VANDERK FILS.

Mais, mon pere, à votre place, je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK PERE.

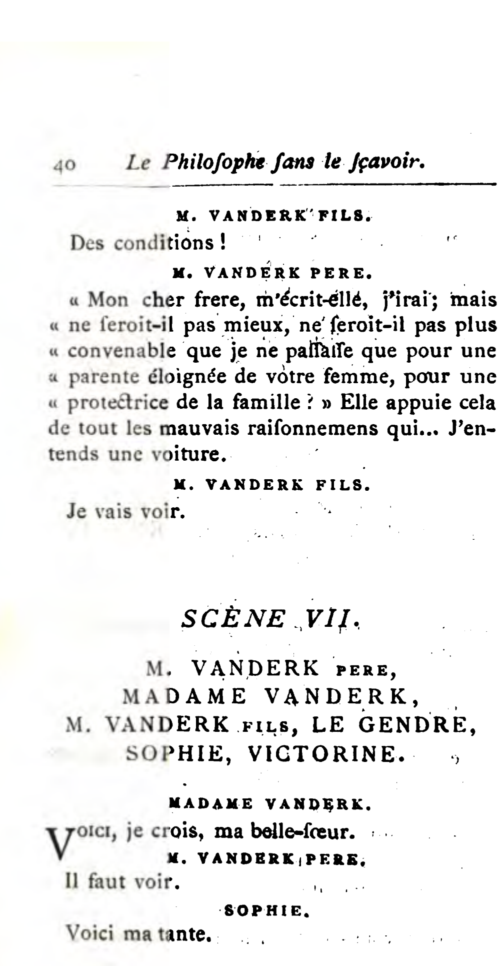
Pourquoi ? Elle eſt ainſi, mon fils : c'eſt une foibleſſe en elle, c'eſt de l'honneur malentendu, mais c'eſt toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK PERE.

Ce ſilence entroit dans mon ſyſtème à votre égard; elle vit dans le fond du Berri; elle n'y ſoutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres; & l'idée de nobleſſe eſt ſi forte en elle, que je ne lui aurois pas perſuadé de venir au mariage de votre ſœur, ſi je ne lui avois écris qu'elle épouſe un homme de qualité; encore a-t-elle mis des conditions ſingulières.



M. VANDERK FILS.

Des conditions !

M. VANDERK PERE.

« Mon cher frere, m'écrit-elle, j'irai ; mais « ne feroit-il pas mieux, ne feroit-il pas plus « convenable que je ne paffaffe que pour une « parente éloignée de votre femme, pour une « protectrice de la famille ? » Elle appuie cela de tout les mauvais raifonnemens qui... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

SCÈNE VII.

M. VANDERK PERE,
MADAME VANDERK,
M. VANDERK FILS, LE GENDRE,
SOPHIE, VICTORINE.

MADAME VANDERK.

VOICI, je crois, ma belle-fœur.

M. VANDERK PERE.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK PERE.

Reftez ici, je vais au devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je ?

M. VANDERK PERE.

Non, reftez. Victorine, éclairez-moi. (*Victorine prend un flambeau et paffe devant.*)

SCÈNE VIII.

MADAME VANDERK, M. VANDERK FILS, LE GENDRE, SOPHIE.

LE GENDRE.

HÉ bien, mon cher frere, vous avez aujourd'hui un petit air férieux ?

M. VANDERK FILS.

Non, je vous affure.

LE GENDRE.

Penfez-vous que votre chere fœur ne fera pas heureufe avec moi ?

M. VANDERK FILS.

Je ne doute pas qu'elle le foit.

SOPHIE, *à fa mere.*

L'appellerai-je ma tante ?

MADAME VANDERK.

Gardez-vous-en bien, laiffez-moi parler.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. VANDERK PERE.
VICTORINE, LA TANTE,
UN LAQUAIS *de la tante en veſte, une ceinture de ſoie, botté, un fouet ſur l'épaule, portant la queue de ſa maîtreſſe.*

LA TANTE.

AH ! j'ai les yeux éblouis, écartez ces flambeaux ; point d'ordre ſur les routes, je devrois être ici il y a deux heures : ſoyez de condition, n'en ſoyez pas, une ducheſſe, une financière, c'eſt égal ; des chevaux terribles, mes femmes ont eu des peurs ! (*A ſon laquais.*) Laiſſez ma robe, vous. Ah ! c'eſt madame Vanderk ! (*Madame Vanderk avance, la ſalue, & met de la hauteur.*)

MADAME VANDERK.

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous préſenter. (*La tante fait une révérence protégeante & n'embraſſe pas.*)

LA TANTE, *à M. Vanderk pere.*

Quel eſt ce monſieur noir, & ce jeune homme ?

M. VANDERK PERE.

C'eſt mon gendre futur.

LA TANTE, *regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il eſt d'un ſang noble.

M. VANDERK PERE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a queſque choſe du grand-pere ?

LA TANTE.

Mais oui, le front : il eſt ſans doute avancé dans le ſervice ?

M. VANDERK PERE.

Non, il eſt trop jeune.

LA TANTE.

Il a ſans doute un régiment ?

M. VANDERK PERE.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc ?

M. VANDERK PERE.

Lorſque par ſes ſervices il aura mérité la faveur de la cour, je ſuis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raiſons : il eſt fort bien : votre fille l'aime ſans doute ?

M. VANDERK PERE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me ſerois peu embarraſſée de cet amour-là, & j'aurois voulu que mon gendre eût un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK PERE.

Il eft préfident.

LA TANTE.

Préfident ! pourquoi porte-t-il l'épée ?

M. VANDERK PERE.

Qui ? voici mon gendre futur !

LA TANTE.

Cela ! Monfieur eft donc de robe ?

LE GENDRE.

Oui, madame, & je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monfieur, il y a dans la robe des perfonnes qui tiennent à ce qu'il y a mieux.

LE GENDRE.

Et qui le font, madame.

LA TANTE, *à fon frere.*

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de robe. (*Au gendre.*) Je vous fais, monfieur, mon compliment, je fuis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoifelle a dans toute fa perfonne, un

air, une grâce, une modestie, un sérieux; elle sera dignement madame la présidente. (*Regardant le fils.*) Et ce jeune monsieur?

M. VANDERK PERE.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas... c'est mon neveu! Ah! il est charmant! il est charmant! embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison, c'est tout le portrait du grand-pere; il m'a saisie, ses yeux, son front, l'air noble: ah, mon frere! ah, monsieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province, je le présenterai: ah! il est charmant!

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK PERE.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit & un bouillon. Ah! il est charmant: je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante, je vous souhaite...

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, VICTORINE

M. VANDERK FILS.

MA chère tante est assez folle.

VICTORINE.

C'est madame votre tante ?

M. VANDERK FILS.

Oui, sœur de mon pere.

VICTORINE.

Ses domestiques sont un train ! elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils sont d'une arrogance ! Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là ; elle veut ci, elle entend cela : il semble que tout soit à eux.

M. VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la suivez pas, votre chère tante.

M. VANDERK FILS.

J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK FILS.

Que veux-tu ?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS.

Tu ne l'as pas vue ?

VICTORINE.

Que je la voie encore ! Ah ! elle eſt belle ! des diamans ! à répétition ! il eſt onze heures sept, huit, neuf, dix minutes, onze heures dix minutes. Demain à pareille heure... Voulez-vous que je vous diſe tout ce que vous ferez demain ?

M. VANDERK FILS.

Ce que je ferai ?

VICTORINE.

Oui : vous vous lèverez à ſept, diſons à huit heures ; vous deſcendrez à dix ; vous donnerez la main à la mariée : on reviendra à deux heures ; on dînera, on jouera ; enſuite votre feu d'artifice : pourvu encore que vous ne ſoyez pas bleſſé.

M. VANDERK FILS.

Bleſſé ? Qu'importe !

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS.

Cela vaudroit mieux.

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS.

Tu serois bien étonnée si je ne faisois rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc ?

M. VANDERK FILS.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition, lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerois exprès.

M. VANDERK FILS.

Hé bien ! je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre pour sçavoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh ! non.

M. VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le sçavoit, on se moqueroit de moi.

M. VANDERK FILS.

Qui le dira ? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous pouvez en être sûr, mais... & vous ?

M. VANDERK FILS.

N'ai-je pas ma pendule ? & tu me la rendras ?

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc?

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Hé mais, fans doute.

M. VANDERK FILS.

Bonfoir, Victorine. Adieu. Bonfoir. Qu'à moi... qu'à moi!

SCÈNE XI.

VICTORINE, *feule.*

QU'A moi, qu'à moi! que veut-il dire? Il y a quelque chofe d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'eft pas fa gaieté, fon air franc : il rêvoit... fi c'étoit... non...

SCÈNE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE, *à sa fille.*

On vous appelle, on vous sonne depuis une heure. (*Victorine sort.*)

SCÈNE XIII.

ANTOINE, *seul.*

Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine dans une maison que quarante personnes. Nous verrons demain : ce sera un beau bruit. Je n'oublie rien. Non. (*Il souffle les bougies & ferme les volets.*) Allons nous coucher.

SCÈNE XIV.

ANTOINE,
UN DOMESTIQUE *de M. Vanderk.*

ANTOINE.

Quoi ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine, Monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Bonsoir, bonsoir.

Fin du second Acte

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

M. VANDERK FILS
& SON DOMESTIQUE, *entrent en tâtonnant avec précaution : il fait ouvrir le volet fermé par Antoine pour faire voir qu'il eſt un peu jour. Il regarde partout. Il doit être en redingote & avoir des bottines.*

SCÈNE II.

M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE,
(Il eſt botté ainſi que ſon maître.)

M. VANDERK FILS.

CHAMPAGNE, va ouvrir le volet. Hé bien ! les clés ?

SON DOMESTIQUE.

J'ai cherché partout, ſur la fenêtre, derrière

la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK FILS.

Hé bien !

SON DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK FILS.

Hé pourquoi Antoine a-t-il pris ces clés ?

SON DOMESTIQUE.

Je n'en ſçais rien.

M. VANDERK FILS.

A-t-il coutume de les prendre ?

SON DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille ?

M. VANDERK FILS.

Non... & nos chevaux.

SON DOMESTIQUE.

Ils ſont dans la cour.

M. VANDERK FILS.

Tiens, mets ces piſtolets à l'arçon, & n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maiſon ?

SON DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK FILS.

Où ?

SON DOMESTIQUE.

Au troisième.

M. VANDERK FILS.

Au troisième?

SON DOMESTIQUE.

Ah! c'est dans la chambre de mademoiselle Victorine : mais c'est sa lampe.

M. VANDERK FILS.

Victorine... Va-t'en.

SON DOMESTIQUE.

Où irai-je ?

M. VANDERK FILS.

Descends dans la cour, écoute, cache les chevaux sous la remise à gauche près du carrosse de ma mère : point de bruit surtout ; il ne faut réveiller personne.

SCÈNE III.

M. VANDERK FILS, *seul.*

POURQUOI Antoine a-t-il pris ces clés? Que vais-je faire? C'est de le réveiller. Je lui dirai... Je veux sortir... J'ai des emplettes... J'ai quelques affaires... Frappons. Antoine... Je n'entends rien... Antoine. (*Prêt à frapper il suspend le coup.*) Il va me faire cent questions.

Vous ſortez de bonne heure ? Quelle affaire avez-vous donc ? Vous ſortez à cheval : attendez le jour. Je ne veux pas attendre, moi. Donnez-moi les clés. (*Il frappe.*) Antoine ?

SCÈNE IV.

M. VANDERK FILS,
ANTOINE, *dans ſa chambre.*

ANTOINE.

Qui est là ?

M. VANDERK FILS.

Il a répondu. Antoine ?

ANTOINE.

Qui peut frapper ſi matin ?

M. VANDERK FILS

Moi.

ANTOINE.

Ah ! monſieur ! j'y vais.

SCÈNE V.

M. VANDERK FILS, *ſeul.*

IL ſe lève... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi; je ſors. Je vais à deux pas: quand j'irois plus loin. Mais vous êtes en bottines? Mais ce cheval? mais ce domeſtique? Hé bien, je vais à deux lieues d'ici; mon pere m'a dit de lui faire une commiſſion. Comme l'eſprit va chercher bien loin les raiſons les plus ſimples! Ah! je ne ſçais pas mentir.

SCÈNE VI.

M. VANDERK FILS,
ANTOINE, *ſon col à la main.*

ANTOINE.

COMMENT, monſieur, c'eſt vous?

M. VANDERK FILS.

Oui, donne-moi vite les clés de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clés?

M. VANDERK FILS.

Oui.

ANTOINE.

Les clés? mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah! c'eſt vrai: hier au ſoir, je ne m'en reſſouvenois pas. Mais à propos, monſieur votre pere les a.

M. VANDERK FILS.

Mon pere! & pourquoi les a-t-il?

ANTOINE.

Demandez-lui; je n'en ſçais rien.

M. VANDERK FILS.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous ſortez de bonne heure?

M. VANDERK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raiſons pour prendre ces clés.

ANTOINE.

Peut-être quelque domeſtique: ce mariage .. Il a appréhendé l'embarras des fêtes... des aubades... Il veut ſe lever le premier: enfin, que ſçais-je?

M. VANDERK FILS.

Hé bien? mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... rends-moi un petit ſervice:

entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon pere : il aura mis les clés ſur quelque table, ſur quelque chaiſe ; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller, je ſerois au déſeſpoir d'avoir été la cauſe que ſon ſommeil fût troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous ?

M. VANDERK FILS.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raiſon que moi.

ANTOINE, *le doigt en l'air.*

J'y vais : ne ſortez pas, ne ſortez pas.

M. VANDERK FILS.

Je n'ai pas de clés ; où veux-tu que j'aille ?

ANTOINE.

Ah ! c'eſt vrai. (*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

M. VANDERK FILS, *ſeul.*

JE n'ai pas de clés. J'aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de queſtions ; Antoine eſt un bon homme... Il ſe ſera bien imaginé... Ah ! mon pere, mon pere !... il dort... Il ne

ſçait pas... Ce cabinet, cette maiſon, tout ce qui frappe mes yeux m'eſt plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour longtemps; cela fait une peine qui... Ah ! le voilà. Ciel ! c'est mon pere !

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PERE, *en robe de chambre.*
M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

AH ! mon pere, ah ! que je ſuis fâché ! c'eſt la faute d'Antoine : je le lui avois dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PERE.

Non, je l'étois.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez ! & ſans doute que...

M. VANDERK PERE.

Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS.

Mon pere, je vous demande pardon ; je vous ſouhaite bien le bonjour. Comment avez-vous paſſé la nuit ? Votre ſanté ?...

M. VANDERK PERE.

Vous fortez de bonne heure?

M. VANDERK FILS.

Oui : je voulois...

M. VANDERK PERE.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS.

C'eft pour moi, c'eft le mien & celui de mon domeftique.

M. VANDERK PERE.

Et où allez-vous fi matin?

M. VANDERK FILS.

Une fantaifie d'exercice; je voulois faire le tour des remparts : une idée... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PERE.

Dès hier vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts. Victorine l'a fçu de quelqu'un, d'un homme de l'écurie, & vous aviez l'idée de fortir.

M. VANDERK FILS.

Non, pas abfolument.

M. VANDERK PERE.

Non, mon fils, vous avez quelque deffein.

M. VANDERK FILS.

Quel deffein voudriez-vous que j'euffe ?

M. VANDERK PERE.

C'eft moi qui vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Je vous affure, mon pere...

M. VANDERK PERE.

Mon fils, jusqu'à cet inftant, je n'ai connu en vous ni détours, ni menfonge : fi ce que vous me dites eft vrai, répétez-le moi, & je vous croirai... Si ce font quelques raifons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un pere peut foupçonner, mais ne doit jamais fçavoir; quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un & l'autre : voici les clés, fortez... (*Le fils tend la main & les prend.*) Mais, mon fils, fi cela pouvoit intéreffer votre repos & le mien, & celui de votre mere ?

M. VANDERK FILS.

Ah ! mon pere !

M. VANDERK PERE.

Il n'eft pas poffible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS.

Ah ! bien plutôt !...

M. VANDERK PERE.

Achevez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez-vous ? Ah ! mon pere ! vous me l'avez dit hier : vous avez été infulté; vous étiez jeune, vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ah ! que je fuis malheureux !

je ſens que je vais faire le malheur de votre vie. Non... jamais... Quelle leçon !... vous pouvez m'en croire : ſi la fatalité...

M. VANDERK PERE.

Inſulté... battu... le malheur de ma vie ! mon fils, cauſons enſemble & ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il étoit poſſible que j'exigeaſſe de vous un ſerment... Promettez-moi que quelque choſe que je vous diſe, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PERE.

Si cela eſt juste.

M. VANDERK FILS.

Juſte ou non.

M. VANDERK PERE.

Ou non ?

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au ſoir j'ai eu quelque altercation, une diſpute avec un officier de cavalerie : nous ſommes ſortis, on nous a ſéparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PERE, *en s'appuyant ſur le dos d'une chaiſe.*

Ah ! mon fils !

M. VANDERK FILS.

Mon pere, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK PERE, *avec fermeté.*

Je fuis bien loin de vous détourner de ce que vous avez à faire. (*Douloureufement.*) Vous êtes militaire, & quand on a pris un engagement vis-à-vis du public, on doit le tenir quoi qu'il en coûte à la raifon & même à la nature.

M. VANDERK FILS.

Je n'ai pas befoin d'exhortation.

M. VANDERK PERE.

Je le crois; & puis-je fçavoir de vous un détail plus étendu de votre querelle & de ce qui l'a caufée, enfin de tout ce qui s'eft paffé ?

M. VANDERK FILS.

Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre préfence!

M. VANDERK PERE.

Vous fait-elle du chagrin?

M. VANDERK FILS.

Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant befoin d'un ami, & furtout de vous.

M. VANDERK PERE.

Enfin vous avez eu difpute.

M. VANDERK FILS.

L'hiftoire n'eft pas longue : la pluie qui eft furvenue hier m'a forcé d'entrer dans un café; je jouois une partie d'échecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit

avec chaleur : il racontoit je ne sçais quoi de son pere, d'un marchand, d'un escompte de billets; mais je suis certain d'avoir entendu très-distinctement : oui... tous ces négociants, tous ces commerçants, sont des fripons, sont des misérables. Je me suis retourné, je l'ai regardé : lui sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis ; on nous a séparés.

M. VANDERK PERE.

Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK FILS.

Ah ! je sçais, mon pere, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet officier pouvoit être dans un instant d'humeur; ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde on ne dit personne; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit : & voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit, parce que j'étois présent.

M. VANDERK PERE.

Vous le desirez : vous connoît-il ?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connois pas.

M. VANDERK PERE.

Et vous cherchez querelle ! Je n'ai rien à vous preſcrire.

M. VANDERK FILS.

Mon pere, ſoyez tranquille.

M. VANDERK PERE.

Ah ! mon fils ! pourquoi n'avez-vous pas penſé que vous aviez votre pere ? je penſe ſi ſouvent que j'ai un fils !

M. VANDERK FILS.

C'eſt parce que j'y penſois.

M. VANDERK PERE.

Eh ! dans quelle incertitude, dans quelle peine jettiez-vous aujourd'hui votre mere & moi !

M. VANDERK FILS.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK PERE.

Comment ?

M. VANDERK FILS.

J'avois laiſſé ſur ma table une lettre adreſſée à vous ; Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK PERE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine ?

M. VANDERK FILS.

Non; mais elle devoit reporter quelque chofe fur ma table, & elle l'auroit vue.

M. VANDERK PERE.

Et quelles précautions aviez-vous prifes contre la jufte rigueur des lois.

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK PERE.

Remontez à votre appartement; apportez-moi cette lettre, je vais écrire pour votre fûreté, fi le ciel vous conferve. Ah! peut-on l'implorer pour un meurtre, & peut-être pour deux?...

M. VANDERK FILS.

Que je fuis malheureux.

M. VANDERK PERE.

Paffez dans la chambre de votre mere... dites-lui... Non, il vaut mieux qu'il y ait quelques heures de plus qu'elle ne vous ait vu. Ah! ciel! (*M. Vanderk fils fort.*)

SCÈNE IX.

M. VANDERK PERE, *seul.*

INFORTUNÉ ! comme on doit peu compter sur le bonheur présent : je me suis couché le plus heureux des peres, & me voilà... (*Il se met à son secrétaire & il écrit.*) Antoine... je ne puis avoir trop de confiance... (*Antoine entre.*) Ah ! pourvu que je le revoie ! (*Il écrit.*) Si son sang couloit pour son roi ou pour sa patrie, mais....

SCÈNE X.

M. VANDERK PERE, ANTOINE.

ANTOINE.

QUE voulez-vous ?

M. VANDERK PERE.

Ce que je veux ! Ah ! qu'il vive.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK PERE.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK PERE.

Antoine, je connois ta diſcrétion, ton affection pour moi & pour mon fils; il ſort pour ſe battre.

ANTOINE.

Se battre ! Contre qui ? Je vais...

M. VANDERK PERE.

Cela eſt inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

M. VANDERK PERE.

Non, ce n'eſt pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK PERE.

Tais-toi, il eſt encore ici; le voici; laiſſe-nous. (*Antoine ſort.*)

SCÈNE XI.

M. VANDERK PERE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS, *une lettre à la main.*

JE vais vous la lire !

M. VANDERK PERE.

Non, donnez. Et quelle eſt votre marche ? le lieu ? l'inſtant ?

M. VANDERK FILS.

Je n'ai voulu ſortir d'auſſi bonne heure que pour ne pas manquer à ma parole. J'ai redouté l'embarras d'aujourd'hui & de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah, comme j'aurois voulu retarder d'un jour !

M. VANDERK PERE.

Eh bien ?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, nous nous rencontrerons derrière les petits remparts.

M. VANDERK PERE.

Et d'ici à trois heures, ne pouviez-vous reſter ?

M. VANDERK FILS.

Oh ! mon pere, imaginez...

M. VANDERK PERE.

Vous avez raiſon, je n'y penſois pas. Tenez,

voici des lettres pour Calais & pour l'Angleterre. Vous avez des relais ; puissiez-vous en avoir besoin.

M. VANDERK FILS.

Mon pere !

M. VANDERK PERE.

Ah, mon fils !... on commence à remuer dans la maison, adieu.

M. VANDERK FILS.

Adieu, mon pere, embrassez pour moi... (*Son pere le repousse avec tendresse & ne l'embrasse pas. Le fils fait quelques pas pour sortir ; il se retourne & tend les bras à son pere qui lui fait signe de partir. M. Vanderk fils sort.*)

SCÈNE XII.

M. VANDERK PERE, *seul.*

AH ! mon fils, fouler aux pieds la raison, la nature & les loix ! Préjugé funeste ! abus cruel du point d'honneur ! tu ne pouvois avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares : tu ne pouvois subsister qu'au milieu d'une nation vaine & pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, & sa patrie &

ſa famille pour rien. Et vous, lois ſages, mais inſuffiſantes, vous avez déſiré mettre un frein à l'honneur; vous avez ennobli l'echafaud; votre ſévérité n'a ſervi qu'à froiſſer le cœur d'un honnête homme entre l'infamie & le ſupplice. Ah! mon fils!

SCÈNE XIII.

M. VANDERK PERE, ANTOINE.

ANTOINE.

Vous l'avez laiſſé partir?

M. VANDERK PERE.

Que rien ne tranſpire ici!

ANTOINE.

Il eſt déjà jour chez madame, & s'il alloit monter chez elle!...

M. VANDERK PERE.

Il eſt parti... Viens, ſuis-moi, je vais m'habiller.

Fin du troiſième Acte.



ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE, *ſeule.*

JE le cherche partout : qu'eſt-il devenu ? Cela me paſſe. Il ne ſera jamais prêt. Il n'eſt pas habillé. Ah ! que je ſuis fâchée de m'être embarraſſée de ſa montre ! Je l'ai vu toute la nuit qui me diſoit : Qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi ! Il eſt ſorti de bien bonne heure, & à cheval : mais ſi c'étoit cette diſpute, & s'il étoit vrai qu'il fût allé... Ah ! j'ai un preſſentiment : mais que riſqué-je d'en parler ! j'en vais parler à Monſieur. Je parierois que c'eſt ce domeſtique qui s'eſt endormi hier au ſoir; il avoit une mauvaiſe phyſionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah !

SCÈNE II.

M. VANDERK PERE, VICTORINE.

VICTORINE.

MONSIEUR, on eſt bien inquiet. Madame la marquiſe dit : Mon neveu eſt-il habillé? qu'on l'avertiſſe. Eſt-il prêt ? Pourquoi ne l'ai-je pas vû ? Pourquoi ne vient-il pas ?

M. VANDERK PERE.

Mon fils ?

VICTORINE.

Oui, monſieur, je l'ai demandé, je l'ai fait chercher : je ne ſçais s'il eſt ſorti, ou s'il n'eſt pas ſorti; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK PERE.

Il eſt ſorti.

VICTORINE.

Vous ſçavez donc, monſieur, qu'il eſt dehors ?

M. VANDERK PERE.

Oui, je le ſçais. Voyez ſi tout le monde eſt prêt : pour moi, je le ſuis. Où eſt votre pere ?

VICTORINE, *fait un pas & revient.*

Avez-vous vû, monſieur, hier, un domeſtique qui vouloit parler à vous ou à monſieur votre fils ?

M. VANDERK PERE.

Un domeſtique? c'étoit à moi : j'ai donné ma parole à ſon maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire reſſouvenir.

VICTORINE, *à part.*

Il faut que ce ne ſoit pas cela : tant mieux, puiſque monſieur ſçait où il eſt.

M. VANDERK PERE.

Voyez donc où eſt votre pere.

VICTORINE.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. VANDERK PERE, *ſeul.*

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyois devant moi toutes les miſères humaines... Je m'y tenois préparé. La mort même... Mais ceci... Eh ! que dire ?... Ah ! ciel !...

SCÈNE IV.

M. VANDERK PERE, LA TANTE.

M. VANDERK PERE, *ayant repris un air serein.*

Hé bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir?

LA TANTE.

Mon frere, je suis très en colère; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK PERE.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK PERE.

J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagements, & qu'un frere...

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK PERE.

Quoi! vous auroit-on manqué en quelque chose?

LA TANTE.

Oui, ſans doute.

M. VANDERK PERE.

Qui ?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK PERE.

Mon fils ! Eh, quand peut-il vous avoir déſobligée ?

LA TANTE.

A l'inſtant.

M. VANDERK PERE.

A l'inſtant.

LA TANTE.

Oui, mon frere, à l'inſtant : il eſt bien ſingulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne ſoit pas ici, & qu'il ſorte.

M. VANDERK PERE.

Il eſt ſorti pour une affaire indiſpenſable.

LA TANTE.

Indiſpenſable, indiſpenſable ! votre ſang-froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif ; c'eſt lui qui me donne la main.

M. VANDERK PERE.

Je compte vous la donner s'il le faut.

LA TANTE.

Vous ? Au reſte je le veux bien, vous me fe-

rez honneur. Oh ! ça, mon frere, parlons raison : il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près mon château, ou plutôt près du vôtre, & je vous en rends grâces, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1574; mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK PERE.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK PERE.

Cela peut être : allons rejoindre...

LA TANTE.

Nous avons le temps. Il faut repeindre les vitraux de la chapelle; cela vous étonne ?

M. VANDERK PERE.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Aragon, & que le lambel...

M. VANDERK PERE.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui ?

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK PERE.

Hé bien ! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'eſt que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choſes étonnantes : il eſt aimable, il eſt aimable ! Nous avons dans la province la plus riche héritière; c'eſt une Cramont-Ballière de la Tour d'Agon; vous ſçavez ce que c'eſt : elle eſt même parente de votre femme; votre fils l'épouſe, j'en fais mon affaire : vous ne paroîtrez pas, vous, je le propoſe, je le marie, il ira à l'armée, & moi je reſte avec ſa femme, avec ma niece, & j'élève es enfants.

M. VANDERK PERE.

Eh, ma ſœur !

LA TANTE.

Ce ſont les vôtres, mon frere.

M. VANDERK PERE.

Entrons dans le ſalon, ſans doute on nous attend.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

M. VANDERK PERE, *à Antoine, qui entre.*

ANTOINE, reſte ici !

LA TANTE, *en s'en allant.*

Je vois qu'il eſt heureux, mais très-heureux pour mon neveu que je ſois venue ici. Vous, mon frere, vous avez perdu toute idée de nobleſſe, de grandeur ; le commerce rétrécit l'âme, mon frere. Ce cher enfant ! ce cher enfant ! mais c'eſt que je l'aime de tout mon cœur.

SCÈNE VI.

ANTOINE, *seul.*

OUI, ma résolution est prise : comment ! peut-être un misérable, un drôle...

SCÈNE VII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

QU'EST-CE que tu demandes ?

VICTORINE.

J'entrois...

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cel , toujours sur mes talons : c'est bien étonnant : la curiosité, la curiosité, Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie; mais la curiosité dans une fille ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Hé mais, je venois vous dire...

ANTOINE.

Va-t'en, va-t'en : écoute; fois fage, & vis toujours honnêtement, & tu ne pourras manquer.

VICTORINE, *à part.*

Qu'eft-ce que cela veut dire ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS,
M. VANDERK PERE.

M. VANDERK PERE.

SORTEZ, Victorine, laiffez-nous, & fermez la porte.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PERE, ANTOINE.

M. VANDERK PERE.

AVEZ-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner ?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK PERE.

Non !

ANTOINE.

Non, non...

M. VANDERK PERE.

Pourquoi ?

ANTOINE.

Pourquoi ? C'eſt que monſieur votre fils ne ſe battra pas.

M. VANDERK PERE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ANTOINE.

Monſieur, monſieur, un gentilhomme, un militaire, un diable fût-ce un capitaine de vaiſſeau de roi, c'eſt ce qu'on voudra; mais il ne ſe battra pas, vous dis-je : ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un aſſaſſin; il lui a cherché querelle : il croit le tuer : il ne le tuera pas.

M. VANDERK PERE.

Antoine !

ANTOINE.

Non, monſieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... je ſçais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera, je le tuerai, ou il me tuera; s'il me tue, il ſera plus embarraſſé que moi; ſi je le tue, monſieur, je vous recommande ma fille. Au reſte, je n'ai pas beſoin de vous la recommander.

M. VANDERK PERE.

Antoine, ce que vous dites eſt inutile, & jamais...

ANTOINE.

Vos piſtolets, vos piſtolets ; vous m'avez vu, vous m'avez vu ſur ce vaiſſeau, il y a longtemps. Qu'importe ? morbleu ! en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, & des armes.

M. VANDERK PERE.

Hé mais, Antoine ?

ANTOINE.

Monſieur ! ah, mon cher maître ! un jeune homme d'une ſi belle eſpérance; ma fille me l'avoit dit, & l'embarras d'aujourd'hui, & la noce, & tout ce monde : à l'inſtant même... les clés du magaſin ! je les emportois. (*Il remet les clés à M. Vanderk.*) Ah, j'en deviendrai fou ! ah, dieux !

M. VANDERK PERE.

Il me briſe le cœur : écoutez-moi ; je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK PERE.

Croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous ne l'aimez ?

ANTOINE.

Et c'eſt à cauſe de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK PERE.

Non.

ANTOINE.

Ah, ciel !

M. VANDERK PERE.

Antoine, vous manquez de raiſon, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK PERE.

Ecoutez-moi, vous dis-je, rappelez toute votre préſence d'eſprit, j'en ai beſoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'inſtant, & je ne pourrois plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je ſois inſenſible ? N'eſt-ce pas mon fils ? n'eſt-ce pas lui l'avenir, le bonheur de ma vieilleſſe ? Et ma femme... Ah ! quel chagrin ! ſa ſanté foible; mais c'eſt ſans remède; le préjugé qui afflige notre nation rend ſon malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh ! ne pouviez-vous accommoder cette affaire ?

M. VANDERK PERE.

L'accommoder ! Et ſi mon fils eût héſité, s'il eût molli, ſi cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'ave-

nir ? Il n'eſt point de demi-brave, il n'eſt point de petit homme qui ne cherchât à le tâter; il lui faudroit dix affaires heureuſes pour faire oublier celle-ci. Elle eſt affreuſe dans tous ſes points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort !

M. VANDERK PERE.

Une étourderie !

ANTOINE.

Une étourderie !

M. VANDERK PERE.

Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines diſcuſſions, Antoine.

ANTOINE.

Monſieur !

M. VANDERK PERE.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, monſieur.

M. VANDERK PERE.

Ne paſſez mes ordres en aucune manière, ſongez qu'il y va de l'honneur de mon fils & du mien : c'eſt vous dire tout. Je ne peux me confier qu'à vous, & je me fie à votre âge, à votre expérience, & je peux dire à votre

amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer derrière les petits remparts : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu; tenez-vous-en le plus loin que vous pourrez : ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adversaire, montrez-vous alors; il sera agité, il sera égaré, verra mal : voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son adversaire, s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers moments, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque... puisque... cruel honneur !... Mais, Antoine, si le ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils; je suis pere, & je crains mes premiers mouvements : je suis pere, & cette fête, cette noce... ma femme... sa santé... moi-même... alors tu accourras; mais comme ta présence m'en diroit trop, aie cette attention, aie-la pour moi, je t'en supplie; tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, & tu te rendras ici, dedans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, monsieur.

M. VANDERK PERE.

Voici quelqu'un : eh! c'est sa mere!

SCÈNE X.

M. VANDERK PERE,
MADAME VANDERK, ANTOINE.

MADAME VANDERK.

AH ! mon cher ami, tout le monde est prêt : voici vos gants, Antoine. Hé, comme te voilà fait ? Tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... madame... Je vais en affaire. Oui, oui... madame.

M. VANDERK PERE.

Allez, allez, Antoine ; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK PERE.

N'oubliez rien.

ANTOINE.

Oui, monſieur.

MADAME VANDERK.

Antoine?

ANTOINE.

Madame.

MADAME VANDERK.

Ah! ſi tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde pas.

ANTOINE.

Oui, madame.

M. VANDERK PERE.

Allez, Antoine, allez. (*Antoine & M. Vanderk ſe regardent. Antoine ſort.*)

SCÈNE XI.

M. VANDERK PERE,
MADAME VANDERK.

MADAME VANDERK.

ANTOINE a l'air bien effarouché.

M. VANDERK PERE.

Tout ceci l'occupe & le dérange.

MADAME VANDERK.

Ah! mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans je ne me ſuis ſi bien por-

tée... Ma fille.. mon gendre, toute cette famille eft fi respectable, fi honnête! la bonne robe eft fage comme les lois! Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, & votre fœur a raifon; vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne fçais en quel endroit; au refte, vous le fçavez : il faut cependant que ce foit très-loin, car je fuis fûre qu'il ne s'eft point amufé : & lorfqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit pas habillé, & qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK PERE, *lui prenant la main affectueufement.*

Laiffez-moi refpirer, & permettez-moi de ne penfer qu'à votre fatisfaction; votre fanté me fait le plus grand plaifir : nous avons tellement befoin de nos forces, l'adverfité eft fi près de nous; la plus grande félicité eft peu ftable, fi peu... Ne faifons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SOPHIE, LE GENDRE
LA TANTE, *dans le fond.*

M. VANDERK PERE.

ALLONS, belle jeunesse! Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfants, voir un pareil jour (*A part*) & plus beau que celui-ci!

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE, *se retournant vers la couliſſe d'où elle ſort.*

MONSIEUR Antoine, monſieur Antoine, monſieur Antoine! Le maître d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon pere eſt bien étonnant : je le cherche partout; je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, & jamais... Eh? quoi!... hein?... Antoine, Antoine! Hé bien, qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyois ſi gaie, grand Dieu! comme elle eſt triſte! Mais lui, ne pas ſe trouver au mariage de ſa ſœur; & d'un autre côté... auſſi mon pere, avec ſes raiſons : « Sois ſage, ſois ſage, & tu ne pourras manquer... » Où eſt-il allé? Je...

SCÈNE II.

M. DESPARVILLE, PERE,
VICTORINE.

M. DESPARVILLE PERE.

MADEMOISELLE, puis-je entrer ?

VICTORINE.

Monsieur, vous êtes sans doute de la noce. Entrez dans le salon.

M. DESPARVILLE PERE.

Je n'en suis pas, mademoiselle, je n'en suis pas.

VICTORINE.

Ah ! monsieur, si vous n'en êtes pas, pour quelle raison ?...

M. DESPARVILLE PERE.

Je viens pour parler à M. Vanderk.

VICTORINE.

Lequel ?

M. DESPARVILLE PERE.

Mais le négociant. Est-ce qu'il y a deux négocians de ce nom-là ? C'est celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah ! monsieur, quel embarras ! je vous assure

que je ne ſçais comment Monſieur pourra vous parler au milieu de tout ceci : & même on feroit à table, ſi on n'attendoit pas quelqu'un qui ſe fait bien attendre.

M. DESPARVILLE PERE.

Mademoiſelle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne ſçavoit donc pas l'embarras...

M. DESPARVILLE PERE.

Il ne ſçavoit pas, il ne ſçavoit pas : c'eſt hier au ſoir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc. Si je peux l'aborder; car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... Qu'eſt-ce que je dirai ?

M. DESPARVILLE PERE.

Dites que c'eſt quelqu'un qui voudroit lui parler, que c'eſt quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, ſur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui ſeulement cela.

VICTORINE.

J'y vais... quelqu'un !... Mais, monſieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE PERE.

Il le ſçait bien peu. Dites, au reſte, que c'eſt M. Deſparville; que c'eſt le maître d'un domeſtique...

VICTORINE.

Ah ! je ſçais, un homme qui avoit un viſage... qui avoit un air... Hier au ſoir, j'y vais, j'y vais.

SCÈNE III.

M. DESPARVILLE PERE, *ſeul.*

QUE de raiſons ; parbleu ces choſes-là ſont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie juſtement ſa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler : c'eſt fait exprès. Oui, c'eſt fait exprès pour moi : enfin ces choſes-là n'arrivent qu'à moi. Peſte ſoit des enfants ! Je ne veux plus m'embarraſſer de rien. Je vais me retirer dans ma province. Mais mon pere, mon pere... mais mon fils va te promener, j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah ! c'eſt apparemment notre homme. Encore un refus que je vais eſſuyer.

SCÈNE IV.

M. VANDERK PERE,
M. DESPARVILLE PERE.

M. DESPARVILLE PERE.

MONSIEUR, monſieur, je ſuis fâché de vous déranger. Je ſçais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille ? Vous êtes à l'inſtant en compagnie : mais un mot, un ſeul mot.

M. VANDERK PERE.

Et moi, monſieur, je ſuis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, & il eſt trois heures ſeize minutes. Monſieur, aſſeyez-vous.

M. DESPARVILLE PERE.

Non, parlons debout, j'aurai bientôt dit. Monſieur, je crois que le diable eſt après moi. J'ai depuis quelque temps beſoin d'argent, & encore plus depuis hier pour la circonſtance la plus preſſante, & que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'eſt, comme diſent vos marchands, c'eſt de l'or en barre ; mais elle ſera payée quand ? Je n'en ſçais rien : ils ont des uſages, des uſances,

des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plufieurs de vos confrères, des juifs, des Arabes, pardonnez-moi le terme, oui, des Arabes. Ils m'ont demandé des remifes confidérables, parce qu'ils voient que j'en ai befoin. D'autres m'ont refufé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas ?

M. VANDERK PERE.

Puis-je la voir ?

M. DESPARVILLE PERE.

La voilà... (*Pendant que M. Vanderk lit.*) Je payerai tout ce qu'il faudra. Je fçais qu'il y a des droits. Faut-il le quart ? faut-il... J'ai befoin d'argent.

M. VANDERK PERE, *fonne.*

Monfieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLE PERE.

A l'inftant ?

M. VANDERK PERE.

Oui, monfieur.

M. DESPARVILLE PERE.

A l'inftant ! prenez, prenez, monfieur. Ah ! quel fervice vous me rendez ! Prenez, prenez, monfieur.

M. VANDERK PÈRE.

(*Le domeftique entre.*) Allez à ma caiffe, ap-

portez le montant de cette lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DESPARVILLE PERE.

Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'à-compte... le...

M. VANDERK PERE.

Non, monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est pas mon commerce; & je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription : elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE PERE.

Monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêtèté : vous ne sçavez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK PERE.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE PERE.

Ah! monsieur, monsieur, que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK PERE.

J'espère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE PERE.

Un fils! mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille; mais le

mien, le mien eſt dans le ſervice; à l'inſtant que je vous parle, n'eſt-il pas occupé à ſe battre.

M. VANDERK PERE.

A ſe battre !

M. DESPARVILLE PERE.

Oui, monſieur, à ſe battre... Un autre jeune homme dans un café, un petit étourdi, lui a cherché querelle, je ne ſçais pourquoi, je ne ſçais comment; il ne le ſçait pas lui-même.

M. VANDERK PERE.

Que je vous plains ! & qu'il eſt à craindre...

M. DESPARVILLE PERE.

A craindre ! je ne crains rien : mon fils eſt brave, il tient de moi, & adroit, adroit : à vingt pas il couperoit une balle en deux ſur une lame de couteau; mais il faut qu'il s'enfuie, c'eſt le diable : c'est un duel, vous entendez bien, vous entendez bien : je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK PERE.

Monſieur, je ſuis flatté de votre... (*On frappe à la porte un coup.*) Je ſuis flatté de ce que... (*Un ſecond coup.*)

M. DESPARVILLE PERE.

Ce n'eſt rien, c'eſt qu'on frappe chez vous. (*On frappe un troiſième coup. M. Vanderk*

pere tombe sur un siége.) Vous ne vous trouvez pas indisposé ?

M. VANDERK PERE.

Ah ! monsieur, tous les peres ne sont pas malheureux. *(Le domestique entre avec les deux mille quatre cents livres.)* Voilà votre somme ! partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLE PERE.

Ah ! monsieur, que je vous suis obligé. *(Il fait quelques pas & revient.)* Monsieur, au service que vous me rendez, pourriez-vous en ajouter un second ? Auriez-vous de l'or ? C'est que je vais donner à mon fils ?...

M. VANDERK PERE.

Oui, monsieur.

M. DESPARVILLE PERE.

Avant que j'aie pu rassembler quelques louis, je peux perdre un temps infini.

M. VANDERK PERE, *au domestique.*

Retirez les deux sacs de douze cents livres; voici, monsieur, quatre rouleaux de vingt-cinq louis chacun; ils sont cachetés & comptés exactement.

M. DESPARVILLE PERE.

Ah ! monsieur ! que vous m'obligez.

M. VANDERK PERE.

Partez, monsieur; permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE PERE.

Reſtez, reſtez, monſieur, je vous en prie, vous avez affaire ! Ah ! le brave homme ! ah ! l'honnête homme ! Monſieur, mon ſang eſt à vous; reſtez, reſtez, reſtez, je vous en supplie.

SCÈNE V.

M. VANDERK PERE, *ſeul.*

MON fils eſt mort... je l'ai vû là... & je ne l'ai pas embraſſé... Que de peine ſa naiſſance me préparoit ! Que de chagrin ſa mère...

SCÈNE VI.

M. VANDERK, PERE, *des muſiciens, des crocheteurs, chargés de baſſes, de contre-baſſes.*

L'UN DES MUSICIENS.

MONSIEUR, eſt-ce ici ?

M. VANDERK PERE.

Que voulez-vous ? Ah ! ciel ! (*Il les regarde en frémiſſant & ſe renverſe dans ſon fauteuil.*)

LE MUSICIEN.

C'eſt qu'on nous a dit de mettre ici nos inſtruments, & nous allons...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANTOINE *entre, les pouſſe, & les chaſſe avec fureur.*

Hé mettez votre muſique à tous les diables ! Eſt-ce que la maiſon n'eſt pas aſſez grande ?

LE MUSICIEN.

Nous allons, nous allons... (*Ils ſortent.*)

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PERE, ANTOINE.

M. VANDERK PERE.

Hé bien !

ANTOINE.

Ah ! mon maître ! tous deux ; j'étois très-loin, mais j'ai vû, j'ai vû... Ah ! monſieur

M. VANDERK PERE.

Mon fils ?

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé d'abord; il est tombé le premier. Après cela, monsieur. Ah! mon cher maître! Les chevaux se sont séparés... je suis accouru... je... je...

M. VANDERK PERE.

Voyez si mes chevaux sont mis; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir : courons-y; peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort, mort! j'ai vu sauter son chapeau : mort!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, VICTORINE.

VICTORINE.

MORT! Eh! qui donc? qui donc?

M. VANDERK PERE.

Que demandez-vous?

ANTOINE.

Oui, qu'est-ce que tu demandes? sors d'ici, tout à l'heure.

M. VANDERK PERE.

Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCÈNE X.

M. VANDERK PERE, VICTORINE, ANTOINE, *dans l'appartement.*

M. VANDERK PERE.

Que voulez-vous, Victorine ?

VICTORINE.

Je venois demander si on doit faire servir, & j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK PERE.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie ?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK PERE.

Tâchez de parler à Madame en particulier; vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter: mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence; je ferai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort ! Hé, qui donc ? Monfieur votre fils ?

M. VANDERK PERE.

Victorine !

VICTORINE.

J'y vais, monfieur ; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK PERE.

Non, reftez, je vous l'ordonne ; vos pleurs vous trahiroient ; je vous défends de fortir d'ici que je ne fois rentré.

VICTORINE, *apercevant M. Vanderk fils.*

Ah ! monfieur !

M. VANDERK PERE.

Mon fils !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, M. VANDERK FILS.
M. DESPARVILLE PERE,
M. DESPARVILLE FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon pere !

M. VANDERK PERE.

Mon fils !... je t'embraffe... je te revois fans doute honnête homme ?

M. DESPARVILLE PERE.

Oui, morbeu! il l'eſt.

M. VANDERK FILS.

Je vous préſente meſſieurs Deſparville.

M. VANDERK PERE.

Meſſieurs.

M. DESPARVILLE PERE.

Monſieur, je vous préſente mon fils .. N'étoit-ce pas mon fils, n'étoit-ce pas lui juſtement qui étoit ſon adverſaire ?

M. VANDERK PERE.

Comment ! eſt-il poſſible que cette affaire...

M. DESPARVILLE PERE.

Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE FILS.

Mon pere, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLE FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE FILS.

Le récit feroit trop court si vous le faiſiez, monſieur; & à préſent votre honneur eſt le mien. (*A Vandei k pere.*) Il me paroît, monſieur, que vous étiez auſſi inſtruit que mon pere l'étoit. Mais voici ce que vous ne ſçaviez

pas. Nous nous ſommes rencontrés; j'ai couru ſur lui : j'ai tiré; il a foncé ſur moi, il m'a dit : je tire en l'air; il l'a fait. Écoutez, m'a-t-il dit en me ſerrant la botte, j'ai cru hier que vous inſultiez mon pere, en parlant des négociants. Je vous ai inſulté : j'ai ſenti que 'avois tort; je vous en fais excuſe. N'êtes-vous pas content? éloignez-vous, & recommençons. Je ne peux, monſieur, vous exprimer ce qui s'eſt paſſé en moi : je me ſuis précipité de mon cheval; il en a fait autant, & nous nous ſommes embraſſés. J'ai rencontré mon pere, lui à qui pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez ſervice. Ah! monſieur.

M. DESPARVILLE PERE.

Hé! vous le ſçaviez, morbleu! & je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi, je ſuis ferme, je ſuis honnête; mais en pareille occaſion, à votre place, j'aurois envoyé le baron Deſparville à tous les diables.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VICTORINE.

M. VANDERK PERE.

AH ! messieurs qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie.

VICTORINE *se saisit du chapeau du fils.*

Ah ciel ! ciel ! ah monsieur !

M. VANDERK FILS.

Quoi donc, Victorine ?

VICTORINE.

Votre chapeau est percé d'une balle.

M. DESPARVILLE FILS.

D'une balle ? ah, mon ami... (*Ils s'embrassent.*)

M. VANDERK PERE.

Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici : cela troubleroit la fête. (*A M. Desparville fils.*) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ami ou le plus grand ennemi de mon fils, & vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE FILS, *baise la main de M. Vanderk pere.*

Ah ! monsieur !

M. DESPARVILLE PERE.

Bien, bien, mon fils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi : Ah ! cruel !

M. VANDERK FILS, *à Victorine.*

Que je suis aise de te revoir, ma chère Victorine.

M. VANDERK PERE.

Victorine, taisez-vous.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE.

MADAME VANDERK.

Ah ! te voilà, mon fils ! (*A M. Vanderk pere.*) Mon cher ami, peut-on faire servir ? Il est tard.

M. VANDERK PERE.

Ces messieurs veulent bien rester. (*A MM. Desparville.*) Voici, messieurs, ma femme;

mon gendre & ma fille que je vous préſente.

M. DESPARVILLE PERE.

Quel bonheur mérite une telle famille.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA TANTE.

LA TANTE.

On dit que mon neveu eſt arrivé. Eh! te voilà, mon cher enfant!

M. VANDERK PERE.

Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Hé, c'eſt le vieux baron Deſparville.

M. DESPARVILLE PERE.

Hé, c'eſt vous, madame la marquiſe? Je vous croyais en Berry.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLE PERE.

Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus...

M. VANDERK PERE.

Monſieur, monſieur, paſſons dans le ſalon, vous y renouerez connoiſſance. Ah! meſſieurs! ah! mes enfants! je ſuis dans l'ivreſſe de la plus grande joie. (*A ſa femme.*) Madame, voilà mon fils. (*Il embraſſe ſon fils, le fils embraſſe ſa mere.*)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

Le carroſſe eſt avancé, monſieur, &... Ah! ciel!... ah! dieux! ah! monſieur! (*Victorine court à ſon pere, lui met la main ſur la bouche & l'embraſſe.*)

M. VANDERK PERE.

Hé bien! hé bien, Antoine! hé mais, la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme eſt fou, il faut le faire enfermer, il faut le faire enfermer.

M. VANDERK PERE.

Paix, Antoine, voyez à nous faire ſervir.

M. VANDERK FILS, *en ſouriant à M. d'Eſparville fils.*

Il eſt fou ! il eſt fou ! (*Ils ſortent.*)

ANTOINE.

Je ne ſçais ſi c'eſt un rêve. Ah ! quel bonheur ! il falloit que je fuſſe aveugle... Ah ! jeunes gens, jeunes gens, ne penſerez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure ?

FIN.



LA

Gageure imprevue

COMEDIE



LA GAGEURE
IMPREVUE

COMEDIE

EN PROSE ET EN UN ACTE

Repréfentée pour la première fois à Paris, par les Comédiens françois ordinaires du roi, le vendredi 27 Mai 1768

Par Monfieur SEDAINE

Le prix eft de trente fols brochée



A PARIS

Chez Claude HERISSANT, imprimeur-libraire

Ruë Neuve-Notre-Dame, à la Croix-d'Or.

M. DCC. LXVIII

Avec Approbation & Permiffion.

Perſonnages.	Acteurs.
Mme DE CLAINVILLE.	Mme Préville.
M. DE CLAINVILLE.	M. Préville.
M. DÉTIEULETTE.	M. Bellecour.
Mlle ADÉLAIDE.	Mlle Doligny.
GOTTE.	Mme Bellecour.
DUBOIS, *concierge.*	M. Bouret.
LA FLEUR, *domeſtique.*	M. Augé.
LA GOUVERNANTE *de Mlle Adélaïde.*	Mlle Durand.

La ſcène eſt au château du Marquis.



AVERTISSEMENT

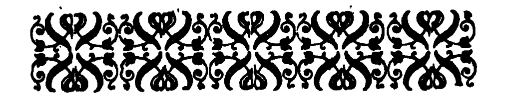
La *ſeule ſcène théâtrale de ce petit ouvrage eſt tirée d'une des nouvelles de Scarron, intitulée :* La Précaution inutile, *& je l'avoue, toutes les autres ſcènes de ma comédie n'ont ſervi que d'enveloppe à celle où la marquiſe propoſe & gagne la gageure. Dans Scarron, la ducheſſe (car c'en eſt une), a joué & joue plus gros jeu; mais les romanciers ſont ce qu'ils veulent.*

Dans la nouvelle ſuivante, intitulée : Les Hypocrites, *Molière a, je crois, trouvé une des belles ſcènes de ſon Tartuſe; celle où ce ſcélérat ſe jette aux genoux d'Orgon pour le prier de pardonner à ſon fils; celle où il s'avoue un miſérable ſouillé d'ordures, etc. Mais l'auteur l'a ſi bien ſondue dans ſon drame, elle y eſt ſi naturellement amenée, qu'on croirait aiſément qu'il n'y avoit pas beſoin du roman pour l'imaginer.*

Cette remarque a fait naître mes regrets sur ce que Molière ne s'est pas servi de la scène que j'ai mise en œuvre; il auroit dû cueillir cette fleur, elle étoit sur sa route & le Théâtre-François auroit un ouvrage de plus.

Si j'ai marqué l'air, le ton & le jeu des personnages avec une sorte d'affectation, c'est pour les acteurs de société qui n'ont pas vu représenter cette pièce, & même pour quelques comédiens de province s'ils la jugent digne de les occuper.





LA GAGEURE

IMPREVUE

COMEDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

GOTTE, *ſeule.*

Nous nous plaignons, nous autres domeſtiques, & nous avons tort. Il eſt vrai que nous avons à ſouffrir des caprices, des humeurs, des bruſqueries, ſouvent des querelles, dont nous ne devinons pas la cauſe : mais au moins ſi cela fâche, cela déſennuie... Si cela dure encore deux heures, ma maîtreſſe en mourra. Mais pour une femme d'eſprit, n'avoir pas l'eſprit de s'amuſer, cela m'étonne.

C'eſt peut-être que plus on a d'eſprit, moins on a de reſſources pour ſe déſennuyer. Vivent les ſots, pour s'amuſer de tout ! Ah ! la voilà qui quitte enfin ſon balcon.

SCÈNE II.

GOTTE, LA MARQUISE.

GOTTE.

MADAME a-t-elle vu paſſer bien du monde ?

LA MARQUISE.

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, de pauvres gens qui font pitié. Voilà une journée de triſteſſe... La pluie eſt encore augmentée.

GOTTE.

Je ne ſçais ſi madame s'ennuie : mais je vous aſſure que moi... de ce temps-là on eſt tout je ne ſçais comment.

LA MARQUISE.

Il m'eſt venue l'idée la plus folle... S'il étoit paſſé ſur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurois fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE.

Il n'eſt point de cavalier qui n'en eût été

bien aiſe. Mais, madame, monſieur le marquis n'aura pas lieu d'être ſatisfait de ſa chaſſe ?

LA MARQUISE.

Je n'en ſuis pas fâchée.

GOTTE.

Hier au ſoir, vous lui avez conſeillé d'y aller.

LA MARQUISE.

Il en mouroit d'envie, & j'attendois des viſites. La comteſſe de Wordacle...

GOTTE.

Quoi ! cette dame ſi laide?

LA MARQUISE.

Je ne hais pas les femmes laides.

GOTTE.

Vous pourriez même aimer les jolies.

LA MARQUISE.

Je badine : je ne hais perſonne. Donnez-moi ce livre. (*Elle prend le livre.*) Ah ! de la morale : je ne lirai pas. Si mon clavecin... Je vous avois dit de faire arranger mon clavecin; mais vous ne ſongez à rien. S'il étoit accordé j'en toucherois.

GOTTE.

Il l'eſt, madame, le facteur eſt venu ce matin.

LA MARQUISE.

J'en jouerai ce ſoir : cela amuſera M. de

Clainville... Je vais broder... Non, approchez une table, je veux écrire. Ah! dieux!

GOTTE *approche une table.*

La voilà.

LA MARQUISE *regarde les plumes et les jette.*

Ah! pas une ſeule plume en état d'écrire.

GOTTE.

En voici de toutes neuves.

LA MARQUISE.

Penſez-vous que je ne les vois pas?... Faites donc fermer cette fenêtre... Non, je vais m'y remettre, laiſſez. (*La marquiſe va ſe remettre à la fenêtre.*)

GOTTE.

Ah! de l'humeur, c'eſt un peu trop. Voilà donc de la morale! il faut que je liſe cela, pour ſçavoir ce que c'eſt que la morale. (*Elle lit.*) Eſſai ſur l'homme. Voilà une ſingulière morale. Il faut que je liſe cela. (*Elle remet le livre.*)

LA MARQUISE.

Gotte, Gotte.

GOTTE.

Madame.

LA MARQUISE.

Sonne quelqu'un. Cela ſera plaiſant... Ah! c'eſt un peu... Il faut que ma réputation ſoit auſſi bien établie qu'elle l'eſt pour riſquer cette plaiſanterie.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, GOTTE, UN DOMESTIQUE.

LA MARQUISE, *au domeſtique.*

ALLEZ vite à la petite porte du parc. Vous verrez paſſer un officier qui a un ſurtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monſieur, une dame que vous venez de ſaluer vous prie de vouloir bien vous arrêter un inſtant. Vous le ferez entrer par les baſſes-cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'eſt madame la comteſſe de Wordacle.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comteſſe de Wordacle ?

LA MARQUISE.

Oui ; courez vite.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

MADAME la comteſſe de Wordacle ?

LA MARQUISE.

Oui.

GOTTE.

Cette comteſſe ſi vieille, ſi laide, ſi boſſue ?

LA MARQUISE.

Oui : cela ſera très-ſingulier. Partout où mon officier en fera le portrait, on ſe moquera de lui.

GOTTE.

Connoiſſez-vous cet officier ?

LA MARQUISE.

Non.

GOTTE.

S'il vous connoît ?

LA MARQUISE.

En ce cas, le domeſtique n'avoit pas le ſens commun ; il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE.

Mais, madame, avez-vous penſé ?...

LA MARQUISE.

J'ai penſé à tout : je ne dînerai pas ſeule.

En fait de compagnie à la campagne, on prend ce qu'on trouve.

GOTTE.

Mais si c'étoit quelqu'un qui ne convînt pas à madame ?

LA MARQUISE.

Ne vais-je pas voir quel homme c'est ? Faites fermer les fenêtres. (*Gotte sonne.*)

SCÈNE V.

GOTTE, LA MARQUISE,
LAFLEUR.

(*La marquise tire son miroir de poche : elle regarde si ses cheveux ne sont pas dérangés, et si son rouge est bien. Lafleur, après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en disant :*)

LAFLEUR.

Je l'ai vû.

GOTTE.

Ah ! madame ! voilà bien de quoi vous désennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de M. le marquis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela signifie?

GOTTE.

Parle, parle : conte donc.

LAFLEUR.

Madame... (*A Gotte.*) Babillarde !

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

LAFLEUR.

Madame, parlant par révérence...

LA MARQUISE.

Supprimez vos révérences.

LAFLEUR.

Sauf votre refpect, madame...

LA MARQUISE.

Que ces gens-là font bêtes avec leur refpect & leurs révérences. Enfuite ?

LAFLEUR.

J'allois, madame, au bout du corridor, lorfque par la petite fenêtre, qui donne sur la terraffe du cabinet de monfieur, j'ai vû, comme j'ai l'honneur de voir madame la marquife...

LA MARQUISE.

Voilà de l'honneur à préfent. Hé bien ! qu'avez-vous vû ?

LAFLEUR.

J'ai vû derrière la croifée du grand cabinet de M. le marquis, j'ai vû remuer un rideau, enfuite une petite main, une main droite ou

une main gauche : oui, c'étoit une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai aperçu une jeune demoiſelle de ſeize à dix-huit ans : je n'aſſurerois pas qu'elle a dix-huit ans, mais elle en a bien ſeize.

LA MARQUISE.

Et... Êtes-vous ſûr de ce que vous dites?

LAFLEUR.

Ah, madame, voudrois-je...

LA MARQUISE.

C'eſt, ſans doute, quelque femme que le concierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites venir Dubois. Lafleur, n'en avez-vous parlé à perſonne ?

LAFLEUR.

Hors à mademoiſelle Gotte.

LA MARQUISE.

Si l'un ou l'autre vous en dites un mot, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE, *faisant la pleureuse.*

JE ne crois pas, madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous; je n'ai jamais dit aucun secret.

LA MARQUISE.

Je vous permets de dire les miens.

GOTTE.

Madame, est-il possible... que vous puissiez... penser... que...

LA MARQUISE.

Ha, ha, vous allez pleurer; je n'aime pas ces petites simagrées; je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre; cela se passera.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

MONSIEUR Dubois, qu'eſt-ce que cette jeune perſonne qui eſt dans l'appartement de mon mari ?

DUBOIS.

Une jeune perſonne qui eſt dans l'apparte ment de monſieur !

LA MARQUISE.

Je vois que vous cherchez à me mentir; mais je vous prie de ſonger que ce feroit me manquer de reſpect; & je ne le pardonne pas.

DUBOIS.

Madame, depuis vingt-ſept ans que j'ai l'honneur d'être valet de chambre à M. le marquis, il n'a jamais eu ſujet de penſer que je pouvois manquer de reſpect; & lorſque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger... Il y a onze ans, madame...

LA MARQUISE.

Vous cherchez à éluder la queſtion; mais je vous prie d'y répondre préciſément. Quelle eſt cette jeune perſonne qui eſt dans le cabinet de M. de Clainville ?

DUBOIS.

Ah, madame ! vous pouvez me perdre ; & ſi monſieur ſçait que je vous l'ai dit... peut-être veut-il en faire un ſecret.

LA MARQUISE.

Eh bien ! ce ſecret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. M. de Clainville ſçaura que je vous ai interrogé ſur ce que je ſçavois, & que vous n'avez oſé ni me mentir, ni me déſobéir.

DUBOIS.

Ah, madame ! quel tort tout cela pourroit me faire !

LA MARQUISE.

Aucun. Ceci me regarde : & j'aurai aſſez de pouvoir ſur ſon eſprit.....

DUBOIS.

Ah ! madame ! vous pouvez tout ; & ſi vous interrogiez monſieur, je ſuis ſûr qu'il vous diroit...

LA MARQUISE.

Revenons à ce que je vous demandois. Sortez, Gotte.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Vous ne devez avoir aucun fujet de crainte.

DUBOIS.

Madame, hier au matin, monfieur me dit : Dubois, prends ce papier, & exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE.

Quel papier?

DUBOIS.

Je crois l'avoir encore. Le voici.

LA MARQUISE.

Lifez.

DUBOIS.

C'eft de la main de M. le marquis. « Ce jeudi, 16 du courant, au matin. Aujourd'hui, à cinq heures un quart du foir, Dubois dira à fa femme de s'habiller, & de mettre une robe. A fix heures & demie, il partira de chez lui avec fa femme, fous le prétexte d'aller promener. A fept heûres et demie, il fe trouvera à la petite porte du parc. A huit heures fonnées, il confiera à fa femme qu'ils font là l'un

& l'autre pour m'attendre. A huit heures & demie... »

LA MARQUISE.

Voilà bien du détail : donnez, donnez. (*Elle parcourt le papier des yeux.*) Eh bien ?

DUBOIS.

Monſieur eſt arrivé à dix heures paſſées. Ma femme mouroit de froid : c'eſt qu'il étoit ſurvenu un accident à la voiture. Monſieur étoit dans ſa diligence, il en a fait deſcendre deux femmes, l'une jeune, & l'autre âgée. Il a dit à ma femme : Conduiſez-les dans mon appartement par votre eſcalier. Monſieur eſt rentré. Il n'a dit à la plus jeune que deux mots; & il nous les a recommandées.

LA MARQUISE.

Hé ! où ont-elles paſſé la nuit ?

DUBOIS.

Dans la chambre de ma femme, où j'ai dreſſé un lit.

LA MARQUISE.

Et monſieur n'a pas eu plus d'attention pour elles ?

DUBOIS.

Vous me pardonnerez, madame; il eſt revenu ce matin avant d'aller à la chaſſe; il a fait demander la permiſſion d'entrer; il a fait beaucoup d'honnêteté, beaucoup d'amitié à la jeune perſonne, beaucoup, beaucoup...

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles ſont ces femmes ?

DUBOIS.

Madame, j'ai exécuté les ordres; mais ma femme m'a dit que c'eſt quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE.

Amenez-les-moi.

DUBOIS.

Ah, madame !

LA MARQUISE.

Oui, priez-les; dites-leur que je les prie de vouloir bien paſſer chez moi.

DUBOIS.

Mais ſi...

LA MARQUISE.

Faites ce que je vous dis, n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, *seule.*

CECI me paroît ſingulier... Non, je ne peux croire... Ah ! les hommes ſont bien trompeurs... Au reſte, je vais voir.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

JE vous prie de garder le ſilence ſur ce que vous pouvez ſçavoir & ne ſçavoir pas. (*A part.*) Je ſuis à préſent fâchée de mon étourderie, & de mon officier ! Sitôt qu'il paroîtra...

GOTTE.

Qui, Madame ?

LA MARQUISE.

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet : vous le prierez d'attendre un inſtant, & vous reviendrez.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, DUBOIS, MADEMOISELLE ADÉLAIDE, SA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

MADEMOISELLE, je ſuis très-fâchée de troubler votre ſolitude : mais il faut que M. le marquis ait eu des raiſons bien eſſentielles pour me cacher que vous étiez dans ſon appartement. J'attends de vous la découverte d'un myſtère auſſi ſingulier.

LA GOUVERNANTE.

Madame, je vous dirai que...

LA MARQUISE.

Cette femme eſt à vous ?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Oui, madame, c'eſt ma gouvernante.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de la prier de paſſer dans mon cabinet.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée. Permettez-lui de reſter.

LA MARQUISE, *à Dubois.*

Avancez un siége, et sortez. (*Dubois avance un siége : la marquise montre un siége plus loin.*) Asseyez-vous, la bonne, asseyez-vous. Mademoiselle, toute l'honnêteté qui paroît en vous devoit ne point faire hésiter M. le marquis de vous présenter chez moi.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

J'ignore, madame, les raisons qui l'en ont empêché; j'aurois été la première à lui demander cette grâce, si je n'apprenois à l'instant que j'avois l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE.

Vous ne le sçaviez pas ?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous redoublez ma curiosité.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Je n'ai nulle raison pour ne pas la satisfaire. Monsieur le marquis ne m'a jamais recommandé le secret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE.

Y a-t-il longtemps qu'il a l'honneur de vous connoître ?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Depuis mon enfance, madame. Dans le couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent & pour ami.

LA MARQUISE, *à la gouvernante.*

Comment se nomme mademoiselle?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiselle Adélaïde.

LA MARQUISE.

Point d'autre nom?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Non!... Et vous me direz, mademoiselle, que vous ignorez les idées de M. le marquis en vous amenant chez lui, & en vous dérobant à tous les yeux?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *d'un ton un peu sec.*

Lorsqu'on respecte les personnes, on ne les presse pas de questions, madame; & je respectois trop M. le marquis, pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE.

On ne peut pas avoir plus de discrétion.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Et j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorois que j'étois chez vous.

LA MARQUISE.

Vous me le feriez oublier.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *se levant.*

Madame, je me retire.

LA MARQUISE, *levée, d'un ton radouci.*

Mademoiſelle, je déſire que M. le marquis ne retarde pas le plaiſir que j'aurois de vous connoître.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Je le déſire auſſi.

LA MARQUISE.

Il a ſans doute eu des motifs que je ne crois injurieux, ni pour vous ni pour moi; mais convenez que ce myſtérieux ſilence a beſoin de tous les ſentiments que vous inſpirez, pour n'être pas mal interprété.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

J'en conviens, madame; & pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle eſt la mienne ſur la conduite de M. de Clainville à mon égard. Il y a quelques mois...

LA MARQUISE.

Aſſeyez-vous, je vous en prie.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *s'aſſeoit ainſi que la marquiſe et la gouvernante.*

Il y a quelques mois que M. de Claïnville vint à mon couvent; il étoit accompagné d'un gentilhomme de ſes amis : il me le préſenta. Il me demanda, pour lui, la permiſſion de paroître à la grille; je l'accordai. Il y vint... je l'ai vu... quelquefois... ſouvent même; & lundi paſſé, M. le marquis revint me voir; il me

dit de me difpoler à fortir du couvent. Dans la converfation qu'il eut avec moi, il fembla me prévenir fur un changement d'état. Quelques jours après (c'étoit hier) il eft revenu un peu tard; car la retraite étoit fonnée. Il m'a fait fortir, non fans quelque chagrin; j'étois dans ce couvent dès l'enfance; & il m'a conduite ici. Voiçi, madame, toute mon hiftoire; & s'il étoit poffible que j'imaginaffe quelque fujet de craindre l'homme que je refpecte le plus, ce feroit près de vous que je me réfugierois.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, GOTTE.

GOTTE.

Il fe nomme M. Détieulette.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

M. Détieulette.

LA GOUVERNANTE.

M. Détieulette !

LA MARQUISE.

Dans mon cabinet ?

GOTTE.

Non, il eft là.

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Faites-le entrer ici... dans un moment. (*A mademoiselle Adélaïde.*) Mademoiselle, je ne crois pas que M. de Clainville me prive longtemps du plaisir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper : je vous demanderai, mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Madame, j'observerai le même silence.

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Faites entrer Dubois. Ah!...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Dubois, ayez pour mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à M. le marquis que mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espère que...

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Madame... (*La marquise reconduit jusqu'à*

la deuxième porte. Gotte eſt reſtée; elle voit entrer M. Détieulette.)

GOTTE.

Il n'a pas mauvaiſe mine; elle peut le faire reſter à dîner.

SCÈNE XIV.

M. DÉTIEULETTE, LAFLEUR.

M. DÉTIEULETTE.

Tu demeures ici ?

LAFLEUR.

Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Chez le marquis de Clainvillle ? On m'a dit la comteſſe de Wordacle.

LAFLEUR.

Madame a ordonné de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu'elle ſe nommoit la comteſſe de Wordacle ?

LAFLEUR.

Oui, monſieur.

M. DÉTIEULETTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LAFLEUR.

Je n'en fçais rien.

M. DÉTIEULETTE.

Et où eft le marquis ?

LAFLEUR.

On le dit à la chaffe.

M. DÉTIEULETTE.

N'eft-il pas à Montfort ? Je comptois l'y trouver. Revient-il ce foir ?

LAFLEUR.

Oui, madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle fe nommoit la comteffe de Wordacle : je n'y conçois rien.

LAFLEUR.

Monfieur, avez-vous toujours Champagne à votre fervice ?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, je l'ai laiffé derrière; fon cheval n'a pu me fuivre : mais voilà un fingulier hazard; & tu ne ne fçavois pas le motif ?...

LAFLEUR.

Non, monfieur; mais ne dites pas... Ah! voilà madame.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE. GOTTE.

LA MARQUISE.

Quoi ! monſieur le baron, vous paſſez devant mon château ſans me faire l'honneur... Ah ! monſieur... Ah ! que j'ai de pardons à vous demander : je vous ai pris pour un des parents de mon mari, & je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptois lui faire des reproches, & ce ſont des excuſes que je vous dois... Ah ! monſieur... ah ! que je ſuis fâchée de la peine que je vous ai donnée !

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE.

Que d'excuſes j'ai à vous faire !

M. DÉTIEULETTE.

Je rends grâce à votre mépriſe ; elle me procure l'honneur de ſaluer madame la comteſſe.

LA MARQUISE.

Ah ! monſieur, on ne peut être plus confuſe

que je le ſuis. Mais, Gotte, mais voyez comme monſieur reſſemble au baron.

GOTTE.

Oui, madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE.

Je ne reviens pas de mon étonnement : même taille, même air de tête...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, UN MAITRE D'HOTEL.

LE MAITRE D HOTEL.

MADAME eſt ſervie.

LA MARQUISE.

Monſieur, reſtez ; peut-être n'avez-vous pas dîné. Monſieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître...

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE, *au maître d'hôtel.*

Monſieur reſte.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne ſçais, madame la comteſſe, si je dois accepter l'honneur...

LA MARQUISE.

Vous devez, monſieur, me donner le temps d'effacer de votre eſprit l'opinion d'étourderie que vous devez, sans doute, m'accorder. (*M. Détieulette donne la main; ils paſſent dans la ſalle à manger.*)

SCÈNE XVII.

GOTTE, *ſeule.*

Ah! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas ſeule. Je ne reviens pas de ſa tranquillité.

GOTTE.

Comment ?

LAFLEUR.

Je le fais exprès !

GOTTE.

Tu le fais exprès ?

LAFLEUR.

Tu ne ſçais donc pas comme les maîtres ſont aiſes quand nous leur donnons occaſion de dire : Ah ! que ces gens-là ſont bêtes ! Ah, quelle ineptie ! Ah ! quelle ſotte eſpèce ! Ils devroient bien manger de l'herbe, & mille autres propos. C'eſt comme s'ils ſe diſoient à eux-mêmes : Ah ! que j'ai d'eſprit ! Ah ! quelle pénétration ! Ah, comme je ſuis bien au-deſſus de tout ça ! Hé ! pourquoi leur épargner ce plaiſir-là ? Moi, je le leur donne toujours, & tant qu'ils veulent ; & je m'en trouve bien. Qu'eſt-ce que cela coûte ?

GOTTE.

Je ne te croyois ni ſi fin, ni ſi adroit.

LAFLEUR.

J'ai déjà fait cinq conditions ; j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avois plus de bon ſens qu'eux. Depuis ce temps-là j'ai fait tout le contraire, & cela me réuſſit ; car j'ai déjà devant moi une aſſez bonne petite ſomme,

que je veux mettre aux pieds de la charmante brodeuse, qui veut bien... (*Il veut l'embrasser.*)

GOTTE.

Mais finis donc; tu m'impatientes.

LAFLEUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié, que pour faire fortune, il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE.

A l'humeur près, ta fortune est faite.

LAFLEUR.

Ah! je ferai fortune.

GOTTE.

Mais, tu as lu; est-ce que tu sais lire?

LAFLEUR.

Oui; quand je suis entré ici, j'ai dit que je ne sçavois ni lire ni écrire. Cela fait bien, on se méfie moins de nous; & pourvu qu'on remplisse son devoir, qu'on fasse bien ses commissions, avec cela l'air un peu stupide, attaché, secret, voilà tout. Ah! je ferai fortune. Mais avant, ô ma charmante petite Gotte...

GOTTE.

Mais, finis donc, finis donc, finis donc: tu m'as fait casser mon fil. Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront. (*Elle les jette par terre, Lafleur les ramasse.*)

LAFLEUR.

Vous refpectez joliment mes manchettes. Ah! c'eft bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi ?

GOTTE.

Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'efprit ?

LAFLEUR.

Oui, vraiment.

GOTTE.

Vraiment, mais ne t'y fies pas. Madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a fept ans que je fuis à fon fervice, je l'ai bien obfervée : c'eft un ange pour la conduite, c'eft un démon pour la fineffe. Cette fineffe-là l'entraîne fouvent plus loin qu'elle ne le veut, & la jette dans des étourderies ; étourderies pour toute autre, témoin celle-ci ; mais je ne fçais pas comme elle fait. Ce qui me défoleroit moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne fuis pas fotte ; hé bien ! elle me devine une heure avant que je parle. Pour M. le marquis, qui fe croit le plus fçavant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'eft que l'humble ferviteur des volontés de madame ; & il jureroit fes grands dieux qu'elle ne penfe, n'agit, & ne parle que d'après lui. Ainfi, mon pauvre Lafleur, mets-toi à ton aife, ne te gêne

pas, déploie tous les trésors de ton bel esprit; & près de madame tu ne feras jamais qu'un sot, entends-tu.

LAFLEUR.

Et avec cet esprit-là elle n'a jamais eu la moindre petite affaire de cœur ? là quelque...

GOTTE.

Jamais.

LAFLEUR.

Jamais. On dit cependant monsieur jaloux.

GOTTE.

Ah ! comme cela par saillie. C'est elle bien plutôt qui seroit jalouse; pour lui, il a tort, car c'est presque la seule femme de laquelle je jurerois, & de moi, s'entend.

LAFLEUR.

Ah ! sûrement. Mais cela doit te faire une assez mauvaise condition.

GOTTE.

Ah ! madame est fort généreuse.

LAFLEUR.

Imagine donc ce qu'elle feroit, s'il y avoit quelque amourette en campagne. Avec les maîtres qui vivent bien ensemble, il n'y a ni plaisir, ni profit. Ah ! que je voudrois être à la place de Dubois.

GOTTE.

Pourquoi ?

LAFLEUR.

Pourquoi ? Et cette jolie perſonne enfermée chez monſieur, n'eſt-ce rien ? Je parie que c'eſt la plus charmante petite intrigue. Monſieur va l'envoyer à Paris ; il lui louera un appartement, il la mettra dans ſes meubles, le valet de chambre fera les emplettes ; c'eſt tout gain. Madame ſe doutera de la choſe, ou quelque bonne amie viendra en poſte de Paris pour lui en parler, ſans le faire exprès. Ah! Gotte, ſi tu as de l'eſprit, ta fortune eſt faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux ; tu attiſeras le feu ; madame ſe piquera, prendra de l'humeur, & ſe vengera. Croirois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de ſe venger ?

GOTTE.

Tu es un dangereux coquin.

LAFLEUR.

Bon ! qu'eſt-ce que cela fait? Il y a ſept ans dis-tu, que tu es à ſon ſervice. Il faut qu'un domeſtique ſoit bien ſot, lorſqu'au bout de ſept ans il ne gouverne pas ſon maître.

GOTTE.

Il ne faudroit pas s'y jouer avec madame ; elle me jetteroit là comme une épingle.

LAFLEUR.

Voici, par exemple, pour elle une belle occaſion. M. Détieulette eſt aimable.

GOTTE.

Monſieur ?...

LAFLEUR.

M. Détieulette ; cet officier.

GOTTE.

Eſt-ce que tu le connois ?

LAFLEUR.

Oui ; il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon ancien maître : il étoit étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE.

Eſt-ce que tu lui as dit chez qui tu étois !

LAFLEUR.

Oui.

GOTTE.

Chez M. de Clainville ?

LAFLEUR.

Oui, à madame de Clainville.

GOTTE.

A madame de Clainville ? Ah ! la bonne choſe ! C'eſt bien fait, avec ſes détours, j'en ſuis bien aiſe : ſa fineſſe a ce qu'elle mérite.

LAFLEUR.

Pourquoi donc ?

GOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il ſe tuoit de l'appeler madame la comteſſe. C'eſt que ſous le nom

de la comtesse de Wordacle... Quoi ! on a déjà dîné !

LAFLEUR.

Comme le temps passe vite !

GOTTE, *cache les manchettes.*

Ciel, voilà madame !

SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE, LAFLEUR.

LA MARQUISE *lance un regard sévère sur Lafleur et sur Gotte.*

Oui, monsieur, notre sexe trouvera toujours aisément le moyen de gouverner le vôtre. L'autorité que nous prenons marche par une route si fleurie, la pente est si insensible, notre constance dans le même projet a l'air si simple & si naturel, notre patience a si peu d'humeur, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez.

M. DÉTIEULETTE.

Que je m'en doutasse ou non, j'aimerois, madame, à vous le céder,

LA MARQUISE.

Je reçois cela comme un compliment; mais faites une réflexion. Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impose silence jusqu'à notre établissement; cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles. Notre coup d'œil en devient plus fin, notre attention plus soutenue, nos réflexions plus délicates; & la modestie avec laquelle nous nous énonçons donne presque toujours aux hommes une confiance dont nous profiterions aisément si nous nous abaissions jusqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE.

Ah! madame, que n'ai-je ici pour second le colonel d'un régiment dans lequel j'ai servi, le marquis de Clainville!

LA MARQUISE.

Le marquis de Clainville! vous connoissez le marquis de Clainville?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, madame. (*Ici Gotte écoute avec attention.*)

LA MARQUISE.

Ne vous trompez-vous pas?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame. C'est un homme qui doit avoir à présent... oui, il doit avoir à présent cinquante à cinquante-deux ans, de moyenne

taille, fort bien prife; beau joueur, bon chaffeur, grand parieur, fçavant, fe piquant de l'être, même dans les détails; connoiffant tous les arts, tous les talents, toutes les fciences, depuis la peinture jufqu'à la ferrurerie, depuis l'aftrologie jufqu'à la médecine; d'ailleurs, excellent officier, d'un efprit droit, & d'un commerce fûr. (*Ici Gotte fourit.*)

LA MARQUISE.

La ferrurerie ! ah ! vous le connoiffez.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne fçais pas s'il a des terres dans cette province.

LA MARQUISE.

Et M. de Clainville vous difoit...

M. DÉTIEULETTE.

Vous le connoiffez auffi, madame?

LA MARQUISE.

Beaucoup; & il vous difoit...

M. DÉTIEULETTE.

On m'avoit dit qu'il étoit veuf, & qu'il alloit fe remarier.

LA MARQUISE.

Non, monfieur, il n'eft pas veuf.

M. DÉTIEULETTE.

On le plaignoit beaucoup de ce que fa femme...

LA MARQUISE.

Sa femme...

M. DÉTIEULETTE.

Avoit la tête un peu...

LA MARQUISE.

Un peu ?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avoit une maladie... d'esprit... des absences... jusqu'à ne pas se ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE.

Pure calomnie ! (*Gotte, pendant ces couplets, rit, & enfin éclate. La marquise se retourne, & dit à Gotte* :) Qu'est-ce que c'est donc ?

GOTTE.

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE.

Allez plus loin, nous n'avons pas besoin de vos gémissements. (*A M. Détieulette.*) Enfin, que vous disoit M. de Clainville sur le chapitre des femmes ?

M. DÉTIEULETTE.

Ce qu'il disoit étoit fort simple, & avoit l'air assez réfléchi. Les femmes, disoit M. de Clainville : vous m'y forcez, madame; je n'oserois jamais...

LA MARQUISE.

Dites, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Les femmes, disoit-il, n'ont d'empire que sur les âmes foibles; leur prudence n'est que de la finesse, leur raison n'est souvent que du raisonnement; habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur : aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute, & cet esprit est souvent peu de chose; il éblouit sous le coloris des grâces, il passe avec elles, il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. Elles aiment mieux... Madame, c'est M. de Clainville, qui parle, ce n'est pas moi; je suis si loin de penser...

LA MARQUISE.

Continuez, monsieur. Elles aiment mieux...

M. DÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réussir par l'intrigue que par la droiture, & la simplicité; secrètes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous. Elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe, & la haine de l'autre. Défendez-vous, ajoutoit-il... Madame, je...

LA MARQUISE.

Achevez, monsieur, achevez.

M. DÉTIEULETTE.

Défendez-vous, ajoutoit-il, de leur premier

coup d'œil; ne croyez jamais leur première phrase, et elles ne pourront vous tromper. Je ne l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, & ne le ferai jamais.

LA MARQUISE.

Et M. de Clainville vous disoit cela?

M. DÉTIEULETTE.

A moi, madame, & à tous les officiers qu avoient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus il entroit dans des détails...

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute messieurs, que vous applaudissiez; car lorsqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre...

M. DÉTIEULETTE.

Je me taisois, madame; mais si j'avois eu le bonheur de vous connoître, quel avantage n'aurois-je pas eu sur lui, pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement.....

LA MARQUISE, *un peu piquée.*

Monsieur, je ne m'aperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restoit encore dix lieues à faire; et la nuit...

SCÈNE XX.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

GOTTE.

MADAME, voici M. le marquis... non, M. le comte, qui revient de la chaffe.

LA MARQUISE *joue l'embarras.*

Quoi ! déjà ?... O ciel ! Monfieur... je ne fçais... je fuis...

M. DÉTIEULETTE.

Madame, quelque chofe paroît altérer votre tranquillité. Serois-je la caufe...

LA MARQUISE.

J'héfite fur ce que j'ai à vous propofer. Mon mari n'eft pas jaloux, non, il ne l'eft pas, et il n'a pas fujet de l'être; mais il eft fi délicat fur de certaines chofes, & la manière dont je vous ai retenu...

M. DÉTIEULETTE.

Hé bien, madame ?

LA MARQUISE.

Il va, fans doute, venir me dire des nouvelles de fa chaffe, & il ne reftera pas longtemps.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, que faut-il faire ?

LA MARQUISE.

Si vous vouliez paſſer un inſtant dans ce cabinet ?

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaiſir.

LA MARQUISE.

Vous n'y ſerez pas longtemps. Sitôt qu'il ſera ſorti de mon appartement, vous ſerez libre. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer; vous pourrez de là entendre notre converſation. Je ſerai même charmée que vous nous écoutiez.

SCÈNE XXI.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

AH! monſieur de Clainville, nous ne prenons d'empire que ſur les âmes foibles. Je ſuis piquée au vif... oui... oui... il peut avoir tenu de ces diſcours-là... Je le reconnois. Lui... lui, qui par l'idée qu'il a de ſon propre mérite, auroit été l'homme le plus aiſé... Ah !

que je ferois charmée si je pouvois me venger... m'en venger, là, à l'instant; & prouver... Mais comment pourrois-je m'y prendre?... Si je lui faisois raconter à lui-même, ou plutôt en lui faisant croire... non... il faut que cela intéresse particulièrement mon officier... je veux qu'il en soit en quelque sorte... Si, par quelque gageure (*ici, elle fixe la porte & la clef en rêvant.*) M. de Clainville... Ah! (*Elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée.*) Non, non... Il seroit pourtant plaisant... Mais que risqué-je... (*Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.*) Il seroit bien singulier que cela réussît. (*Elle rit de son idée, en mettant la clef dans sa poche; elle s'assied.*) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Le voilà.

LA MARQUISE, *rêveuse.*

Donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Hé! le voilà, madame.

LA MARQUISE.

Ah!

SCÈNE XXII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE, *ſur ſa chaiſe longue, & faiſant des nœuds.*

Hé bien, monſieur, avez-vous été bien mouillé ?

LE MARQUIS.

J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde ?

LA MARQUISE.

Qui que ce ſoit. Votre chaſſe a ſans doute été heureuſe ?

LE MARQUIS.

Ah ! madame, des tours perfides. Nous débuſquions des bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je ſoupçonne une traverſée ; enfin, nous ramenons. Je crie à Brevaut que nous en revoyons ; il me ſoutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc la ſole pleine, les côtés gros, les pinces rondes, & le talon large ; il me ſoutient que c'eſt une biche brehaigne : cerf dix cors s'il en fût.

LA MARQUISE.

Je ſuis toujours étonnée, monſieur, de la

prodigieuſe quantité de mots, de termes que ſeulement la chaſſe ſçait employer. Les femmes croient ſçavoir la langue françoiſe; & nous ſommes bien ignorantes. Que de termes d'art, de ſciences, de talents, & de ces arts que vous appelez...

LE MARQUIS.

Mécaniques.

LA MARQUISE.

Mécaniques ! eh bien ! voilà encore un terme.

LE MARQUIS.

Madame, un homme un peu inſtruit les ſçait tous, à peu de choſe près.

LA MARQUISE.

Quoi ! de ces arts mécaniques ?

LE MARQUIS.

Oui, madame. Je ne me citerai pas pour exemple : je me ſuis donné une éducation ſi ſingulière ! & ſans avoir un empire à réformer, Pierre-le-Grand n'eſt pas entré plus que moi dans de plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choſes ſervant aux arts, aux ſciences, aux talents; mais même aux métiers, dont je n'euſſe dit les noms; j'aurois jouté contre un dictionnaire. (*Pendant ce commencement de ſcène, M. de Clainville peut défaire ſes gants, & les donner, ainſi que ſon couteau de chaſſe, à un domeſtique.*)

LA MARQUISE.

Je ne jouterois donc pas contre vous ; car, moi, à l'inftant, je regardois cette porte, & je me difois : chaque petit morceau de fer qui fert à la conftruire, a certainement son nom; &, hors la ferrure, je n'aurois pas dit le nom d'un feul.

LE MARQUIS.

Hé bien ! moi, madame, je les dirois tous.

LA MARQUISE.

Tous ? cela ne fe peut pas.

LE MARQUIS.

Je le parierois.

LA MARQUISE.

Ah ! cela eft bientôt dit.

LE MARQUIS.

Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Vous le pariez ?

GOTTE, *à part.*

Notre prifonnier a bien affaire de tout cela.

LE MARQUIS.

Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Soit; auffi bien depuis quelques jours ai-je befoin de vingt louis.

LE MARQUIS.

Que ne vous adressiez-vous à vos amis ?

LA MARQUISE.

Non, monsieur, je ne veux pas vous devoir un si foible service; je vous réserve pour de plus grandes occasions, & j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vingt louis?

LA MARQUISE.

Vingt louis.

GOTTE, *à part.*

Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi à quel propos cette gageure.

LE MARQUIS.

Soit, je le veux bien.

LA MARQUISE.

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci ?

LE MARQUIS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me ressouviendrai jamais...

LE MARQUIS.

Sans doute, écrivons, Dubois... (*A Gotte.*) Mademoiſelle, je vous prie de faire venir Dubois. (*A la marquiſe.*) Toutes les fois, madame, que je trouverai une occaſion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la ſcience, de l'érudition & d'une forte de profondeur de jugement... Il eſt vrai, madame, que ce talent divin, accordé par la nature, ce charme, cet aſcendant avec lequel un ſeul de vos regards...

LA MARQUISE.

Ah! monſieur! ſongez que je ſuis votre femme, & un compliment n'eſt rien quand il eſt déplacé. Revenons à notre gageure, vous voudriez, je crois, me la faire oublier.

LE MARQUIS.

Non, je vous aſſure.

SCÈNE XXIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DUBOIS, GOTTE.

LA MARQUISE.

Voici Dubois; nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé, & nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, madame, aujourd'hui ?

LA MARQUISE.

Je vous expliquerai cela; notre gageure, notre gageure.

LE MARQUIS.

Dubois, prends une plume, & de l'encre, mets-toi à cette table, & écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE.

Dubois, mettez en tête : Vous donnerez vingt louis au porteur du préfent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS.

Ils ne font pas gagnés, madame.

LA MARQUISE.

Voyons, voyons : commencez.

LE MARQUIS.

Madame, ces détails-là vont vous paraître bien bas, bien ſinguliers, bien ignobles.

LA MARQUISE.

Dites bien brillants; je les trouverai d'or ſi j'en obtiens ce que je déſire. Je ſuis cependant ſi bonne que je veux vous aider à me faire perdre; vous n'oublierez ſans doute pas la ſerrure, & les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS.

Ce ne ſont pas des clous; on appelle cela des vis, ſerrées par des écrous : mettez la ſerrure, les vis, les écrous...

DUBOIS, *écrivant.*

Écrous.

LE MARQUIS.

L'entrée, la pomme, la roſette, les fiches...

LA MARQUISE.

Ah! quelle vivacité, monſieur. Ah! vous m'effrayez.

DUBOIS.

Les fiches...

LE MARQUIS.

Attendez, madame, tout n'eſt pas dit.

LA MARQUISE.

Ah! j'ai perdu, monſieur, j'ai perdu.

LE MARQUIS.

Madame, un inſtant. Fiches à vaſe, fiches de briſure, tiges, équerre, verrous, gâches...

LA MARQUISE.

Ah ! monſieur, monſieur, c'eſt fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS.

Je n'héſite pas, madame, je n'héſite pas, vous le voyez : un inſtant, un inſtant.

DUBOIS.

Gâches...

LA MARQUISE.

Mais voyez comme en deux mots, monſieur !

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Voulez-vous dix louis de la gageure.

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Équerre, verrous gâches.

DUBOIS.

C'eſt mis.

LA MARQUISE.

Dix louis, monſieur, dix louis.

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Ah, vous voulez parier !

LA MARQUISE.

En voulez-vous quinze louis ?

LE MARQUIS.

Je ne ferois pas grâce d'une obole. J'ai perdu trois paris la femaine paffée; il eft jufte que j'aie mon tour.

LA MARQUISE.

Je baiffe pavillon. Je ne demande pas fi vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas. Équerre... gâches, verrous, ferrure.

LA MARQUISE.

Si c'étoit de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine.

LE MARQUIS.

Je les aurois dit de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE.

Hé bien, monfieur, avez-vous tout dit?

LE MARQUIS.

Oui... oui, madame, à ce que je crois, équerre, ferrure.

LA MARQUISE.

Monfieur, ce qui me jette dans la plus grande furprife, c'eft la promptitude, la précifion du coup d'œil avec laquelle vous faififfez...

LE MARQUIS.

Cela vous étonne, madame.

LA MARQUISE.

Cela ne devroit pas me furprendre. Enfin, il ne refte plus rien...

LE MARQUIS.

Que de me payer, madame.

LA MARQUISE.

De vous payer ? Ah, monfieur ! vous êtes un créancier terrible. Si vous avez perdu, je ferai plus honnête & je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS.

Je n'en demande point.

LA MARQUISE.

Dubois, fermez ce papier & cachetez-le ; voici mon étui.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, madame ? cela eft inutile.

LA MARQUISE.

Vous me pardonnerez. J'ai l'attention fi pareffeufe ; les femmes n'ont que la préfence d'efprit de la minute, & elle eft paffée cette minute.

LE MARQUIS.

Vous croyez rire ; mais ce que vous dites là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE.

Oh ! je vous crois. J'efpère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir, & examiner fi vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS.

Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE.

Non, je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'hiſtoire de ma journée; & la voici : je me ſuis ennuyée, mais rès ennuyée; je me ſuis miſe ſur le balcon, la pluie m'en a chaſſée, j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la muſique, l'ennui jetoit un voile ſi noir ſur toutes mes idées, que je me ſuis remiſe à regarder ſur le grand chemin. J'ai vu paſſer un cavalier, qui preſſoit fort ſa monture; il m'a ſaluée : il m'a pris fantaiſie de ne pas dîner ſeule. Je lui ai envoyé dire que madame la comteſſe de Wordacle le prioit d'entrer chez elle.

LE MARQUIS.

Pourquoi la comteſſe de Wordacle ?

LA MARQUISE.

Une idée : Je ne voulois pas qu'il ſçût que je ſuis femme de M. de Clainville (*en élevant la voix*), de M. de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?...

LA MARQUISE.

Je vous le dirai : il a accepté ma propoſition. J'ai vu un cavalier qui ſe préſente très bien; il eſt de ces hommes dont la phyſiono-

mie honnête et tranquille inſpire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur; il n'a laiſſé échappé aucune occaſion de me prouver que je lui avois plu, il a même oſé me le dire; & ſoit que naturellement il ſoit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaiſir que ſa préſence me faiſoit... Enfin, que vous dirai-je ? excuſez ma ſincérité, mais je connois l'empire que j'ai ſur votre âme, dans l'inſtant le plus décidé d'une converſation aſſez vive vous êtes arrivé, & je n'ai eu que le temps de le faire paſſer dans ce cabinet, d'où il m'entend, ſi le récit que je vous fais lui laiſſe aſſez d'attention pour nous écouter. Alors vous êtes entré; je vous ai propoſé ce pari aſſez indiſcrètement; je ne ſuppoſois pas que vous l'accepteriez, & j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté... (*Le marquis par degrés prend un air ſérieux, froid et ſec.*)

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Mais... monſieur... je m'aperçois... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin ?

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous me paroiſſez avoir quelque chagrin.

LE MARQUIS.

Non, madame, je n'en ai point. Mais ce monſieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, *à part.*

Ah, ciel.

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, je vois que cela vous a fait quelque peine, & j'en ſuis mortifiée. Je... je... je ſouhaiterois être ſeule. (*Dubois & Gotte ſe retirent d'un air embarraſſé dans le fond du théâtre. Gotte a l'air plus effrayé.*)

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Je déſirerois...

LE MARQUIS.

Et moi je déſire entrer dans ce cabinet, & voir l'homme qui a eu la témérité...

GOTTE.

Ah ! quelle imprudence !

LA MARQUISE, *jouant l'embarras.*

Permettez-moi, monſieur, de vous propoſer un accommodement...

LE MARQUIS.

Un accommodement, madame ? Je ne vois pas quel accommodement...

LA MARQUISE.

Si j'ai perdu le pari, donnez m'en la revanche.

LE MARQUIS.

Madame, il n'eſt pas queſtion de plaiſanter.

LA MARQUISE.

Je ne plaiſante point : je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS.

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet, & je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE.

La clef, monſieur?

LE MARQUIS.

Oui, la clef, la clef!

LA MARQUISE.

Et ſi je ne l'ai pas ?

LE MARQUIS.

Il eſt un moyen d'entrer, c'eſt de jeter la porte en dedans.

LA MARQUISE.

Monſieur, point de violence : ce que vous projetez vous ſera aussi facile, lorſque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS.

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE.

Aſſeyez-vous, monſieur.

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Avant de vous emporter à des extrémités,

qui font indignes de vous & de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parce que vous avez perdu.

LE MARQUIS.

Ah! morbleu! madame, c'en eft trop!

LA MARQUISE.

Arrêtez, monfieur; dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une clef; vous ne doutez pas qu'elle ne foit en fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur & un emportement que je n'attendois pas; mais il n'eft plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, & vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié; mais je vois, & trop tard, que je ne devois pas m'expofer à la fingularité de vos procédés. Lifez, monfieur. (*Elle prend le papier, rompt le cachet, & le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, & lit d'un air indécis, disftrait & confus.*) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monfieur, la voici cette clef; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même, regardez partout, juftifiez vos foupçons, & accordez-moi affez d'efprit pour penfer que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la fottise de vous le dire.

LE MARQUIS, *confus.*

Ah! madame!

LA MARQUISE.

Quoi ! vous héſitez, monſieur ! que n'entrez-vous dans ce cabinet ; je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, madame ! c'eſt battre un homme à terre.

LA MARQUISE.

Non, non : ce que je vous ai dit eſt, ſans doute vrai.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, que je ſuis coupable.

LA MARQUISE.

Hé ! non, monſieur, vous ne l'êtes point.

LE MARQUIS.

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monſieur.

LE MARQUIS.

Me pardonnez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, monſieur.

LE MARQUIS.

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE.

Je vous aſſure que je n'y ai nulle peine.

LE MARQUIS.

Que de bonté !

LA MARQUISE.

Ce n'eſt point par bonté, c'eſt par raiſon.

LE MARQUIS.

Ah ! madame ! qui s'en feroit méfié. (*En regardant le papier.*) Oui... oui. O ciel ! avec quelle adreſſe, avec quelle fineſſe j'ai été conduit à demander cette clef, cette maudite clef. (*Il lit.*) Oui ; oui, voilà bien la ferrure, les vis, les écrous. Diable de clef ! maudite clef ! Mais Dubois, ne l'ai-je pas dit ?

DUBOIS.

Non, monſieur ; j'ai penſé vous le dire.

LE MARQUIS.

Madame, madame, j'en ſuis charmé, j'en ſuis enchanté ; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacité avec vous ; voici la dernière de ma vie. Je vais vous envoyer vos vingt louis, & je les paye du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnerez, madame ?

LA MARQUISE.

Oui, monſieur, oui, monſieur.

LE MARQUIS, *revenant ſur ſes pas.*

Mais admirez combien j'étois ſimple, avec l'eſprit que je vous connois, d'aller penſer... d'aller croire... Ah ! je ſuis... je ſuis... je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette.

LA MARQUISE *le conduit des yeux & met la clef à la porte du cabinet.*

Gotte, voyez ſi monſieur ne revient pas.

SCÈNE XXIV.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE *ouvre le cabinet.*

SORTEZ, sortez. Hé bien ! monfieur, sortez.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je fuis étonné, je fuis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE.

Hé bien ! monfieur, avez-vous befoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir fur fon mari ? & fi j'étois plus jolie & plus fpirituelle...

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne fe peut pas.

LA MARQUISE.

Encore, monfieur, ne me fuis-je fervie que de nos moindres reffources. Que feroit-ce fi j'avois fait jouer tous les mouvements du dépit, les accents étouffés d'une douleur profonde; fi j'avois employé les reproches, les larmes, le défefpoir d'une femme qui fe dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'a-

vez pas d'idée de l'empire d'une femme qui a ſçu mettre une ſeule fois ſon mari dans ſon tort. Je ne ſuis pas moins honteuſe du perſonnage que j'ai fait : je n'y penſerai jamais ſans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne voulois. Je ſuis convaincue que le déſir de montrer de l'eſprit ne nous mène qu'à dire ou à faire des ſottiſes.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaiſanterie

LA MARQUISE.

Ah ! monſieur, en préſence d'un étranger, que j'ai cependant tout ſujet de croire un galant homme.

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos ſerviteurs.

LA MARQUISE.

J'ai jeté une ſorte de ridicule ſur mon mari, ſur M. de Clainville; car vous ſçavez ma petite fineſſe à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je le ſçavois avant.

LA MARQUISE.

Quoi ! monſieur, vous ſçaviez...

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avois l'honneur d'être chez madame de Clainville : un de vos domeſtiques me l'avoit dit.

LA MARQUISE.

Comment ! monſieur, j'étois votre dupe ?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame; mais je n'étois pas la vôtre.

LA MARQUISE.

Ah ! comme cela me confond ! Et cette femme qui a des abſences, qui oublie ſon nom ? Quoi ! monſieur, vous me perſifliez !

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE.

Ah ! comme cela me confond, & me fortifie dans la penſée d'abjurer toute fineſſe. (*Elle ſe promène avec dépit.*) Ah ! ciel ! J'eſpère, monſieur, que cet hiver, à Paris, vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre préſence, demander à M. de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. Gotte, faites paſſer monſieur par votre eſcalier. Adieu, monſieur.

M. DÉTIEULETTE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Je vous ſouhaite un bon voyage.

SCÈNE XXV.

LA MARQUISE, *seule*.

COMMENT ! il le sçavoit ! Ah ! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai mal agi... Il a heureusement l'air d'un honnête homme. J'en suis au désespoir... Mon procédé n'est pas bien ; cela est affreux devant un étranger, qui peut aller raconter partout... Voilà ce qui s'appelle se manquer à soi-même.

SCÈNE XXVI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

AH ! madame ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines ; vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ?

GOTTE.

Et si monsieur étoit entré ?

LA MARQUISE.

Hé bien !

GOTTE.

Et s'il avoit vu ce monſieur?

LA MARQUISE.

Alors je lui aurois demandé ſi, lorſqu'il tient dans ſon appartement deux femmes qu'il connoît depuis quinze ans, il ne m'eſt pas permis de cacher dans le mien un homme que je ne connois que depuis quinze minutes.

GOTTE.

Ah ! c'eſt vrai; je n'y penſois pas.

LA MARQUISE.

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de Lafleur, & de le renvoyer.

GOTTE.

Madame, que peut-il avoir fait ? C'eſt un ſi bon garçon. Il eſt vrai qu'il eſt un peu bête.

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas cela : je le crois bête & malin. Je n'aime point les domesſtiques qui reportent chez madame ce qui ſe paſſe chez monſieur. Cela peut ſervir de leçon.

GOTTE, *à part.*

Le voilà bien avancé avec ſon bel eſprit; il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. Madame, j'entends la voix de monſieur.

SCÈNE XXVII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

Ah ! ciel !

LE MARQUIS, *à M. Détieulette.*

Madame ? Madame excufera. Vous êtes en bottines, vous defcendez de cheval. Voici, madame, M. Détieulette que je vous préfente, bon gentilhomme, brave officier, & qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis : j'ai voulu les apporter moi-même.

LA MARQUISE.

Cinquante louis ! Ce n'eft que vingt louis.

LE MARQUIS.

Cinquante, madame : je me fuis mis à l'amende. Je vous fupplie de les accepter; au défefpoir de ma vivacité.

LA MARQUISE.

C'eft moi qui fuis interdite.

LE MARQUIS.

Je ne m'en reffouviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

LE MARQUIS.

Vous, madame ? point du tout : vous badiniez. Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait, mais je vous conterai cela : c'eſt un tour auſſi bien joué... il eſt charmant, il eſt délicieux : vous jugerez de l'eſprit de madame & de toute ſa bonté. Puiſſe celle que vous épouſerez avoir d'auſſi excellentes qualités... Elle les aura, elle les aura, ſoyez-en ſûr.

M. DÉTIEULETTE.

Je crois que j'ai tout ſujet de le ſouhaiter.

LA MARQUISE.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Madame, retenez monſieur ici un inſtant. Ah ! mon ami, quelle ſatisfaction je me prépare ! je reviens, je reviens à l'inſtant.

SCÈNE XXVIII.

M. DÉTIEULETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

HÉ bien, monſieur, tout ne ſert-il pas à augmenter ma confuſion ? M. de Clainville vous a donc rencontré ?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame, je me ſuis fait préſenter chez lui; il ſortoit, il m'a conduit ici. Lorſque j'ai eu l'honneur de vous ſaluer ſur le grand chemin, c'eſt chez lui que je deſcendois, c'est chez M. de Clainville que j'avois affaire. Jugez de ma ſurpriſe lorſqu'avec un air de myſtère on m'a fait entrer chez vous par la petite porte du parc : ajoutez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me ſuis cru deſtiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE.

Hé ! que veut dire M. de Clainville, en diſant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié ?

M. DÉTIEULETTE.

C'eſt à lui, madame, à vous expliquer cette

énigme; & il me paroît qu'il n'a point deſſein de vous faire attendre; le voici. Ciel! c'eſt mademoiſelle de Clainville.

SCÈNE XXIX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
M. DÉTIEULETTE,
MADEMOISELLE ADÉLAIDE,
SA GOUVERNANTE,
GOTTE.

LE MARQUIS.

OUI, la voilà. Eſt-il rien de plus aimable! Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. Madame, vous ne ſçaviez pas avoir mademoiſelle dans votre château; elle y eſt depuis hier. Je ſuis rentré trop tard, & je ſuis aujourd'hui ſorti trop matin pour vous la préſenter. Elle nous appartient de très près: c'eſt la fille de feu mon frère, ce pauvre chevalier, mort dans mes bras à la journée de Laufeld. Son mariage n'étoit ſçu que de moi. Vous approuverez certainement les raiſons qui m'ont forcé de vous le cacher: mon père étoit ſi dur, & dans la famille... je vous expliquerai cela. Ma chère fille, embraſſez votre tante.

LA MARQUISE.

C'eſt, je vous aſſure, de tout mon cœur.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Et moi, madame, quelle ſatisfaction ne dois-je pas avoir !

LE MARQUIS.

Madame, je la marie, & je la donne à monſieur : je dis je la donne, c'eſt un vrai préſent; & il ne l'auroit pas, ſi je connoiſſois un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE.

Quoi ! madame, j'aurai le bonheur d'être votre neveu ?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, & avant trois jours. Je cours demain à Paris; il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DÉTIEULETTE.

Mademoiſelle, conſentez-vous à ma félicité ?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Monſieur, je ne connoiſſois pas toute la mienne; et vous avez à préſent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, puis-je eſpérer...

LA MARQUISE.

Oui, monſieur, & j'en ſuis enchantée. Le

ciel ne m'a point accordé d'enfant; & de cet inſtant-ci je crois avoir une fille & un gendre. Monſieur, je vous l'accorde.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *en donnant ſa main.*

C'eſt autant par inclination que par obéiſſance.

LE MARQUIS.

Cela doit être. (*A la marquiſe.*) Ma nièce eſt charmante!

LA MARQUISE.

Je ſuis bien trompée, ſi mademoiſelle n'a pas beaucoup d'eſprit; & je ſuis ſûre que, ſans détours, ſans fineſſe, elle n'en fera uſage que pour ſe garantir de la fineſſe des autres, pour bien régler ſa maiſon, & faire le bonheur de ſon mari.

M. DÉTIEULETTE.

Si mademoiſelle avoit beſoin d'un modèle, je ſuis aſſuré, madame, qu'elle le trouveroit en vous.

LA MARQUISE.

Oui, monſieur, oui, monſieur; la fineſſe n'eſt bonne à rien. Point de fineſſe, point de fineſſe; on en eſt toujours la dupe.

LE MARQUIS.

Et ſurtout avec moi.

LA MARQUISE.

Ah ! monſieur de Clainville ! ah ! comme j'ai eu tort !

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Paſſons chez vous.

GOTTE *les regarde partir, & dit :*

Ah ! ſi cette aventure pouvoit la guérir de ſes fineſſes ! Que de femmes ! que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage !

FIN.



APPROBATION

J'ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *la Gageure imprévue*, comédie, & je crois qu'on en peut permettre l'impreſſion.

A Paris, ce 10 Janvier 1769 [1].

MARIN.

1. *Sic*, bien que la pièce porte la date de 1768. (Édition de la Bibliothèque nationale.)

Le Déserteur

DRAME

MESLÉ DE MUSIQUE

LE DÉSERTEUR

DRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE
MESLÉE DE MUSIQUE

Par Monſieur SEDAINE

LA MUSIQUE PAR M***

Repréſenté pour la première fois, par les Comédiens
italiens ordinaires du roi,
le 6 Mars 1769



A PARIS

Chez la Veuve DUCHESNE,
Rue St-Jacques.

M. DCC. LXIX.

ACTEURS

LOUISE, *amante d'Alexis.*

ALEXIS, *soldat de Milice.*

JEAN-LOUIS, *pere de Louise.*

LA TANTE *d'Alexis.*

BERTRAND, *cousin d'Alexis.*

JEANNETTE, *jeune paisanne.*

MONTAUCIEL, *dragon.*

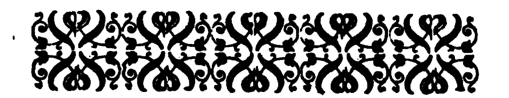
COURCHEMIN, *brigadier de maréchaussée.*

LE CONCIERGE.

GARDES.

Des Soldats & le Peuple.

La Scène est proche d'un Village situé à quelques lieues des Frontieres de la Flandre, près desquelles est campée l'Armée Françoise.



LE DÉSERTEUR

DRAME.

ACTE PREMIER

Le Théatre repréſente un lieu champêtre, dont l'horizon eſt terminé par une montagne, un hameau dans le lointain, un orme ſur le devant de la Scène, & ſur un des côtés, au pied eſt un tertre de gazon ſur lequel peuvent s'aſſeoir deux ou trois perſonnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE.

ARIETTE.

PEUT-ON affliger ce qu'on aime ?
Pourquoi chercher
A le fâcher ?
Peut-on affliger ce qu'on aime ?
C'est bien en vouloir à soi-même.
Je l'aime, & pour toute ma vie ;
(*A cet instant son pere entre.*)
Et vous voulez que cette perfidie...
Ah ! mon pere je ne sçaurois :
A sa place, moi, j'en mourrois.
Peut-on affliger ce qu'on aime ?
C'est bien en vouloir à soi-même.

SCÈNE II.

JEAN-LOUIS, LOUISE,
LA TANTE,
JEANNETTE, BERTRAND. (*Il a une baguette à la main, dont il niaise.*)

JEAN-LOUIS.

Je le veux, je le veux. Hé bien !

LOUISE, *à part.*

Ah ! ciel ?

LA TANTE.

On l'a vû, on l'a vû.

BERTRAND.

Il étoit de l'autre côté de l'eau.

LOUISE.

Vous l'avez vû. Et comment avez-vous fait ?

BERTRAND.

En regardant.

LOUISE, *en levant les épaules de pitié.*

En regardant.

LA TANTE.

J'ai vu l'inſtant qu'il alloit ſe jeter à la nage : mais ſon havreſac, ſon épée; tout cela l'embarraſſoit. Il a fait le tour.

LOUISE.

Il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

Il a bien fait.

JEANNETTE.

Il a bien fait.

BERTRAND.

Oui, oui, il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

O ça, Louiſe, il faut que tu faſſes ce qu'a recommandé madame la ducheſſe.

LOUISE.

Quelle fantaiſie !

JEAN-LOUIS.

Elle le veut; & voilà la lettre.

LA TANTE.

Elle le veut; & voilà ſa lettre.

LOUISE.

Vous ne voulez pas nous la lire ?

JEAN-LOUIS.

Si, ſi, ſi, je vais vous la lire : mais il faut bien m'écouter & ne pas m'interrompre, comme vous faites les ſoirs, quand je lis de mon gros livre.

LOUISE.

Liſez donc, mon pere.

JEAN-LOUIS.

Oh ça, écoutez. Mettons-nous là.

LOUISE.

Ah! mon pere, mettons-nous plutôt sous cet orme.

JEAN-LOUIS.

Où tu voudras, je le veux bien. Mettez-vous là, vous, Marguerite, & toi ensuite. Passe-là, Jeannette, & toi près de moi; tu y es la plus intéressée. (*Quand ils sont tous assis, il tire sa lettre.*) O ça écoutez-vous.

LOUISE.

Oui.

LA TANTE.

Oui.

JEANNETTE.

Oui.

BERTRAND.

Ah, que oui.

JEAN-LOUIS.

Vous écoutez tous ?

LOUISE.

Tous.

LA TANTE.

Tous.

JEANNETTE.

Tous.

BERTRAND.

Oui, tous, tous.

JEAN-LOUIS.

Ce n'eſt pas là la lettre que madame la Ducheſſe a écrite à cet Officier, c'eſt la réponſe de l'Officier à madame la Ducheſſe. Tais-toi, toi.

BERTRAND, *laiſſant tomber ſa baguette.*

Hé mais, je n'ai pas parlé.

LOUISE.

Il n'a pas parlé.

LA TANTE.

Il n'a pas parlé.

JEANNETTE.

Il n'a pas parlé.

JEAN-LOUIS.

J'ai cru qu'il avoit parlé. (*Il lit.*) *Madame, pour répondre à l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire... Brr... brr... brr...*

LOUISE.

Nous n'entendons pas.

JEAN-LOUIS.

Ah, c'eſt que tout ceci, ce ſont des compliments, qui ſont peut-être des ſecrets que madame la Ducheſſe ne veut pas qu'on ſçache. Brr... brr... brr...

LOUISE.

Mais, mon pere, ce n'eſt pas la peine que nous écoutions.

LA TANTE.

Sans doute.

JEAN-LOUIS.

Ah, m'y voilà. *Madame, quant à ce qui regarde Alexandre Spinaski, soldat dans mon régiment, il n'est pas de bien que je ne doive en dire :* que je ne doive en dire. *Il a toutes les qualités qui font un bon soldat, sage, docile & brave.* Il n'entend pas qu'il est brave sur soi, c'est courageux qu'il veut dire.

LOUISE.

Après mon pere.

JEAN-LOUIS.

Il est vif, ardent. Mais si trop d'ardeur le fait sortir des bornes, il y rentre aussi-tôt. Il y rentre aussi-tôt ; je ne sçais pas trop ce que cela veut dire.

LOUISE.

Ensuite, mon pere.

JEAN-LOUIS.

Je desire de tout mon cœur qu'il veuille rester avec moi, je le ferois officier dans mon régiment.

LA TANTE.

Dans son régiment ?

BERTRAND.

Dans son régiment ?

LOUISE.

Ah, je ne crois pas qu'il y reste.

JEAN-LOUIS.

Paix donc. *Mais comme ses six ans expiren*

dans quinze jours, je lui ferai expédier son congé.

LOUISE.

Dans quinze jours ?

LA TANTE.

Dans quinze jours ?

JEAN-LOUIS.

Dans quinze jours. *Je l'envoie, Madame, à vos ordres, vous présenter, mes respects, & vous remercier. Je lui ai recommandé de ne pas s'écarter, étant si près de l'ennemi, & des frontières : les ordres sont extrêmement rigoureux, & il faut qu'il rejoigne aujourd'hui ; car le roi, qui dîne demain à deux lieues de votre château, passe ensuite au camp ; & il faudra se mettre sous les armes.* Ah, c'est que quand le roi passe, (vous ne sçavez pas ça vous autres), c'est que quand le roi passe, on se met sous les armes. Ah ! c'est une belle chose que la guerre.

BERTRAND.

Oui, quand on en est revenu.

JEANNETTE.

Pourquoi, est-ce que les garçons pleuren pour n'y pas aller ?

JEAN-LOUIS.

Taisez-vous, ça ne vous regarde pas. (*A Louise.*) O ça ma fille, il faut faire ce que

madame la duchesse a dit : tu feras comme si tu étois la mariée; & toi tu feras le marié.

BERTRAND.

Ah, tant mieux.

JEAN-LOUIS.

Il y aura des musettes, des trompettes, des violons; & il croira que tu es mariée d'hier. Et toi (*à Jeannette*), tu lui viendras conter tout cela : tu feras comme si tu gardois tes moutons ici.

LA TANTE.

J'aurois mieux fait qu'elle.

JEAN-LOUIS.

Il vous connoît : il ne reconnoîtroit pas sa tante.

LOUISE.

Ah ! mon pere, que je suis fâchée de tout cela; & si on me faisoit un pareil tour, cela me feroit bien de la peine.

JEAN-LOUIS.

Il en aura plus de plaisir après.

LA TANTE.

Hé puis cela lui apprendra de t'écrire, qu'il désire te rencontrer sur la route, ne voir que toi, & repartir.

LOUISE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela qu'il a écrit : mais quand cela seroit, pourquoi m'en punir?

LA TANTE.

Enfin, c'est madame la Duchesse qui le veut : elle l'a élevé; elle s'intéresse à lui, que c'est une merveille.

LOUISE.

Un bel intérêt, à lui faire du chagrin.

JEAN-LOUIS.

Ce n'est que pour un moment.

LOUISE.

Il n'en croira rien; car il n'y a pas six jours qu'il a reçû une lettre de moi.

JEAN-LOUIS.

Tant mieux, cela sera plus perfide.

LA TANTE.

Oui, cela lui fera plus de peine.

JEAN-LOUIS.

Allez vous ajuster tous, vous n'avez pas trop de temps; (*A Jeannette*) & toi, reste ici avec moi : voyons si tu feras bien ton rôle.

SCÈNE III.

JEAN-LOUIS, JEANNETTE.

JEAN-LOUIS.

O ÇA, feras-tu bien ce que je t'ai dit ?

JEANNETTE.

Oh que oui, monsieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Voyons, voyons : mets-toi là.

JEANNETTE.

Oui.

JEAN-LOUIS.

Fais comme si tu filois.

JEANNETTE, *prenant la baguette que Bertrand a laissé tomber.*

Tenez, prenons que c'est là ma quenouille.

JEAN-LOUIS.

Hé puis tu chantes.

JEANNETTE.

Oui, je chante quand vous venez de par-là.

JEAN-LOUIS.

Non, pas moi.

JEANNETTE.

Ah, j'entends bien, j'entends : c'est lui.

JEAN-LOUIS.

Hé bien, chante donc.

JEANNETTE.

Attendez donc que j'aie mis ma quenouille. (*Pendant ce jeu la ritournelle.*)

ARIETTE.

J'avois égaré mon fuseau.
Je le cherchois sur la fougere :
Colin, en m'ôtant son chapeau,
Me dit : Que cherchez-vous, bergere?
Un peu d'amour, un peu de soin
Menent souvent un cœur bien loin.

JEAN-LOUIS.

Bon jour la jeune fille. (*Elle se tourne.*) Bien, bien continue.

JEANNETTE.

C'est que j'ai perdu mon fuseau,
En passant près de ce grand chêne.
Colin alors prend son couteau,
Et coupe une branche de frêne.
Un peu d'amour, &c.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille, écoutez donc. (*Elle se tourne encore.*) Bien, bien, fort bien : continue.

JEANNETTE.

Il fit tant avec son couteau :
En me regardant d'un air tendre,
Que j'eus le fuseau le plus beau,
Et que mon cœur se laissa prendre.
Un peu d'amour, &c.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.

Vous me pardonnerez, monſieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Monſieur Jean-Louis ? Dis donc monſieur le ſoldat, & non pas monſieur Jean-Louis.

JEANNETTE.

Ah, oui, oui, monſieur le ſoldat : c'eſt que je vous regardois.

JEAN-LOUIS.

Recommençons ça. La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.

Vous me pardonnerez, monſieur le ſoldat.

JEAN-LOUIS.

Bon, bon. La jeune fille, je vous ſerois bien obligé, ſi vous vouliez bien me dire quelle eſt cette nôce que je viens de voir paſſer ?

JEANNETTE.

C'eſt celle de Louiſe, fille de Jean-Louis Baſſet, ſoldat invalide, & fermier de madame la Ducheſſe.

JEAN-LOUIS.

Bien, bien, fort bien : tu diras bien, & tu viendras nous rejoindre au château : mais

n'oublies pas de dire monsieur le soldat. Tiens, tiens, comme il accourt.

JEANNETTE.

Où donc? Ah, oui.

JEAN-LOUIS.

Tiens, comme il grimpe la montagne. Ah, les amoureux n'ont pas la goutte. Je m'en vais : reste. Non, viens vîte.

SCENE IV.

ALEXIS.

(Il jette à terre, son habit, son sabre, son havresac.)

ARIETTE.

Ah! je respire : il faut que je reprenne haleine.
Oui, le voici cet orme heureux
Où Louise a reçu mes vœux.
Je vais la voir, ah, quel plaisir!
La voir, lui parler, être ensemble.
De quel bonheur je vais jouir?
Mais... mais... je frissonne, je tremble,
L'amour... la joie : arrêtons un moment.
Ah! quel moment : ah! quel moment charmant

Mais pourquoi ne l'ai-je pas vue ?
Pourquoi sur le chemin n'est-elle pas venue ?
Elle a craint de céder à trop d'empressement :
Trop de pudeur l'aura déçue.
Ne sçait-on pas que je suis son amant ?

Allons... mais, que dirai-je ? Ah, ciel ! oh quel martyre ;
Ils vont tous être là nous ne sçaurons que dire :
La tante, les amis, son pere, son voisin,
Et le grand cousin. . .

Qu'elle contrainte ? Quel dommage ?
Ah, si quelqu'enfant du village
Paroissoit... Quoi, Louise, amour ne te dit pas ?
Vas donc, vas donc : il t'attend. Ah ! je gage
Que quelqu'un arrête ses pas.

Mais, j'entends des musettes, des violons. Voici tout le village, c'est une nôce : cachons-nous. Qu'ils sont heureux ceux-là !

SCÈNE V.

TOUTE LA NOCE.

Alexis eſt caché. Les violons en tête; une muſette, une cornemuſe. La mariée eſt triſte : le reſte a une gaieté feinte. Le marié a l'air ſot & niais. Le pere donne la main à ſa fille.

JEAN-LOUIS, *à Louiſe.*

BON, il eſt caché : ne retourne pas la tête. Il regarde.

LOUISE.

Ah ! que cela me fait de peine. Laiſſez-moi le voir.

JEAN-LOUIS.

Tu le verras aſſez. Bon, bon, courage. Jeannette, reſte là.

SCÈNE VI.

ALEXIS,

JEANNETTE. (*Elle a sa quenouille.*)

ALEXIS.

PARLEZ donc la jeune fille !

JEANNETTE, *chante.*

J'avois égaré mon fuseau, &c.

ALEXIS.

Parlez donc, parlez donc. (*Jeannette veut chanter; mais, il la prend par le bras. Elle veut reprendre son couplet, il ne veut pas la laisser continuer.*)

JEANNETTE.

Laissez-moi donc, laissez-moi donc : je vous répondrai au troisième couplet.

ALEXIS.

Répondez-moi tout à l'heure.

JEANNETTE, *à part.*

Ah, ciel ! je ne pourrai jamais...

ALEXIS.

Hé bien, répondez donc ?

JEANNETTE.

Ah ! vous me faites peur.

ALEXIS.

Ne craignez rien, ma belle enfant. Qu'est-ce que c'est que cette nôce qui vient de passer ?

JEANNETTE.

Cette nôce ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

Ce que c'est ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

C'est une nôce.

ALEXIS.

De qui ?

JEANNETTE.

J'avois égaré mon fuseau, &c.

ALEXIS.

Est-ce que vous vous moquez de moi avec votre chanson ? je vous prie de me répondre.

JEANNETTE.

Hé bien, quoi, dites. O ciel ! vous me faites tant de peur, que je ne pourrai jamais...

J'avois é.....

ALEXIS.

Comment ? encore votre chanson. Qu'est-ce que c'est que cette nôce ? pourquoi, dites, n'y ai-je pas vû... Hé, parbleu, voulez-vous...

JEANNETTE.

Hé bien, oui; oui c'est la nôce de Louise, fille de Jean-Louis Hasset, soldat invalide, &..

ALEXIS.

Jean-Louis se remarie ?

JEANNETTE.

Non, sa fille.

ALEXIS.

Sa fille ! sa fille !

JEANNETTE.

Elle est mariée d'hier; c'est aujourd'hui le lendemain.

ALEXIS.

D'hier mariée... Jean-Louis... le lendemain... Sçavez-vous bien ce que vous dites ? le connoissez-vous ?

JEANNETTE.

Si je le connois ? sans doute; puisque voilà sa maison : c'est lui qui est le fermier de madame la Duchesse. C'est si vrai, qu'elle y est venue ce matin. Elle est mariée à son cousin Bertrand, d'hier, à celui qu est si bon.

ALEXIS, *laisse tomber sa tête sur son estomac.*

Seroit-il vrai, puis-je l'entendre!
Non, cela ne peut se comprendre,
Non, non, cela ne se peut pas;
Elle auroit voulu mon trépas. *(A Jeannette.*

Ma belle enfant que je vous dise,
Répondez bien avec franchise :
Écoutez-moi. Répondez-moi
De bonne foi;
Je vous en prie,
Je vous en supplie,
Répondez bien avec franchise;
C'est là la noce de Louise,
La fille de Louis Basset;
C'est elle-même qui passoit
Avec Bertrand son grand cousin;
C'est aujourd'hui le lendemain,
Son pere lui donnoit la main.
Ciel! c'est vrai, je l'ai reconnu.
Il est donc vrai? j'ai pu l'entendre;
Dieux! cela peut-il se comprendre;
Elle a donc voulu mon trépas.
Ah, ciel! je ne me soutiens pas.
Je sens un froid, mon cœur s'en va.
Devois-je m'attendre à cela?
Je sens un froid, mon cœur s'en va.
Ah, ciel, je ne me soutiens pas.
Elle a donc voulu mon trépas.
Elle a donc vonlu mon trépas.

JEANNETTE, *le regarde malicieusement.*

Ah ! comme je ſçais bien l'entendre :
Ah ! comme je ſçais bien m'y prendre
Bon, bon, quel plaiſir il aura.
Quand il ſçaura
Que ce n'eſt pas.

Hé bien, hé bien, avec franchiſe,
Que voulez-vous que je vous diſe ?

Oui, c'eſt la nôce de Louiſe,
La fille de Louis Baſſet :

C'eſt elle-même qui paſſoit

Avec Bertrand ſon grand couſin ;
C'eſt aujourd'hui le lendemain,

Son pere lui donnoit la main.

Oui, oui, vous devez l'avoir vu.

Ah ! comme je ſçais bien l'entendre :
Ah ! comme je ſçais bien m'y prendre.
Bon, bon, quel plaiſir il aura,
Quand il ſçaura que ce n'eſt pas.
A voir le chagrin qu'il reſſent,
Ah ! que ſon plaiſir ſera grand.
Mais, mais, comme il ſemble fâché.
Ce que j'ai dit, l'a trop touché.
Je vais lui dire, oui, je crains
Qu'il n'en prenne trop de chagrin.

Mais, mais, quel plaiſir il aura :
Quand il ſçaura que ce n'eſt pas.

JEANNETTE.

Mais, il me fait de la peine. Ah! je vais lui dire que cela n'est pas vrai. Monsieur, monsieur, allez au château.

ALEXIS.

Oui, je te poignarderois; & de la même main...

JEANNETTE.

Ah, mon Dieu! il me tueroit: je m'en vas bien vîte. Sauvons-nous.

SCÈNE VII.

ALEXIS.

ARIETTE.

Infidèle, que t'ai-je fait?
Dis-moi, dis quel est le sujet
Qui te fait m'arracher la vie?
Réponds, réponds, toujours chérie,
Dans mon cœur... ah! quel trouble affreux...
Réponds, réponds, toujours chérie.
Tu fais bien de baisser les yeux.

Est-il quelqu'un plus malheureux?
J'accours à sa voix, oui c'est elle,
C'est ma Louise qui m'appelle:
Et pourquoi? pour frapper mes yeux,
Pour me rendre témoin... ah! dieux?

Fuyons ce lieu que je déteſte,
Il fut ſi beau, non, non, reprends,
Reprends cette lettre funeſte;
(Il montre ſon habit qui eſt à terre. Des ſoldats de maréchauſſée paroiſſent, & l'obſervent.)
Je te la rends, je te la rends;
Fût-il au centre de la terre;
Je m'en vengerai ſur ton pere,
Ne me fuis pas monſtre cruel,
Que notre adieu ſoit éternel.

SCÈNE VIII.

DES SOLDATS *de Maréchauſſée*, ALEXIS.

QUINQUE.

I. LE BRIGADIER.

HALTE-LA, ſoldat!
Quoi vous déſertez?
Mais c'eſt déſerter.
Comment! il ne déſerte pas!
Il l'avoit jeté
Pour ſa ſûreté.
Suivons ſes pas.
Voyons, voyons ce qu'il va faire;
Voyons s'il court vers la frontière.

II. SOLDAT.

Halte-là, ſoldat!
Quoi! vous déſertez?
Quoi! vous déſertez?

Il dit qu'il veut fortir de France.
Prenez cet habit,
Et voyons s'il fuit,
Suivons fes pas.

III. SOLDAT.

Où courez-vous ?
Quoi ! vous défertez ?
Mais c'eſt déferter.
Comment ! il ne déferte pas ?
Suivons fes pas.
Voyons, voyons ce qu'il va faire;
Voyons s'il court vers la frontière.

IV. SOLDAT.

Où courez-vous ?
Quoi ! vous défertez ?
Mais c'eſt déferter.
On diroit qu'il eſt en démence.
On diroit qu'il est en démence.
Suivons fes pas.
Suivons fes pas.

ALEXIS.

Je m'en vas,
Je m'en vas,
Oui, je m'en vas,
Oui, je m'en vas,
Pour toujours je quitte la France,
Pour toujours je quitte la France,
Non, non, je ne déferte pas,
Pour toujours je quitte la France.
Pour toujours je quitte la France.

Il faut mourir, hâtons ma perte. (*A part.*)
Je m'en vas, je déſerte; (*Aux ſoldats*) ;
Oui, oui, c'en eſt fait, je déſerte;
Oui, oui, c'en eſt fait, je déſerte.
N'en doutez pas.
Oui, je m'en vas.
Que le remords ſoit ton partage,
Mon trépas ſera ton ouvrage :
Ne me ſuis pas, monſtre cruel;
Que notre adieu ſoit éternel.

Fin du premier Acte.

ACTE DEUXIÈME

Le Théâtre représente une prison. Quelques tables de pierre, & des escabeaux.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER. (*Dans le cours de cette scène, le geolier est occupé à différentes choses.*)

TENEZ, voici de l'eau dans cette cruche, une table de pierre, un escabeau & votre lit : mais de la manière dont vous y alliez, vous n'avez pas dessein qu'on renouvelle le coucher. « Oui, monsieur, je désertois, oui, je désertois. » On avoit beau dire que vous ne déserviez pas. « Je désertois vous dis-je. » Hé, quel diable d'homme êtes-vous ? Oh ça, je vous ai

déjà dit qu'il y avoit là de l'eau, si vous voulez du vin, pour de l'argent, s'entend, & vous ne devez pas le ménager, si vous en avez, car votre affaire ne sera pas longue. Peut-être...

ALEXIS.

Non, rien.

LE GEOLIER.

Hé bien, si vous n'en avez pas, vous boirez de l'eau, vous boirez de l'eau.

ALEXIS.

Oui, je voudrois la voir. Oh ciel! oh ciel!

LE GEOLIER.

Vous le connoissez! je vais vous l'envoyer, Ah, vous connoissez Montauciel, il est encore ici. Buvez un coup ensemble, dissipez-vous; ce ne sera pas long.

SCÈNE VI.

ALEXIS.

ARIETTE.

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure,
Hé, ne faut-il pas que je meure?
Chaque minute, chaque pas
Ne mène-t-il pas
Au trépas?

Mais ſouffrir une perfidie
Auſſi ſanglante, auſſi hardie,
Y ſurvivre, ah, plutôt mourir !
Ce n'eſt que ceſſer de ſouffrir.
Mourir n'eſt rien, &c.

Mes jours, je les comptois, je les voyois à toi ;
Les tiens étoient les miens, ils ne ſont plus à moi.

(*Il tire une lettre & lit.*)

« Viens, cher amant, je ne vivrai
« Que du jour où je te verrai.
« Mon père attend bien du plaiſir
« De l'inſtant qu'il va nous unir.
« Et moi qui t'aime... » & me trahir !
Et je vivrois; plutôt mourir,
Ce n'eſt que ceſſer de ſouffrir.

Mourir n'eſt rien, c'eſt notre dernière heure.
Hé, ne faut-il pas que je meure ?
Chaque minute, chaque pas
Ne mène-t-il pas
Au trépas ?

SCÈNE III.

MONTAUCIEL.

(Montauciel est un peu pris de vin.)

ALEXIS.

MONTAUCIEL.

CAMARADE, vous me demandez ?

ALEXIS.

Moi, non.

MONTAUCIEL.

Ah, que si... La maison; hé, la maison : nous allons boire un coup ensemble : nous allons renouer connoissance, si nous nous connoissons; ou nous allons la faire, si nous ne nous connoissons pas ; cela revient au même.

ALEXIS.

Sçavez-vous si on peut avoir ici une feuille de papier pour écrire ?

MONTAUCIEL.

Ah, que oui; je vous aurai ça. Hé, la maison, la maison. Mais, sarpebleu, vous avez eu un tort, vous avez eu deux torts, vous avez eu trois torts, le premier c'est de déserter; le

fecond, c'eft d'en convenir. Montauciel n'eft qu'une bête : mais, à votre place, ç'auroit été mon sergent, mon général, mon caporal; je leur aurois dit : non, je ne déferte pas : non, farpebleu, Montauciel ne déferte pas : non, farpebleu, Montauciel ne déferte pas. Hé, la maifon. (*Il va pendant la ritournelle, comme s'il appelloit, & il revient.*)

ARIETTE.

Je ne déferterai jamais,
Jamais que pour aller boire,
Que pour aller boire à longs-traits
De l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire.
Il eft permis d'être par fois
Infidèle à fon inhumaine,
Mais c'eft bleffer toutes les loix
Que de l'être à fon capitaine.
Je ne déferterai, &c.

SCÈNE IV.

LE GEOLIER *apporte une pinte & des gobelets d'étain.*
MONTAUCIEL, ALEXIS.

LE GEOLIER.

Il y a là une jeune fille qui demande un foldat. C'eft fans doute toi, Montauciel!

MONTAUCIEL.

Oui, c'eft pour moi : fais la venir, elle ne fera pas de trop. Pour en revenir... (*Il lève la pinte, & la repofe en regardant Louise.*) Diable! elle eft gentille.

SCÈNE V.

ALEXIS, LOUISE, MONTAUCIEL.

ALEXIS.

Ciel que vois-je ? Quoi! vous voilà.

LOUISE.

Oui, moi.

ALEXIS.

Vous!

LOUISE.

Vous !

ALEXIS.

Cui, vous.

MONTAUCIEL.

Camarade, je vous laiffe. C'eft votre fœur, c'eft votre coufine, c'eft tout ce que vous voudrez. Mademoifelle, je ne vous offenfe pas : je m'appelle Montauciel, je fçais la politeffe qu'il faut... Quand on fçait ce que c'eft que de vivre dans les prifons : camarade, elle eft jolie : je vais, que je m'en vais, fur le préau. Vous pourrez caufer : fi quelqu'un... Ah! adieu, adieu. (*Montauciel ménage fa fortie, de manière qu'il ne fort qu'à la fin de la ritournelle du morceau qui fuit.*)

SCÈNE VI.

ALEXIS, LOUISE.

DUO.

ALEXIS.

O CIEL, puis-je ici te voir!
Ta préfence eft un outrage;
Viens-tu redoubler ma rage,
Augmenter mon défefpoir ?
Ta préfence eft un outrage,
Viens-tu redoubler ma rage.

Eſt-il rien de plus cruel ?
Venir ici, l'infidelle !
Et de ma douleur mortelle
Paroître jouir, O ciel !

Comment puis-je ici te voir.
Ta préſence eſt un outrage,
Viens-tu redoubler ma rage,
Augmenter mon déſeſpoir ?
Ta préſence eſt un outrage.
Viens-tu redoubler ma rage.

LOUISE.

Alexis, Alexis, pourquoi ce déſeſpoir ?
Ah ! je ne croyois pas en accourant te voir,
M'expoſer au chagrin de te faire un outrage.
Alexis, Alexis, écoute un mot, je gage
Que je vais d'un ſeul mot calmer ton déſeſpoir.

Peut-être qu'il finira,
Enfin il s'apaiſera : } (*A part.*)

Un mot, un mot, écoute-moi : je gage
Que je vais d'un ſeul mot calmer ton déſeſpoir.
Ah ! je ne croyois pas en accourant te voir,
M'expoſer au chagrin de te faire un outrage.

Montauciel rentre à la ritournelle de ce duo, & prend la pinte.

SCÈNE VII.

MONTAUCIEL, ALEXIS, LOUISE.

MONTAUCIEL.

Que je ne vous dérange pas. Vous ne voulez pas boire? Non, non : adieu.

SCÈNE VIII.

ALEXIS, LOUISE.

ALEXIS.

Ah! ce n'eſt pas à toi à qui j'en veux, c'eſt à ton pere.

LOUISE.

Il eſt vrai que mon pere...

ALEXIS.

Ce vieillard infâme! Son avarice n'a pu, ſans doute, tenir contre un peu d'argent. C'eſt contre de l'argent, qu'il troque le bonheur de deux perſonnes, qui ne ſe ſeroient occupées que du ſien. Il plonge en des remords, en des tourmens affreux... car tu m'aimes encore, &

tu m'aimeras toujours. Il fait le malheur de trois personnes, à qui il n'est plus permis d'être heureuses. Pour moi, tout est dit. Mais toi, & ton mari... Ce lâche ! il te permet de venir me voir le surlendemain de ta noce ; il te permet de venir voir un soldat qui t'aime : qu'il sçait bien que tu as aimé ; & dans une prison, que sans toi... Vas, je ne t'en veux pas. Ah ! Louise, je t'aime encore ; puisses-tu ne te jamais souvenir de moi !

LOUISE.

Alexis.

ALEXIS.

Mais, avec quel front, quelle tranquillité...

LOUISE.

Je ne serois pas si tranquille, si j'étois coupable.

ALEXIS.

Perfide !

LOUISE.

Je jouis de ton erreur.

ALEXIS.

De mon err......

LOUISE.

Je peux t'apaiser d'un mot.

ALEXIS.

D'un mot ? dis-le si tu l'oses.

LOUISE.

Je ne suis pas mariée.

ALEXIS.

Tu...

LOUISE.

C'eſt mon pere qui a voulu...

ALEXIS.

Infâme ! que m'importe toi ou lui ?

LOUISE.

Madame la ducheſſe...

ALEXIS.

As-tu oſé paroître devant-elle ?

LOUISE.

C'eſt elle qui a ordonné ceci.

ALEXIS.

Quoi ?

LOUISE.

Elle a ordonné à mon pere de te faire croire que j'étois la mariée.

ALEXIS.

Que veux-tu dire ?

LOUISE.

Oui, elle a ordonné cette nôce, ces inſtrumens, cette fête, ces apprêts. On avoit apoſté cette petite fille, qui t'a parlé, pour te tromper : & tout cela n'étoit qu'un jeu.

ALEXIS *tombe ſur un eſcabeau, les mains étendues ſur la table.*

Qu'un jeu !

LOUISE.

ARIETTE (1).

Dans quel trouble te plonge
Ce que je te dis là ?
Puisque c'est un mensonge,
Que t'importe cela ?
Cette ruse cruelle
Ne doit plus t'offenser.
Toi, me croire infidelle
Pouvois-tu le penser ?

Vivre & t'aimer, sont pour moi même chose ;
Et quelque soient les devoirs que m'impose,
Le serment dont j'attends notre félicité,
Il n'ajoutera rien à ma fidélité.
Je t'aimerai toute ma vie,

J'en jure par ta main que je presse ; je prie
Le ciel de nous unir par un même trépas,
Ou puissé-je du moins expirer dans tes bras.

1. *Si on jouoit cette scène sans musique, j'aimerois mieux qu'on conservât ceci, tel que je l'avois fait.*

Dans quel trouble te vois-je ? Ai-je pu t'offenser
Par cette ruse ? Hélas ! je la voyois cruelle,
Louise, Louise, infidelle !
Méchant, pouvois-tu le penser.
Vivre & t'aimer, &c.

(1). Mais ta peine redouble;
Et semble s'augmenter;
Que veut dire ce trouble?
Qui peut te tourmenter?
Cette ruse cruelle
Ne doit pas t'offenser.
Toi, me croire infidelle?
Louise, Louise, infidelle!
Méchant, méchant, pouvois-tu le penser?

ALEXIS.

O ciel!

LOUISE.

Est-ce que tu ne me crois pas?

ALEXIS.

Ah! je te crois.

SCÈNE IX.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

Mon pere, ah! vous voilà bien arrivé. Demandez-lui donc ce qu'il a... Dites-moi la cause de son chagrin?

---

1. Mais ton trouble s'augmente? Ai-je pu t'offenser
Par cette ruse? Hélas! je te voyois cruelle,
Louise, Louise infidelle!
Méchant, méchant, pouvois-tu le penser;

JEAN-LOUIS.

Bonjour, mon cher Alexis; que je t'embrasse, que je suis charmé de te revoir. Comme te voilà robuste : les troupes font bien un homme. Tu as servi le roi, tu as servi ta patrie, tu n'es plus un paysan. Mais regarde-le donc, comme il est formé. Mon ami, Louise est à toi.

ALEXIS.

Jean-Louis. . .

JEAN-LOUIS.

La nôce quand tu voudras, quand tu voudras.

ALEXIS.

Je t'en prie, Jean-Louis, dis à ta fille d'aller un instant dans le jardin du geolier.

JEAN-LOUIS.

Louise, j'ai quelque chose à dire : sors, & je t'irai reprendre.

ALEXIS, *lui prenant la main.*

Louise, nous déjeunerons ensemble aujourd'hui. Qu'il y a bien long-temps que je ne t'ai vue ?

LOUISE.

Et vous me renvoyez.

ALEXIS.

Tu vas rentrer.

SCÈNE X.

JEAN-LOUIS, ALEXIS.

JEAN-LOUIS.

J'AI été bien furpris de te fçavoir en prifon : mais on m'a dit que c'eft peu de chofe. Eft-ce que tu t'appelles Montauciel ? C'eft ton nom de guerre apparemment. On m'a dit : voyez, voyez Montauciel, il eft là. Mais que je t'embraffe mon garçon, mon gendre, mon cher ami : madame la ducheffe te fera fortir.

ALEXIS.

Je ne le crois pas.

JEAN-LOUIS.

Si, fi. Quand on revient de l'armée, quelqu'aventure, quelques boiffons, quelque fille dans une auberge... Mais on t'a vu le long du village, & puis on ne t'a plus vu. On vouloit te jouer un tour; mais ton aventure en a empêché ? Conte-moi ça, conte-moi ça, tu le peux : j'ai fervi, je fçais ce que c'eft qu'un foldat. Ne vas-tu pas être mon gendre ? & je n'en dirai rien à Louife. Et puis une mifère, quelques coups, quelques tapes.

ALEXIS.

Jean-Louis, promets-moi que tu feras tout ce que je te dirai.

JEAN-LOUIS.

Oui, à moins que cela ne soit trop difficile.

ALEXIS.

Non... Nous allons déjeuner, toi, ta fille, & moi.

JEAN-LOUIS.

Cela est aisé; ensuite?

ALEXIS.

Je te prie, je te supplie, d'emmener ta fille aussitôt après, vous partirez ensemble: nous nous quitterons... nous, nous quitterons. Je lui dirai que je suis forcé de rejoindre.

JEAN-LOUIS.

Je le sçais; le roi arrive au camp.

ALEXIS.

Vous vous en retournerez... vous vous en retournerez au village; & toi, dans deux jours, tu reviendras ici: tu demanderas un soldat nommé Montauciel: il te remettra une lettre pour toi; & pour moi, je n'y serai plus.

JEAN-LOUIS.

Non, tu seras au camp, mais dans quinze jours tu auras ton congé.

ALEXIS.

Auras-tu assez de force sur ton esprit pour ne rien faire paroître devant ta fille de ce que je vais te dire ?

JEAN-LOUIS.

Sans doute.

ALEXIS.

Je crains qu'elle ne rentre.

JEAN-LOUIS.

Non, non.

ALEXIS.

Hier, cette nôce...

JEAN-LOUIS.

C'est moi qui ai conduit cela.

ALEXIS.

Le désespoir m'a pris...

JEAN-LOUIS.

Bon, bon, tant mieux ; j'en étois sûr.

ALEXIS.

Et dans ma fureur...

JEAN-LOUIS.

Tu as été furieux ? ah, que c'est bon.

SCÈNE XI.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

Ah! mon pere! ah, malheur? cette noce l'a mis au désespoir; il a déserté, condamné: il va mourir.

JEAN-LOUIS.

Quoi?

ALEXIS.

Elle le sçait. Que je suis malheureux!

JEAN-LOUIS.

Déserté? déserté? condamné? Alexis, Alexis, seroit-il vrai ce qu'elle dit là?

ALEXIS.

Cela n'est que trop vrai. Oui, Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Ah, ciel!

TRIO.

LOUISE.

Mon pere, ah, quel sera mon sort!
Ah, que je suis infortunée!
Que le moment où je suis née.
Ne fut-il celui de ma mort.

Quoi, c'eſt moi, c'eſt moi, qui te tue !
J'étois au comble du bonheur,
Mon pere vous m'avez perdue....
Vous obéir c'eſt mon malheur.

Non, non, je ne ſçaurois plus vivre :
Quoi ! je ne pourrois plus te voir ?
Il ne reſte à mon déſeſpoir,
Que la reſſource de te ſuivre.
Je ſuis au déſeſpoir.

ALEXIS.

Conſole-toi, ma tendre amie,
Mon ſort te prouve mon amour :
Tu diras, s'il m'eût moins chérie,
Il n'auroit pas perdu le jour.

Ne viens point porter des alarmes :
Dans mon cœur prêt à s'attendrir,
Ne pleure pas, ſéche tes larmes,
Garde-les pour mon ſouvenir.

Et toi pour un autre moi-même,
Conſerve-toi pour cet objet chéri ;
Dans ta fille aime ton ami,
Je meurs content, ta fille m'aime.
Calme ton déſeſpoir.

JEAN-LOUIS.

Quoi, mon ami, voilà ton ſort !
Maudite, ah, maudite journée !
Ce ſeroit là ta deſtinée ?
C'eſt moi qui dois ſubir la mort.
Je ſuis au déſeſpoir.

SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE GEOLIER,

LE GEOLIER.

On vous demande.

ALEXIS.

Qui ?

LE GEOLIER.

Vous. Allez.

ALEXIS.

Adieu, adieu.

LOUISE.

Comment ? adieu.

ALEXIS.

Non, Louife, ne t'effraie pas. Je crois que je vais revenir.

LOUISE.

Ah ! mon pere.

SCÈNE XVII.

LOUISE, JEAN-LOUIS, LE GEOLIER,

LOUISE.

O ciel! monsieur, où va-t-il?

LE GEOLIER.

Parler à ces messieurs.

LOUISE.

Monsieur, monsieur, ce ne feroit pas...

LE GEOLIER.

Ah, ce ne sera pas pour si-tôt; peut-être entre cinq & six heures; peut-être à sept heures.

LOUISE.

Ah, ciel!

JEAN-LOUIS.

Non; ma fille, il n'est pas possible; je vais trouver madame la duchesse; je vais lui tout dire.

LOUISE.

Ah, mon pere! elle l'a mis dans la peine; elle ne sera pas là pour l'en tirer.

JEAN-LOUIS.

Je vais... ô ciel! Ah, que je suis malheureux! Viens me rejoindre; j'irai plus vîte que toi. Hé, puis... Non je cours.

SCÈNE XIV.

LOUISE, LE GEOLIER.

LOUISE.

Monsieur, je me jette à vos genoux; je vous prie...

LE GEOLIER.

Cela n'eſt pas néceſſaire. Que voulez-vous ?

LOUISE.

Le roi paſſe au camp.

LE GEOLIER.

Hé bien ?

LOUISE.

Monſieur, dites-moi, le roi en pareil cas... Ah ! c'eſt une juſtice. Le roi peut-il faire juſtice ou grâce ?

LE GEOLIER.

Je le crois bien : il ne fait que ça.

LOUISE.

Monſieur, ſi j'y allois, ſi je me jettois à ſes pieds; ſi je lui diſois que c'eſt moi qui ſuis la cauſe...

LE GEOLIER.

Hé bien, vous le pouvez, ſi on vous laiſſe approcher. Si cela ne ſert à rien, cela ne peut pas nuire.

LOUISE.

Ah ! monſieur, ſi j'avois de l'argent.

LE GEOLIER.

Si vous vous adreſſez au roi, vous n'en avez que faire.

LOUISE.

Ce n'eſt pas cela que je voudrois dire : c'eſt pour vous, monsieur.

LE GEOLIER.

Ah, pour moi.

LOUISE.

C'eſt pour vous remercier... c'eſt pour vous prier... Voici, monſieur, ma croix d'or que je vous donne : faites retarder juſqu'à demain.

LE GEOLIER.

Retarder ? retarder ?... Cela me paroît creux. Eſt-ce de l'or ?

SCENE XV.

LE GEOLIER, *examinant la croix d'or.*

Je ne peux pas faire tout-à-fait ce que vous demandez là : mais je lui donnerai, je lui donnerai tout le vin dont il aura beſoin. (*S'apercevant que Louiſe eſt ſortie.*) Cette jeune fille a un bon cœur : ça fait plaiſir.

SCÈNE XVI.

MONTAUCIEL, LE GEOLIER, BERTRAND.

MONTAUCIEL *tient d'une main une pinte de vin, une feuille de papier sous son bras ; de l'autre main il tient Bertrand par le poignet.*

HÉ, entrez donc. Est-ce que vous avez peur? (*Au Geolier.*) Tenez, voilà un jeune homme qui demande ce soldat. Où est-il donc? Et cette jeune fille?

LE GEOLIER.

Elle est partie.

MONTAUCIEL.

Et lui?

LE GEOLIER.

Il est allé parler, il va revenir. Si je le vois, je vais vous l'envoyer.

BERTRAND.

Je vais aller avec monsieur.

SCENE XVII.

MONTAUCIEL, BERTRAND.

MONTAUCIEL.

Non, non, restez : vous allez boire un coup en attendant. Voilà une feuille de papier que je lui apportois.

BERTRAND.

Mais, êtes-vous bien sûr que c'est mon cousin Alexis?

MONTAUCIEL.

Oui, oui : c'est lui : un soldat?

BERTRAND.

Oui.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est ici d'hier?

BERTRAND.

Oui, monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est votre cousin?

BERTRAND.

Oui, monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là.

BERTRAND.

Mais, Monsieur...

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là, vous dis-je, mettez-vous là. Sarpejeu, mettez-vous donc là! buvons un coup, il va revenir.

BERTRAND.

Monsieur, je vous remercie : on ne boit pas comme ça sans connoître.

MONTAUCIEL.

Est-ce que je vous connois moi ? & ça ne m'empêche pas de boire avec vous. Il est bon : buvez, buvez, donc. (*Bertrand boit.*) Et vous dites que...

BERTRAND.

Moi, je ne dis rien.

MONTAUCIEL.

Si vous ne dites rien, chantez, chantez.

BERTRAND.

Ah ! monsieur, nous sommes dans le chagrin.

MONTAUCIEL.

C'est à cause de cela : c'est dans le chagrin qu'il faut chanter, cela dissipe. Allons chantez.

> Toujours chanter, & toujours boire,
> C'est la devise de Grégoire.

Chantez donc.

BERTRAND.

Mais, je ne sçais pas chanter.

MONTAUCIEL.

Chantez toujours; voulez-vous donc chanter, quand on vous en prie. Sarpedieu ! vous chanterez.

BERTRAND.

Mais attendez. (*Il chante.*)

CHANSON.

Tous les hommes sont
bons;
On ne voit que gens
francs,
A leurs intérêts
près;
Nous aimons la bonté,
L'exacte probité
Dans les autres!
Faire le bien est si doux,
Pour ne rendre heureux que nous
& les nôtres.

MONTAUCIEL.

Sarpedié, votre chanson est bonne à porter le diable en terre. Ecoutez-moi.

CHANSON.

Vive le vin, vive l'amour,
Amant et buveur tour à tour,

Je nargue la mélancolie :
Jamais les peines de la vie
Ne me coûtèrent des soupirs ;
Avec l'amour je les change en plaisirs,
Avec le vin je les oublie.

Voilà une chanson ça. Chantons ensemble.

BERTRAND.

Hé mais, & mon cousin...

MONTAUCIEL.

Il ne peut pas tarder. Allons, chantons ensemble à présent.

BERTRAND.

Ensemble ?

MONTAUCIEL.

Oui, ensemble, c'est plus gai.

BERTRAND.

Mais je ne sçais pas votre chanson.

MONTAUCIEL.

Qu'est-ce qui vous dit de chanter ma chanson ? Dites la vôtre, & moi la mienne : c'est plus gai.

BERTRAND.

Hé mais...

MONTAUCIEL.

Allons, morbleu, chantez. (*Il verse un verre de vin, & boit.*) Buvez, & chantez.

DUO.

BERTRAND.

Tous les hommes ſont
bons :
On ne voit que gens
francs,
A leur intérêts
près.
Nous aimons la bonté,
L'exacte probité
Dans les autres.
Faire le bien eſt ſi doux,
Pour se rendre heureux que nous
& les nôtres.

MONTAUCIEL.

Vive le vin, vive l'amour,
Amant & buveur tour à tour,
Je nargue la mélancolie :
Jamais les peines de la vie
Ne m'ont coûté quelques ſoupirs,
Avec l'amour je les change en plaiſirs,
Avec le vin je les oublie.

A la fin du duo Bertrand s'enfuit, & Montauciel court après.

du second Acte.



ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

LA TANTE,
JEANNETTE, BERTRAND.

LA TANTE.

Oui, c'eſt ta faute; oui, c'eſt ta faute: ſi-tôt que tu l'as vu ſi fâché, que ne lui as-tu dit que cela n'étoit pas vrai?

JEANNETTE.

Eſt-ce qu'on ne m'avoit pas défendu de le dire?

LA TANTE.

Oui, mais enſuite, enſuite.

JEANNETTE.

Il ne m'a ſeulement pas laiſſé commencer la chanſon.

LA TANTE.

Hé bien, il falloit toujours lui dire.

BERTRAND.

C'est vous qui avez voulu tout cela. Oui, c'est vous qui êtes la cause de sa mort.

LA TANTE.

La cause de sa mort. Ah ! ciel ! peux-tu dire une pareille chose. La cause de sa mort !

BERTRAND.

Oui, il est bien tems.

LA TANTE.

Et toi, grand lâche, misérable que tu es, quand on te dit de courir après lui, tu fais semblant d'y aller.

BERTRAND.

C'est moi qui étois le marié : est-ce que je pouvois quitter ?

LA TANTE.

Ah ! fusses-tu à sa place.

BERTRAND.

A sa place ; ah, je n'aurois pas fait comme lui : je me serois bien informé à tout le monde.

LA TANTE.

Ah, ciel ! ah ! je le pleurerai toute ma vie, oui, toute ma vie... Quoi ! ce pauvre Alexis...

JEANNETTE.

Hé, marraine, ne pleurez donc pas comme ça.

BERTRAND.

Ah! le voici.

LA TANTE.

Comme il eſt changé!

BERTRAND.

Comme il eſt triſte!

SCÈNE II.

LA TANTE, ALEXIS, BERTRAND, JEANNETTE.

LA TANTE.

Ah! mon cher Alexis, je ſuis au déſeſpoir...

ALEXIS.

Bonjour, ma tante, bonjour.

LA TANTE.

Je te demande pardon : c'eſt nous, c'eſt moi qui ſuis la cauſe de tout ça.

BERTRAND.

C'eſt moi qui étois le marié.

JEANNETTE.

J'ai voulu vous le dire : n'eſt-il pas vrai que vous m'avez dit que vous me tueriez!

ALEXIS.

Ne parlons plus de cela, c'eſt un malheur.

Où est Louise ? Et pourquoi son pere n'est-il pas ici ?

LA TANTE.

Ah ! son pere ! son pere ! le voilà qui arrive dans le village. Il étoit en pleurs, il se jette par terre, il se frappoit la tête ; il ne veut pas se relever : nous sommes tous à gémir. Si on pouvoit te racheter avec de l'argent, nous donnerions tout, jusqu'à nos hardes.

BERTRAND.

Tiens, moi, je donnerois tout ce que j'ai.

ALEXIS.

Et madame la duchesse sçait-elle cela ?

LA TANTE.

Nous y avons tous couru, elle n'est pas au château.

BERTRAND.

Ah, au château ! la belle nôce qu'elle se préparoit.

ALEXIS.

Et Louise, l'avez-vous vue ?

LA TANTE.

Non.

BERTRAND.

On ne sçait où elle est.

ALEXIS.

Quoi ! personne... Quoi ? personne n'est avec elle. Ah ! il lui sera arrivé quelque malheur.

JEANNETTE.

Non, je l'ai vu courir : je l'ai appelée, elle ne m'a pas répondu.

ALEXIS.

Ah ! ma tante, consolez-la, ne la quittez pas ; vous ne pouvez plus me rendre aucun service, vous perdez votre neveu.

LA TANTE.

Je te perds, ah, quel malheur !

ALEXIS.

Quelle soit votre niece, je vous en prie. Elle devoit l'être.

LA TANTE.

Je te le promets.

ALEXIS.

Hé, comment a-t-elle pu consentir à ce cruel mariage ?

LA TANTE.

Elle ne le vouloit pas : elle s'écrioit : moi, à sa place j'en mourrois. Mais madame la duchesse l'avoit ordonné, & son pere & moi nous l'y avons forcée.

JEANNETTE.

Hé puis, elle disoit comme ça : il ne le croira pas, il ne le croira pas.

ALEXIS.

C'est vrai, je ne devois pas le croire.

BERTRAND.

Oui, oui, c'eſt bien vrai, tu ne devois pas le croire.

ALEXIS.

Partez, ma tante, partez; tâchez de m'envoyer Jean-Louis. Si Louiſe... Si Louiſe veut me voir encore, venez avec elle & ne la quittez pas.

LA TANTE.

Oui, mon cher Alexis.

ALEXIS.

Promettez-le moi.

LA TANTE.

Je te le jure... Ah, ciel!

JEANNETTE, *à Bertrand, à part.*

Eſt-ce que c'eſt pour aujourd'hui?

BERTRAND, *à part.*

On dit que c'eſt pour quatre heures.

ALEXIS.

Adieu ma tante, adieu Bertrand, adieu la jeune enfant. De qui eſt-elle fille?

LA TANTE.

De Simonneau.

ALEXIS.

Quoi! cette petite fille que j'ai vue... Elle eſt bien grandie. Bien mes amitiés à ton pere, je t'en prie. Adieu ma tante.

LA TANTE.

Adieu, mon cher Alexis.

BERTRAND.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER.

TENEZ, voilà une plume & de l'encre ; la plume eſt bonne, & voilà du papier blanc : il y en a pour ſix ſols. Et qui eſt-ce qui me payera ?

ALEXIS.

Voilà un petit écu.

LE GEOLIER.

C'eſt bon : je vous rendrai, je vous rendrai... Mais, tenez, je vais vous apporter une pinte de vin : auſſi bien voilà Montauciel.

SCÈNE IV.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

MONTAUCIEL.

SOIT, me voilà prêt. Ah, ah, vous allez écrire; vous êtes bien heureux, vous ſçavez écrire vous. Ah ! déluge ! ah, mort ! ſang ! ah, que je ſuis malheureux.

ALEXIS.

Qu'avez-vous ?

MONTAUCIEL.

Ce que j'ai ? le diable, le diable, puifqu'il faut vous le dire. Que diriez-vous d'un miférable, d'un coquin, comme moi : brave homme d'ailleurs. Comment, morbleu, il y a cinq ans que j'aurois eu la brigade fi j'avois fçu lire. A la compagnie on eft dérangé : on boit avec l'un, on boit avec l'autre. Je me fais mettre en prifon afin d'avoir un quart-d'heure à moi pour apprendre, & d'aujourd'hui, d'aujourd'hui, morbleu, Montauciel n'a pas étudié. Ah, malheureux ! ah, coquin ! ah, fcélérat!

ALEXIS.

Hé bien, étudiez.

MONTAUCIEL.

Vous avez raifon. Voilà de l'écriture qu'un de mes camarades m'a fait ; car je fuis déjà avancé ; j'appelle ça mes lettres.

V, o, u, s, ê, t, e, s,

Trompette, Trompette ?

Blanc bec

Bleffé, Trompette, bleffé.

Maudit l'infernal
Faifeur de grimoire
Dont l'efprit fatal
Mit dans fa mémoire
Tout ce bacchanal.

Sans cette écriture,
Et ſans la lecture,
Ne peut-on, morbleu,
Manger, rire & boire,
Marcher à la gloire,
Et courir au feu?

ALEXIS.

Camarade, ne pouvez-vous pas étudier plus bas ?

MONTAUCIEL.

Non, car je ne m'entendrois pas ; mais je m'en vais plus loin. (*Il ſe retire au fond du théâtre.*)

ALEXIS.

En vous remerciant.

MONTAUCIEL.

Pourriez-vous, ſans vous déranger s'entend : après que vous aurez fait votre affaire, pourriez-vous me ranger là une autre file d'écriture ? Il n'y en a là qu'une, & je crois que je la ſçais bientôt ; ſans vous déranger cependant.

ALEXIS.

Avec plaiſir ; quand vous reviendrez.

MONTAUCIEL.

Ah, vous avez le temps.

ALEXIS *écrit, & s'interrompt quelquefois.*

ARIETTE.

Il m'eût été fi doux de t'embraffer
Avant l'inftant que je vois s'avancer;
Ta préfence eut mis quelques charmes
Dans l'horreur qui vient m'oppreffer;
Mais je ne verrai pas tes larmes :
Il m'eft plus doux de m'en paffer.
Parmi mes fpectateurs, dans cette foule errante
Qui vient s'amufer du malheur,
Mes yeux te chercheront, je verrai ta douleur,
To[illegible] ma bouche mourante
Que le mien quelquefois revive dans ton cœur.
Aime ton pere, & que jamais reproche :
A mon fujet ne forte de fon fein,
Mais... mais... tu ne viens pas, & mon heure s'approche :
Si ton pere en eft caufe, étois-ce ton deffein ?
Tu ne viens pas; & mon heure s'approche.
Il m'eût été fi doux de t'embraffer
Avant l'inftant que je vois s'avancer.

Camarade, vous qui fçavez lire, pourriez-vous me dire comme il y a là ?

ALEXIS, *regarde le papier et le rend.*

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. Qu'eft-ce que c'eft qu'un blanc bec ? C'eft vous qui en êtes un, facpe-guié ! & je vous donnerai de mon poing par le vifage. (*Montauciel lui porte le poing fur le*

nez; Alexis se lève, lui donne un coup dans l'estomac; il tombe à la renverse. Le geolier arrive aux premiers cris : il apporte du vin.

ALEXIS.

Les hommes sont bien terribles : il y a de cruels gens.

SCÈNE V.

LE GEOLIER, MONTAUCIEL.

LE GEOLIER.

Qu'est-ce que ça, qu'est-ce que ça ? Comment, vous vous battez ! J'ai cru que vous alliez boire.

MONTAUCIEL, *s'essuyant le nez.*

Ah, morbleu, tu me le payeras. Montauciel un blanc bec : sacre ! mort ! un blanc-bec !

LE GEOLIER.

Hé ! pour quelle raison ?

MONTAUCIEL.

Il ne sera pas toujours en prison : je veux lui faire mettre l'épée à la main. Un blanc bec, un blanc bec ! Morbleu ! quand il sera hors d'ici, l'épée à la main, mon ami, ou je te coupe le visage.

[Acte III, scene V.]

LE GEOLIER.

Je t'en défie.

MONTAUCIEL.

Tu m'en défies? Pourquoi m'en défier?

LE GEOLIER.

Dans deux heures, il va être fusillé.

MONTAUCIEL.

Ah, je ne m'en souvenois plus : je ne m'étonne pas.

LE GEOLIER.

Hé comment votre querelle est-elle venue? j'ai cru que vous alliez boire ensemble.

MONTAUCIEL.

J'ai été honnête avec lui, parce qu'il est sçavant : il sçait lire & écrire. J'ai été me fourrer dans ce coin-là pendant toutes les écritures. Je lui ai apporté un papier que voilà ; & je l'ai prié de me dire comment il y avoit à un endroit que je n'ai pas pu lire. Il m'a dit : « Allez, vous n'êtes qu'un blanc bec! » & il m'a jeté mon papier au nez.

LE GEOLIER.

Il a tort.

MONTAUCIEL, *en cet instant, ramasse le papier.*

Hé bien, comment y a-t-il là?

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Vous êtes...

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il y a là-deſſus, vous êtes un blanc bec?

LE GEOLIER.

Oui.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. B, l, a, n, c.

LE GEOLIER.

Blanc..

MONTAUCIEL.

B, e, c.

LE GEOLIER.

Bec, blanc bec.

MONTAUCIEL.

Comment, il n'y a pas là trompette bleſſé.

LE GEOLIER.

Parbleu, non ! il y a : vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il n'a donc pas tant de tort de m'avoir donné un coup de poing. Etoit-ce un coup de poing ?

LE GEOLIER.

Je n'en ſçais rien : mais en tout cas il étoit fier, car tu étois tombé par terre.

MONTAUCIEL.

Hé, voilà Courchemin.

SCÈNE VI.

LE GEOLIER, COURCHEMIN, MONTAUCIEL.

LE GEOLIER.

Hé, bonjour, Courchemin.

COURCHEMIN.

Hé, bonjour, Crick, bonjour, Montauciel : ouf! Ah, que j'ai bon besoin d'un verre de vin.

MONTAUCIEL.

Le voilà... Hé, d'où viens-tu comme ça?

COURCHEMIN, *après avoir bu.*

En te remerciant... Je suis venu au grand galop, ventre à terre : on me l'avoit commandé. Mais j'ai vu... Sarpebleu, que j'ai chaud! (*Il s'essuie.*) J'ai vu une fille qui couroit à pied, en venant, ses souliers à la main. Ah! je n'ai jamais vu aller de cette vitesse-là : elle sautoit les fossés, elle coupoit les vignes, les haies, les sentiers; elle avoit plus d'une affaire.

LE GEOLIER.

Hé, pourquoi es-tu venu ici?

COURCHEMIN.

J'ai remis un paquet au grand prévôt.

LE GEOLIER.

Et le roi est-il venu au camp ?

COURCHEMIN.

Oui.

MONTAUCIEL.

Tête, mort, ventre...

LE GEOLIER.

Qu'est-ce donc que tu as ?

MONTAUCIEL.

Comment, le roi est venu au camp, & Montauciel n'y étoit pas ?

COURCHEMIN.

Tu es donc aussi fou qu'à l'ordinaire.

MONTAUCIEL.

Le roi est venu au camp, & Montauciel n'y étoit pas ! Mille bombes ! je n'ai pas vu le roi. Je n'étudierai de ma vie. (*Il déchire son papier.*)

LE GEOLIER.

Y a-t-il quelque chose de nouveau au camp ?

MONTAUCIEL, *à part.*

Morbleu !

COURCHEMIN.

Tais-toi donc. Il y a l'histoire d'une jeune fille...

LE GEOLIER.

D'une fille ?

MONTAUCIEL.

D'une fille ? Dis donc, dis donc.

COURCHEMIN.

Attendez donc, que je me rappelle.

ARIETTE.

Le roi passoit, & le tambour
Battoit aux champs; une fille bien faite,
Perce la file, elle crie, elle court,
Tombe à genoux, en pleurs, le roi s'arrête;
Le roi l'écoute, on ignoroit pourquoi;
Alors on a fait un silence,
Puis aussitôt un même cri s'élance;
« Vive à jamais, vive, vive le roi!

On m'a conté qu'elle disoit : « Ah, sire!
« C'est mon amant; & s'il faut qu'il expire,
« Que j'éprouve le même sort.
« Mais non, qu'il vive & commandez, oui, sire,
« Plutôt qu'à lui, qu'on me donne la mort.

« Que suis-je moi? moins que rien sur la terre :
« Trop foible hélas, pour travailler aux champs,
« Et mon amant pourroit aider mon pere,
« Dans ses travaux au déclin de ses ans.

De vieux soldats pleuroient, même des courtisans.
Le roi pourtant ne pleuroit pas; la grâce
Est accordée, on ne sçait de quoi c'est.

MONTAUCIEL.

Ensuite ?

LE GEOLIER.

Hé bien ?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit

MONTAUCIEL.

Après ?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit, au milieu de la place,
Le roi passoit, & le tambour
Battoit aux champs : une fille bien faite
Perce la file, elle crie, elle court,
Tombe à genoux en pleurs, le roi s'arrête,
Le roi l'écoute, on ignoroit pourquoi ;
Alors on a fait un silence,
Puis tout à coup un même cri s'élance :
« Vive à jamais, vive, vive le roi ! »

MONTAUCIEL.

Et le tambour battoit aux champs ?

LE GEOLIER.

Et l'a-t-on envoyée en prison ?

COURCHEMIN.

Bon, en prison ! on croit que la grâce est accordée, car on lui a donné un papier.

MONTAUCIEL.

Qu'est-ce que c'est que ce papier ?

COURCHEMIN.

Est-ce que je sçais ? Mais il y avoit là des seigneurs, des grands seigneurs, qui lui ont dit de tendre son tablier ; & ils lui ont jeté beaucoup d'or, beaucoup d'argent.

LE GEOLIER.

De l'argent !

COURCHEMIN.

Sçavez-vous ce qu'elle a fait ?

LE GEOLIER.

Non.

COURCHEMIN.

Elle a jeté tout l'or, par terre : elle a dit que cela l'empêcheroit de marcher.

MONTAUCIEL.

C'étoit donc bien lourd ?

LE GEOLIER.

Bon, elle a jeté tout cet or ?

COURCHEMIN.

Oui.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc avec tes raisons : elle a jeté cet or ? tu nous en contes.

COURCHEMIN.

Et si c'étoit la grace de ce déserteur que nous avons arrêté hier ?

MONTAUCIEL.

J'en serois charmé, j'en serois charmé : nous nous couperions la gorge ensemble.

LE GEOLIER.

A cause de cette querelle ?

MONTAUCIEL.

Sans doute.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc avec ta querelle ; je t'en ferai une autre.

COURCHEMIN. *(Alors on entend des coups de tambour.)*

Qu'est-ce que j'entends?

LE GEOLIER.

C'est l'appel : il y a quelque chose de nouveau.

MONTAUCIEL.

Voyons.

SCÈNE VII.

ALEXIS *entre du côté opposé à la sortie des précédents.*

On s'empresse, on me regarde;
J'ai vu s'avancer la garde:
Les malheureux n'ont point d'amis.
Je crains d'interroger : juste ciel, je frémis !
Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise,
Sans l'avoir vue ! ô ciel ! non, non;
Quelque chose que je me dise,
Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.
Hier, avec quelle joie
J'accourois... je courois à la mort :
De quels tourmens suis-je la proie ?
Ai-je donc mérité mon sort ?
Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise,
Sans l'avoir vue ! ô ciel ! non, non;
Quelque chose que je me dise,
Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

ALEXIS *prend le gobelet, le présente à Montauciel qui verse, & il boit.*

Donne : en te remerciant.

MONTAUCIEL.

Pauvre garçon ! un second, je t'en prie.

ALEXIS.

Je te remercie. Montauciel, fais-moi un plaisir.

MONTAUCIEL.

Quoi ?

ALEXIS.

Puis-je compter sur toi ?

MONTAUCIEL.

A la mort & à la vie.

ALEXIS.

Promets-moi de rendre cette lettre.

MONTAUCIEL.

Où ? j'y vais.

ALEXIS.

Tu ne le peux pas, tu es en prison.

MONTAUCIEL.

C'est vrai ; mais je sors aujourd'hui.

ALEXIS.

Il viendra un paysan, nommé Jean-Louis. Tu lui rendras cette lettre, ou tu la feras rendre à son adresse.

MONTAUCIEL.

Que je meure à l'instant si j'y manque. Ah

les voilà les chiens, les enragés, les... Morbleu ! je crois que j'irois à sa place.

ALEXIS.

Adieu, Montauciel.

MONTAUCIEL.

Que je t'embrasse !

ALEXIS.

Si cette jeune fille de ce matin vient ici, dis-lui que j'ai pensé à elle jusqu'au dernier moment.

MONTAUCIEL.

Brave garçon ! brave garçon ! Mes amis, mes camarades, ne le manquez pas !

SCENE IX.

ALEXIS, MONTAUCIEL, DES SOLDATS, *la baïonnette au bout du fusil.*

ALEXIS.

Vous venez me chercher... Si quelqu'un .. Ciel ! c'est elle !

SCÈNE X.

LOUISE, LES PRÉCÉDENTS.

(Louise entre, ses souliers à la main, ses cheveux en désordre. Elle ne dit que : « Alexis, là... » & tombe évanouie entre les bras d'Alexis, qui l'approche d'un siége sur lequel elle reste sans connoissance.)

ALEXIS.

Adieu, chère Louise, adieu,
Ma vie étoit à toi... je la perds, vie heureuse :
C'est là, c'est là, mon dernier vœu.
Que je te plains... que ta peine est affreuse,
Pourquoi ne meurt-on pas d'amour & de douleurs ?
Je ne peux retenir mes pleurs.

(Aux soldats.)

Amis, terminez mon supplice,
Que je meure en soldat, abandonnons ce lieu :
Adieu, chere Louise, adieu,
Adieu, chere Louise, adieu.

SCÈNE XI.

LOUISE, *revenant à elle par degrés.*

Ou suis-je ! ô ciel ! j'ai les pieds nus !
Qui m'a mise en ce lieu ? pourquoi m'ont-ils [quittée ?
Et ces soldats, que sont-ils devenus ?
Mon cœur... ah, ciel ! que je suis agitée !
Le roi l'a dit, il va venir.
Ah, je ne peux me soutenir !
Oui, sa grâce est accordée :
Mais, je n'ai plus nulle idée :
Arrêtez, arrêtez donc :
Mais c'étoit ici sa prison,
Je me rappelle ces accents;
Il me parloit... quel bruit j'entends !

(On entend derrière le théâtre un cri de : Vive le roi ! Louise voit dans son sein le papier sur lequel est écrit qu'Alexis a sa grâce.)

Ce papier ! Dieux ! il n'est plus temps.

(Elle sort du côté opposé à l'entrée de la Tante & de Jean-Louis.)

SCÈNE XII.

LA TANTE, JEAN-LOUIS.

LA TANTE.

Louife, Louife, il a fa grâce!

JEAN-LOUIS.

Il a fa grâce, il a fa grâce!
Ah, ma fille, il a fa grâce!

(Ils s'embraffent & fautent de joie.)

SCÈNE XIII.

ALEXIS.

Le théâtre change, il repréfente une place publique. On voit des foldats fous les armes. Alexis eft au milieu d'un groupe de perfonnes qu'il défire de féparer. Il eft foutenu par deux foldats; & faifant pour marcher, des efforts inutiles, il dit:

Hélas! n'arrêtez pas
Mes pas!
Courez, courez, elle étoit expirante:
J'ai laiffé Louife mourante.

élas n'arrêtez pas
Mes pas !

mbour bat, & les troupes défilent
théâtre. Le peuple crie : Vive le

SCÈNE XIV.

IS, LA TANTE, ALEXIS.
LE PEUPLE & LES TROUPES.

LOUIS, *lui sautant au col.*
que je t'embrasse !

ANTE, *lui sautant au col.*
neveu que je t'embrasse !

ALEXIS.
Hélas, n'arrêtez pas
Mes pas.

arez, elle étoit expirante.

E TANTE,

La voici, la voici!

SCÈNE XV, ET DERNIÈRE.

LOUISE, ALEXIS,
BERTRAND, MONTAUCIEL,
JEANNETTE,
LA TANTE,
LE PEUPLE & LES TROUPES *qui défilent.*

ALEXIS.

Ah Louise!

LOUISE.

Alexis!

(Ils se tiennent embrassés, & on les soutient.)

LE PEUPLE.

Oubliez jusqu'à la trace
D'un malheur peu fait pour vous :
Quel bonheur! il a sa grâce :
C'est nous la donner à tous.
Vive le roi! &c.

BERTRAND.

Où sont-ils ? Rangez-vous,
Laissez-nous.

(Il embrasse Alexis.)

MONTAUCIEL.

Où sont-ils ? Rangez-vous,
Laissez-nous.

(Il embrasse Alexis.)

JEANNETTE.

Pardonnez-moi, je vous prie,
Si j'ai fait tous vos malheurs;
Je n'oublierai de ma vie
Combien j'ai causé de pleurs.

LE PEUPLE.

Oubliez, &c.

JEAN-LOUIS.

Ma fille étoit trop chérie,
Et nous faisions ton malheur.

LA TANTE.

Tous les jours de notre vie
Sont bien dus à ton bonheur.

LE CHŒUR.

Oubliez, &c.

ALEXIS, *à Louise.*

Qu'ai-je besoin de la vie,
Si ce n'est pour ton bonheur ?

LOUISE, *à Alexis.*

Hélas ! j'étois si chérie,
Et je faisois ton malheur.

MONTAUCIEL, *à Alexis.*

Et ta maîtresse ! & la vie !
Et tu soutiens ton bonheur !
Ami, je te porte envie,
On ne peut avoir plus de cœur.

LE CHŒUR.

Oubliez jusqu'à la trace, &c.

ALEXIS, LOUISE.

Oublions jusqu'à la trace
D'un malheur peu fait pour nous ;
L'amour a fait { ma / ta } disgrâce,
Il n'en sera que plus doux

LE CHŒUR.

Quel bonheur ! il a sa grâce,
C'est nous la donner à tous.
Vive le roi ! &c.

FIN

Richard

CŒUR DE LION

24



RICHARD
CŒUR DE LION

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE
ET EN VERS MIS EN MUSIQUE

Par Monſieur SEDAINE

Repréſentée, pour la première fois,
à Paris, par les Comédiens italiens du roi,
le 21 Octobre 1784;
& à Fontainebleau, devant leurs Majeſtés,
le 25 Octobre 1785.



A PARIS

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux,
près la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXVI.

ACTEURS

RICHARD.

MARGUERITTE.

BLONDEL.

LE SÉNÉCHAL.

FLORESTAN.

WILLIAMS.

LAURETTE.

BÉATRIX.

ANTONIO.

SUITE DE MARGUERITTE.

VIEILLES.

VIEILLARDS.

OFFICIERS.

SOLDATS.

La Scène se passe au Château de Lints.



RICHARD

CŒUR DE LION,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente les environs d'un Château fort; on en voit les tours, les créneaux; il est élevé dans un lieu agreste; des montagnes stériles & des forêts sombres & touffues paroissent entourer le lieu. Sur un des côtés est une maison qui a l'apparence d'une Gentilhommière, on en voit la porte; un banc est de l'autre côté. Pendant l'ouverture passent plusieurs paysans avec leurs outils de travail sur leurs épaules; ils sont en veste, & portent leurs habits.)

LE CHŒUR DE PAYSANS.

CHANTONS, chantons,
Célébrons cette journée,
A demain, la matinée,
Chantons chantons,
Retournons dans nos maisons.

(L'ouverture continue, & ensuite les mêmes :)

Sais-tu que c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage ?
Oui, le fait est certain,
Nous danserons demain,
Nous boirons du bon vin.

(L'ouverture continue.)

COLETTE.

Antonio, je gage,
En ce moment,
Est bien loin du village :
Ah ! quel cruel tourment !

AUTRE TROUPE DE PAYSANS.

Colette c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage ;
Fille, point de chagrin,
Nous danserons demain,
Nous boirons du bon vin.

(L'ouverture continue.)

LE VIEUX MATHURIN
ET SA VIEILLE FEMME.

MATHURIN.

Comment, c'est demain
Que ton vieux Mathurin
Avec toi, ma femme, se remet en train !

LA FEMME.

Après cinquante ans,
Il est encor temps
De nous montrer gais, & d'être contens.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLONDEL, ANTONIO.

BLONDEL.

Antonio, qu'est-ce que j'entends ? j'entends, je crois, chanter.

ANTONIO.

Ce n'est rien, c'est tout le hameau qui s'en retourne chez lui après l'ouvrage des champs; le soleil est couché.

BLONDEL.

Où suis-je ici, mon petit ami ?

ANTONIO.

Vous n'êtes pas loin d'un château où il y a

des tours, des créneaux; je vois tout en haut un ſoldat qui fait faction avec ſon arbalète.

BLONDEL.

Je ſuis bien las.

ANTONIO.

Tenez, aſſeyez-vous ſur cette pierre; c'eſt un banc.

BLONDEL.

Ah! je te remercie.

ANTONIO.

C'eſt un banc qui eſt vis-à-vis la porte d'une maiſon qui paroît être une ferme; c'eſt comme une maiſon de gentilhomme.

BLONDEL.

Eh bien, mon ami, vas t'informer ſi on peut m'y donner à coucher pour cette nuit.

ANTONIO.

Je vous retrouverai là?

BLONDEL.

Ah! je n'ai pas envie d'en ſortir; quand on ne voit pas, on eſt bien forcé de reſter où on nous dit d'attendre; ne manque pas de revenir.

ANTONIO.

Oh! non, car vous m'avez bien payé; mais, pere Blondel, j'ai quelque choſe à vous dire.

BLONDEL.

Quoi?

ANTONIO.

Ah ! c'est que.

BLONDEL.

Dis, mon fils, dis : qu'est-ce que c'est ?

ANTONIO.

C'est que je suis bien fâché ; je ne pourrai pas vous conduire demain.

BLONDEL.

Hé ! pourquoi donc ?

ANTONIO.

C'est que je suis de noce ; mon grand-pere & ma grand-mere se remarient, & mon petit-fils qui est leur frere.

BLONDEL.

Ton petit-fils ! tu as un petit-fils ?

ANTONIO.

Oui, leur petit-fils, qui est mon frere, se marie aussi le même jour de leur remariage, à une fille de ce canton.

BLONDEL.

Hé, dis-moi, elle ne demeureroit pas dans ce château que tu dis, où il y a un soldat qui a une arbalète.

ANTONIO.

Non, non.

BLONDEL.

Mais, mon ami, demain, comment ferai-je pour me conduire ?

:

:
pas.

plaindre.

e,

:

bas :
rrez pas.

ANTONIO.

Vous la voyez ? ah ! vous êtes aveugle.

BLONDEL.

Va, mon fils, va toujours voir si je pourrai trouver où passer cette nuit.

SCÈNE II.

BLONDEL, *seul.*

OUI, voilà des tours, voilà des fossés, des redoutes ; c'est bien là un château fort ; il est éloigné des frontières, dans un pays sauvage, au milieu des marais ; il n'est propre qu'à enfermer des prisonniers d'État ; on dit qu'on ne peut en approcher ; nous verrons, on se méfiera moins d'un homme que l'on croira aveugle. Orphée, animé par l'amour, s'est ouvert les enfers ; les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux accents de l'amitié.

ARIETTE.

O Richard ! ô mon roi !
L'univers t'abandonne ;
Sur la terre, il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne :
Moi seul dans l'univers
Voudrois briser tes fers.

n.

cœur

&c.

is,
loire,
s
ire.

noi

tons-nous &

SCÈNE III.

BLONDEL, WILLIAMS, ANTONIO, LAURETTE & GUILLOT.

WILLIAMS.

JE t'apprendrai à porter des lettres à ma fille.

GUILLOT.

C'eſt de la part du gouverneur.

WILLIAMS.

C'eſt de la part du gouverneur ?

BLONDEL, *à part.*

Ah, ſi c'étoit ce gouverneur !

GUILLOT.

Il m'a dit de lui remettre
Cette lettre.

WILLIAMS.

Ma fille écoute un ſéducteur !
Non ma Laurette
N'eſt point faite
Pour amuſer le gouverneur.
Et toi, & toi,
Si tu reviens, c'eſt fait de toi.

GUILLOT.

Ce n'eſt pas moi
Qui reviendrai, non, ſur ma foi.

WILLIAMS.

Dis, dis à ce gouverneur
Que ma Laurette
N'eſt point faite
Pour écouter un ſéducteur :
Monſieur, monſieur le gouverneur
Me fait en ce jour trop d'honneur.

BLONDEL, *à part.*

Ah ! ſi c'étoit le gouverneur
De ce château, dieux ! quel bonheur !

GUILLOT.

Mais, c'eſt monſieur le gouverneur.

WILLIAMS.

Eh ! que me fait ce gouverneur ?
Oui, ſur ma foi,
Prends garde à toi.
(A Laurette qui paroît.)
Et toi, ſi jamais tu revois
Ce ſéducteur,
Tu ſentiras
Si dans mon bras
Il eſt encor quelque vigueur.

BLONDEL, *à part.*

Si je pouvois, ah ! quel bonheur !
Mes bons amis, ne frappez pas,

Point de débats :
La paix, la paix, point de débats.

LAURETTE.

Mon pere, hélas !
Je ne vois pas
Le gouverneur.

BLONDEL.

Ah, si c'étoit ce gouverneur !
Ah, quel bonheur !
Mes bons amis,
Soyez unis :
Ah, point de fiel !
La paix du ciel ;
Point de débats,
Ne frappez pas :
(*A part.*)
Ah ! si c'étoit le gouverneur.

SCÈNE IV.

WILLIAMS, BLONDEL.

WILLIAMS.

RENTREZ dans la maison... elle dit qu'elle ne l'a point vu, & qu'elle ne lui parle pas, & il lui écrit; je voudrois bien connoître ce que dit cette lettre : ils ont à présent une

maniere d'écrire qu'on ne peut déchiffrer. Si quelqu'un... ce vieillard n'est pas de ce pays-ci : bonhomme, ſçavez-vous lire ?

BLONDEL.

Ah, mon Dieu ! oui, je ſçais lire.

WILLIAMS.

Eh bien ! liſez-moi cela.

BLONDEL.

Ah, mon bon monſieur ! je ſuis aveugle, ces méchants Sarraſins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante; mais ne voyez-vous pas venir un petit garçon ?

WILLIAMS.

Oui.

BLONDEL.

C'eſt celui qui me conduit; il ſçait lire, & il vous lira tout ce que vous voudrez. Antonio, eſt-ce toi ?

SCÈNE V.

WILLIAMS, BLONDEL, ANTONIO.

ANTONIO,

OUI, c'est moi, pere Blondel.

BLONDEL.

Tu as été bien long tems.

ANTONIO.

Ah! c'est que je l'ai trouvée, & je lui ai dit un petit mot.

BLONDEL.

Tiens, lis la lettre de monsieur que voilà, & lis bien haut, & distinctement; lis, lis mon petit ami.

ANTONIO.

Belle Laurette...

WILLIAMS.

Belle Laurette! voilà comme ils leur font tourner la tête.

ANTONIO.

Belle Laurette, mon cœur ne peut se contenir de la joie qu'il ressent par l'assurance que vous me donnez de m'aimer toujours.

WILLIAMS.

Ah, fille indigne! elle l'aime.

BLONDEL.

Laiffez, laiffez; continue.

ANTONIO.

Si le prifonnier que je ne peux quitter...

WILLIAMS.

Tant mieux.

BLONDEL, *à part.*

Ce prifonnier!

ANTONIO.

Si le prifonnier que je ne peux quitter, me permettoit de fortir pendant le jour, j'irois me jeter...

WILLIAMS.

Fût-ce dans les foffés de ton château!

BLONDEL, *à part.*

Qu'il ne peut quitter. (*Haut*) lis toujours...

ANTONIO.

J'irois me jeter à vos pieds; mais fi cette nuit... Il y a là des mots effacés.

BLONDEL.

Enfuite?

ANTONIO.

Faites-moi dire par quelqu'un à quelle

heure je pourrois vous parler. Votre tendre, ſidèle amant, & conſtant chevalier, Floreſtan.

WILLIAMS.

Ah! damnation! goddam!

BLONDEL.

Goddam! eſt-ce que vous êtes Anglois?

WILLIAMS.

Ah! oui, je le ſuis.

BLONDEL.

Vigoureuſe nation! eh! comment eſt-il poſſible, que né un brave Anglois, vous ſoyez venu vous établir dans le fond de l'Allemagne, & dans un pays auſſi ſauvage qu'on m'a dit qu'il étoit?

WILLIAMS.

Ah! c'eſt trop long à vous raconter. Eſt-ce que nous dépendons de nous? Il ne faut qu'une circonſtance pour nous envoyer bien loin.

BLONDEL.

Vous avez raiſon; car moi je ſuis de l'Iſle-de-France, & me voilà ici; & de quelle province d'Angleterre êtes-vous?

WILLIAMS.

Du pays des Galles.

BLONDEL.

Vous êtes du pays des Galles! Ah! ſi j'avois la jouiſſance de mes yeux, que j'aurois de

plaifir à vous voir! Et comment avez-vous quitté ce bon pays?

WILLIAMS.

J'ai été à la croifade, à la Paleftine.

BLONDEL.

A la Paleftine! & moi auffi.

WILLIAMS.

Avec notre roi Richard.

BLONDEL.

Avec notre roi! & moi de même.

WILLIAMS.

Quand je fuis revenu dans mon pays, n'ai-je pas trouvé mon pere mort!

BLONDEL.

Il étoit peut-être bien vieux?

WILLIAMS.

Ah! ce n'eft pas de vieilleffe: il avoit été tué par un gentilhomme des environs, pour un lapin qu'il avoit tué fur fes terres. J'apprends cela en arrivant, je cours trouver ce gentilhomme, & j'ai vengé la mort de mon pere par la fienne.

BLONDEL.

Ainfi voilà deux hommes tués pour un lapin.

WILLIAMS.

Cela n'eft que trop vrai.

BLONDEL.

Enfin vous vous êtes enfui?

WILLIAMS.

Oui, avec ma fille, & ma femme, qui est morte depuis, & me voilà. La justice a mangé mon château & mon fief, & je n'ai plus rien là-bas, qu'une sentence de mort ; mais ici je ne les crains pas.

BLONDEL.

Je vous demande bien pardon de toutes mes questions.

WILLIAMS.

Ah! il ne me déplaît pas de parler de tout cela.

BLONDEL.

Et à la croisade, vous avez donc connu le brave roi Richard, ce héros, ce grand homme?

WILLIAMS.

Oui, puisque j'ai servi sous lui.

BLONDEL.

Et sans doute vous avez...?

WILLIAMS.

Mais j'ai affaire, & je crois que voilà cette voyageuse qui va arriver.

SCÈNE VI.

BLONDEL, LAURETTE,
ANTONIO.

(*Antonio pendant cette ſcène tire du pain d'un biſſac, & va le manger un peu loin*).

LAURETTE.

AH! bonhomme! je vous en prie, dites-moi ce que vous a dit mon pere.

BLONDEL.

C'eſt vous qui êtes la belle Laurette?

LAURETTE.

Oui, monſieur.

BLONDEL.

Votre pere eſt fort irrité; il ſçait ce que contient la lettre du chevalier Floreſtan.

LAURETTE.

Oui, Floreſtan, c'eſt ſon nom. Eſt-ce qu'on a lu la lettre à mon pere?

BLONDEL.

Non, pas moi, je ſuis aveugle, mais c'eſt mon petit conducteur.

ANTONIO.

Oui, c'eſt moi: mais, eſt-ce que vous ne me l'aviez pas dit, de la lire?

LAURETTE.

On auroit bien dû ne pas le faire.

BLONDEL.

Il l'auroit fait lire par un autre.

LAURETTE.

C'eſt vrai. Et que diſoit la lettre?

BLONDEL.

Que ſans le priſonnier qu'il garde... Et qu'eſt-ce que c'eſt que ce priſonnier?

LAURETTE.

On ne dit pas ce qu'il eſt.

BLONDEL.

Que ſans le priſonnier qu'il garde, il viendroit ſe jetter à vos pieds.

LAURETTE.

Pauvre chevalier!

BLONDEL.

Mais que cette nuit...

LAURETTE, *elle ſoupire.*

Cette nuit? ah, la nuit!
Je crains de lui parler la nuit,
J'écoute trop tout ce qu'il dit.

Il me dit : « Je vous aime, » & je ſens malgré moi,
Je ſens mon cœur qui bat, & je ne ſçais pourquoi :
Puis il prend ma main, il la preſſe
Avec tant de tendreſſe,
Que je ne ſçais plus où j'en ſuis;
Je veux le fuir, mais je ne puis.
Ah! pourquoi lui parler la nuit, &c.

BLONDEL.

Vous l'aimez donc bien, belle Laurette?

LAURETTE.

Ah, mon Dieu, oui, je l'aime bien!

BLONDEL.

En vérité, votre aveu eſt ſi naïf, que je ne peux m'empêcher de vous donner un conſeil.

LAURETTE.

Dites, dites. Je ne ſçais à qui me confier; mais votre air, votre âge... & puis vous ne pouvez me voir... tout cela me donne la hardieſſe de vous parler, & me fait, je crois, moins rougir.

BLONDEL.

Hé bien! belle Laurette...

LAURETTE.

Mais, qui vous a dit que j'étois belle?

BLONDEL.

Hélas! pour moi, pauvre aveugle, la beauté d'une femme eſt dans le charme, dans la douceur de ſa voix.

LAURETTE.

Hé bien?

BLONDEL.

Je vous dirai donc, que lorſque ces chevaliers, ces gens de haute condition, s'adreſſent à une jeune perſonne, d'un état inférieur, moins touchés ſouvent de la beauté, de la nobleſſe de ſon ame que de celle de leur extraction...

LAURETTE.

Hé bien?

BLONDEL.

Ils ne ſe font quelquefois aucun ſcrupule de la tromper.

LAURETTE.

Mais ma nobleſſe eſt égale à la ſienne.

BLONDEL.

Le ſçait-il?

LAURETTE.

Sans doute. Quoique mon pere ait peu d'aiſance, nous avons toujours vécu noblement; & ſi je ne craignois ſa vivacité, vivacité qui heureuſement l'a forcé de s'établir dans ce pays-ci, je lui aurois confié les intentions du chevalier.

BLONDEL.

C'eſt lui qui eſt le gouverneur de ce château?

LAURETTE.

Oui.

BLONDEL.

Et tout en attendant cette confiance en votre pere, vous le recevrez cette nuit : cette nuit ! Ce chevalier que vous aimez, vous lui parlerez cette nuit ! Ecoutez-moi, ceci n'eſt qu'une chanſonnette.

Un bandeau couvre les yeux
Du Dieu qui rend amoureux,
Cela nous apprend, ſans doute,
Que ce petit Dieu badin
N'eſt jamais, jamais plus malin
Que quand il n'y voit goutte.

LAURETTE.

Ah ! redites-moi, s'il vous plaît,
Ce joli couplet ;
Ah ! je ne dois pas l'oublier,
Je veux l'apprendre au chevalier.

BLONDEL.

Très volontiers.

(Ils reprennent enſemble.)

Un bandeau, &c.

LAURETTE.

Ah ! voici je ne ſçais combien de perſonnes qui arrivent : des chevaux, des chariots. C'eſt ſans doute cette dame qui deſcend ici : j'y cours.

BLONDEL.

Ecoutez donc, belle Laurette, j'ai quelque chose à vous dire.

LAURETTE.

De lui ?

BLONDEL.

Non.

LAURETTE.

Dites donc vite.

BLONDEL.

Pourrai-je passer cette nuit-ci seulement, dans votre maison?

LAURETTE.

Non, cela ne se peut pas. Mon pere, à la priere d'un ancien ami, a cédé, pour cette nuit seulement, sa maison toute entiere, à une grande dame, &, à moins qu'elle ne le permette, nous ne pouvons pas disposer du plus petit endroit; mais demain... Adieu.

BLONDEL.

Allons, prenons patience, Antonio?

ANTONIO.

Plaît-il?

BLONDEL.

Vas voir s'il n'y a pas d'autre retraite aux environs.

SCÈNE VII.

BLONDEL, MARGUERITTE,
Comteſſe de Flandres & d'Artois.

(Alors paroiſſent des gens de toute ſorte, des domeſtiques, des chevaliers. Ils donnent le bras à Margueritte; elle paroît deſcendre de ſon palefroi, & eſt accompagnée de femmes ſuivantes. Elle a l'air de donner des ordres.)

BLONDEL.

CIEL! que vois-je? c'eſt la comteſſe de Flandre; c'eſt Margueritte, c'eſt le tendre & malheureux objet de l'amour de l'infortuné Richard! Ah! j'accepte le préſage; ſa rencontre ici ne peut être qu'un coup du ciel. Si le roi eſt ici, & ſi ces tours lui ſervent de priſon... Ah, dieux! mais, peut-être me trompai-je!... Voyons ſi vraiment c'eſt elle. Si c'eſt Margueritte, ſon ame ne pourra ſe refuſer aux douces impreſſions d'un air qu'en des tems bienheureux ſon amant a fait pour elle. *(Il joue cet air ſur ſon violon. Dès les premières phraſes, Margueritte s'arrête, écoute, s'approche.)*

MARGUERITTE.

O ciel, qu'entends-je!... Bonhomme, qui peut vous avoir appris l'air que vous jouez si bien sur votre violon?

BLONDEL.

Madame, je l'ai appris d'un brave écuyer, qui venoit de la Terre-Sainte, & qui, disoit-il, l'avoit entendu chanter au roi Richard.

MARGUERITTE.

Il vous a dit la vérité.

BLONDEL.

Mais, madame, vous, qui avez la voix d'un ange, n'êtes-vous pas cette grande dame qui doit occuper la maison qu'on m'a dit être ici tout près?

MARGUERITTE.

Oui, bonhomme.

BLONDEL.

Ayez pitié, je vous prie, d'un pauvre aveugle, & permettez-lui d'y passer la nuit, dans le lieu où il n'incommodera pas.

MARGUERITTE.

Ah! je le veux bien, pourvu que vous répétiez plusieurs fois l'air que vous venez de jouer.

BLONDEL.

Ah! tant qu'il vous plaira!

MARGUERITTE, *à ſes gens.*

Je vous recommande ce bon vieillard. (*Williams donne la main à Margueritte, & la conduit dans ſa maiſon.*)

SCÈNE VIII.

BLONDEL, *ſe met à jouer pluſieurs fois ce même air, avec des variations. Pendant ce tems, tout le bagage ſe décharge: les gens de la comteſſe vont & viennent. On dreſſe une grande table à la porte: on y met du vin & des verres.*

UN PREMIER DOMESTIQUE, *à Blondel.*

ALLONS, bonhomme, mettez-vous là, vous boirez un coup avec nous.

BLONDEL.

Antonio?

ANTONIO.

Me voilà.

BLONDEL, *lui donnant ſon verre.*

Tiens, bois, mon fils, bois. (*On verſe à Blondel un ſecond verre, & il dit après avoir bu*) : En vous remerciant, mes amis : mais je veux payer mon écot.

UN DOMESTIQUE.

Hé, comment ça?

BLONDEL.

En vous disant une chanson, & vous ferez chorus.

UN AUTRE DOMESTIQUE.

Allons, c'est un bon vivant. Courage, pere.

BLONDEL.

Que le sultan Saladin
Rassemble dans son jardin
Un troupeau de jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Mais je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

(Ces deux vers sont repris en chœur.)

BLONDEL.

Qu'un seigneur, qu'un haut baron,
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade,
Qu'il laisse sa camarade
Dans la main des gens de bien,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Mais je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

UN OFFICIER DE LA COMTESSE.

Voilà madame qui va ſe retirer dans ſon appartement.

UN DOMESTIQUE.

Rachevons ; encore un couplet, pere.

BLONDEL.

Que le vaillant roi Richard,
Aille courir maint haſard,
Pour aller loin d'Angleterre,
Conquérir une autre terre,
Dans le pays d'un payen ;
C'eſt bien, c'eſt bien,
Cela ne nous bleſſe en rien ;
Mais je penſe comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

BEATRIX.

Finiſſez donc, madame vous entend de ſon appartement. (*Blondel feint de prendre Beatrix pour ſon petit garçon, & Antonio l'emmene.*)

Fin du premier Acte.



ACTE DEUXIÈME

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'un Château fort, ſur le devant eſt une terraſſe; elle eſt entourée de grilles de fer, & cette terraſſe eſt diſpoſée de façon que Richard, lorſqu'il y eſt, ne peut voir le fond du Théâtre, qui repréſente un foſſé, revêtu extérieurement d'un parapet; c'eſt ſur la terraſſe que paroît Richard, & c'eſt ſur le parapet que Blondel eſt vu.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre eſt un peu éclairé, ſurtout dans le fond; il s'éclaire par degrés; l'aurore ſe lève après le crépuſcule.

LE ROI RICHARD, FLORESTAN.

FLORESTAN.

L'AURORE va ſe lever, profitez-en, ſire, pour votre ſanté: dans une heure on va vous renfermer.

RICHARD.

Floreſtan?

FLORESTAN.

Sire.

RICHARD.

Votre fortune eſt dans vos mains.

FLORESTAN.

Je le ſçais, ſire, mais mon honneur...

RICHARD.

Pour un perfide! pour un traître!

FLORESTAN.

Pour un traître. S'il l'étoit, ſire, je ne le ſervirois pas. Non, non, je ne le ſervirois pas, ſi je croyois qu'il fût un perfide.

RICHARD.

Mais Florestan... (*Floreſtan fait une révérence reſpectueuſe, ne répond rien, & ſort.*)

SCÈNE II.

RICHARD, *ſur la terraſſe.*

AH! grand Dieu! quel funeſte coup du ſort! Couvert de lauriers cueillis dans la Paleſtine, au milieu de ma gloire, dans la vigueur de l'âge, être obſcurément confiné

comme le dernier des hommes, dans le fond d'une priſon! (*Il ſe lève.*)

Si l'univers entier m'oublie,
S'il faut paſſer ici ma vie,
Que ſert ma gloire, ma valeur?
(*Il regarde un portrait de Margueritte.*)
Douce image de mon amie,
Viens calmer, conſoler mon cœur,
Un inſtant ſuſpends ma douleur.

O ſouvenir de ma puiſſance!
Crois-tu ranimer ma conſtance?
Non, tu redoubles mon malheur:
O mort! viens terminer ma peine,
O mort! viens, viens briſer ma chaîne!
L'espérance a fui de mon cœur.

SCÈNE III.

RICHARD, BLONDEL,
ANTONIO.

(*Richard eſt le coude appuyé ſur une ſaillie de pierre, & paroît abîmé dans le plus profond chagrin: ſa tête eſt en partie cachée par ſa main.*)

BLONDEL.

PETIT garçon, arrêtons-nous ici; j'aime à reſpirer cet air frais & pur qui annonce & accompagne le lever de l'aurore. Où ſuis-je, à préſent?

ANTONIO.

Près du parapet de cette fortereſſe, où vous m'avez dit de vous mener.

BLONDEL.

C'eſt bien. (*Comme il ſemble tâter ce parapet pour monter deſſus.*)

ANTONIO.

Ah! ne montez pas deſſus ce parapet, vous tomberiez dans un grand foſſé plein d'eau, & vous vous noieriez.

BLONDEL.

Ah, je n'en ai pas d'envie. Tiens, mon fils,

voilà de l'argent, vas-nous chercher quelque chose pour déjeûner.

ANTONIO.

Ah! vous me donnez trop.

BLONDEL.

Le reste sera pour toi.

ANTONIO.

En vous remerciant. (*Il part.*)

BLONDEL.

Quand tu feras revenu, nous irons promener. Sans doute que les campagnes sont aussi belles que je les ai vues autrefois. Au défaut de mes yeux, je me plais à l'imaginer. Tu ne réponds pas. Ah! est-il parti?

SCÈNE IV.

RICHARD, *sur sa terrasse*; BLONDEL *monte & s'arrange sur le parapet.*

RICHARD.

Une année! une année entiere se passe, sans que je reçoive aucune consolation, & je ne prévois aucun terme au malheur qui m'accable!

BLONDEL.

S'il est ici, le calme du matin, le silence

qui regne dans ces lieux laiſſera ſans doute pénétrer ma voix juſqu'au fond de ſa retraite. Eh! s'il eſt ici, peut-il n'être pas frappé d'une romance qu'autrefois l'amour lui a inſpirée. Auteur, amoureux & malheureux: que de raiſons pour s'en ſouvenir!

RICHARD.

Trône, grandeurs, ſouveraine puiſſance! vous ne pouvez donc rien contre une telle infortune? Et Margueritte! Margueritte! (*Pendant ce couplet, Blondel paroît accorder ſon violon preſqu'en ſourdine, afin de faire ſentir qu'il eſt très loin; il commence à jouer lors du mot, Margueritte.*) Quels ſons! ô ciel, eſt-il poſſible, qu'un air que j'ai fait pour elle, ait paſſé juſqu'ici? Ecoutons. (*Lorſque Blondel commence à chanter.*) Ciel! quels accents!... Quelle voix!

BLONDEL.

Une fièvre brûlante
Un jour me terraſſoit,

RICHARD.

Je connois cette voix-là.

BLONDEL.

Et de mon corps chaſſoit
Mon âme languiſſante :

Ma Dame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.
(Il s'arrête & écoute.)

(Pendant ce couplet, Richard marque tous les degrés de surprise, de joie & d'espérance; il cherche à se rappeler la fin du couplet, s'en souvient & dit :)

RICHARD.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

(Pendant ce couplet, Blondel marque la joie la plus vive; il a même l'air de se trouver mal de saisissement.)

BLONDEL.

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.

RICHARD.

Ciel! c'est Blondel!

Si Margueritte étoit ici,
Je m'écrierois : plus de souci.

ENSEMBLE.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

(Blondel répète le refrain, en faisant la deuxième partie : il danse, il saute, exprime sa joie par l'air qu'il joue sur son violon.)

SCÈNE V.

BLONDEL, RICHARD,
DES SOLDATS.

(*Le gouverneur & des ſoldats font rentrer le roi; la porte de la terraſſe ſe ferme; des ſoldats s'emparent de Blondel, & le font paſſer par une poterne & entrer dans les fortifications; alors il paroît au-devant du théâtre.*)

LES SOLDATS.

SÇAIS-TU, connois-tu, ſçais-tu
Qui peut t'avoir répondu?
Réponds, réponds, réponds vite.
Ah! que tu n'en es pas quitte!

BLONDEL.

Sans doute quelque paſſant
Que divertiſſoit mon chant.

LES SOLDATS.

En priſon, vite en priſon,
Tu diras là ta chanſon.

BLONDEL.

Ah, Meſſieurs! point de colère
Ayez pitié de ma miſère;

Les Sarrasins furieux
De la lumière des cieux
Ont privé mes pauvres yeux.

LES SOLDATS.

Ah ! tant mieux pour toi, tant mieux :
Tu périrois dans ces lieux,
Si tu portois de bons yeux.

BLONDEL.

Ah ! meſſieurs ! attendez donc,
Je dois obtenir pardon;
Je veux parler à monſieur,
A monſieur le gouverneur,
Pour un avis important
Qu'il doit ſçavoir à l'inſtant.

DES SOLDATS, *à un officier.*

Il veut parler à monſieur,
A monſieur le gouverneur.

BLONDEL.

Pour un avis important
Qu'il doit ſçavoir à l'inſtant.

LES SOLDATS.

Pour un avis important
Qu'il doit ſçavoir à l'inſtant.

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS.

Tu vas parler à monſieur,
A monſieur le gouverneur,
Puiſque l'avis important
Doit être ſçu dans l'inſtant,

Le voici; mais prends garde à toi :
Oui, fur ma foi
Tu péririois
Si tu mentois,
Si tu mentois à monfeigneur
A monfeigneur le gouverneur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES,
ET FLORESTAN, *gouverneur.*

UN SOLDAT.

Voici monfieur le gouverneur.

BLONDEL.

Où eft-il, monfieur le gouverneur?

FLORESTAN.

Me voilà.

BLONDEL.

De quel côté? où eft-il?

FLORESTAN.

Ici.

BLONDEL.

J'ai un avis important à lui donner.

FLORESTAN.

Hé bien! de quoi s'agit-il? Mais ne cherche point à mentir, ni à m'amufer, car à l'inftant tu perdrois la vie.

BLONDEL.

Ah! monsieur! c'est être déjà mort à moitié que d'avoir perdu la vue: eh! comment un pauvre aveugle pourroit-il prétendre à vous tromper?

FLORESTAN.

Eh bien, parle.

BLONDEL.

Etes-vous seul?

FLORESTAN.

Oui. Retirez-vous, vous autres. (*Les soldats se retirent dans le fond.*)

BLONDEL.

Monsieur, c'est que la belle Laurette...

FLORESTAN.

Parle bas.

BLONDEL.

C'est que la belle Laurette m'a lu la lettre que vous lui avez écrite, afin que vous vissiez que je suis envoyé par elle: or, vous y dites que vous vous jettez à ses pieds, & vous lui demandez un rendez-vous pour cette nuit.

FLORESTAN.

Hé bien, mon ami!

BLONDEL.

Hé bien, monsieur! elle m'a dit de vous dire que vous pourriez venir à l'heure que vous voudriez.

FLORESTAN.

Comment, à l'heure que je voudrois?

BLONDEL.

Il y a chez ſon pere, une dame de haut parage, qui, pour célébrer la joie d'une nouvelle intéreſſante, y donne toute la nuit à danſer, à boire, manger & rire, & vous pourriez y venir ſous quelque prétexte; alors la belle Laurette trouvera toujours bien l'occaſion de vous dire quelque petite choſe.

FLORESTAN.

C'eſt donc pour me parler que tu as chanté?

BLONDEL.

C'eſt pour être mené vers vous, que j'ai fait tout ce bruit avec mon violon.

FLORESTAN.

Il n'y a pas de mal: dis-lui que j'irai. Mais ſe ſervir d'un aveugle pour faire une commiſſion! ah! elle eſt charmante! Vas-t'en.

BLONDEL.

Mais, monſieur le gouverneur, monſieur le gouverneur.

FLORESTAN.

Hé bien?

BLONDEL.

Ah, vous voilà de ce côté-là. Pour qu'on ne

soupçonne rien de ma mission, grondez-moi bien fort, & renvoyez-moi.

FLORESTAN.

Tu as raison; ce drôle a de l'esprit.

Pour le peu que tu m'as dit
Falloit-il faire ce bruit!

BLONDEL.

Ah! je n'ai pas fait de bruit;
Vos soldats ont fait ce bruit.

LES SOLDATS.

Téméraire, téméraire,
Tu devrois, tu dois te taire;
Alarmer la garnison!
Tu devrois être en prison.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ET ANTONIO, *il a un pain passé dans son bâton.*

ANTONIO.

Ah! messieurs, pardon, pardon,
Ayez pitié de sa misère;
Les Sarrasins furieux
Ont privé ses pauvres yeux
De la lumière des cieux.

LES SOLDATS.

Ah ! tant mieux, tant mieux
S'il avoit porté de bons yeux,
Il périroit dans ces lieux,
Va, retire-toi ;
Mais, prends garde à toi,
Ici ſi jamais
Tu paroiſſois,
Tu périrois.

BLONDEL.

Meſſieurs, croyez-moi,
Ici ſi jamais
Je revenois,
Je me ſoumets
A votre loi.
Ah ! croyez-moi
Ah ! croyez-moi

ANTONIO.

Ici ſi jamais
Il revenoit,
Ah ! ce ſeroit
Sans moi, ſans moi.
Ah ! ce ſeroit
Sans moi, ſans moi.

(Blondel s'en va en repaſſant par la poterne avec ſon guide & les ſoldats & le gouverneur, par la porte qui lui a ſervi d'entrée.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIÈME

(Le Théâtre repréſente la grande ſalle de la maiſon de Williams.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(*On entend la ritournelle du morceau.*)

BLONDEL,
DEUX HOMMES *de la Comteſſe.*

BLONDEL.

Il faut, il faut,
Il faut que je lui parle;
Mon cher Urbin, mon ami Charle,
Il faut ici que je lui diſe un mot.
Tout au plus tôt, tout au plus tôt.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.
A l'inftant, ciel ! quoi, dans l'inftant !
Voici de l'or.
De l'or, afin que je lui parle,
Ah ! que je lui parle à l'inftant.
Dans ce moment.
Eh bien ! soit; ah ! que je lui parle,
Mon cher Urbin, mon ami Charle.
Pourvu que je lui dife un mot,
Je fuis content; mais au plus tôt.

LES DEUX HOMMES

Il faut, il faut.
Vous ne pouvez lui dire un mot;
On chafferoit Urbin & Charle,
Si nous vous laiffions dire un mot.
Sortez, fortez tout au plus tôt
Nous allons partir à l'inftant.
Oui, dans l'inftant.
De l'or !
(*A part.*) Eft-ce de l'or ? oui c'eft de l'or;
De l'or ! attendez : mais comment
Peut-il parler en ce ce moment ?
Le pourroit-il en ce moment ?
A la dame de compagnie,
Oui, oui, nous pourrions dire fon envie
A la dame de compagnie.
On peut lui dire qu'il la prie...
Dans ce moment,
Tout au plustôt.

SCÈNE II.

LA DAME DE COMPAGNIE,
LA COMTESSE,
SIR WILLIAMS, LES CHEVALIERS,
LE SÉNÉCHAL.

(La dame de compagnie arrive avant la comtesse & ses chevaliers ; les deux hommes qui étoient sur la scene vont parler à la dame de compagnie, qui sort avec eux ; il reste avec la comtesse une autre dame de compagnie.)

LA COMTESSE.

Sir Williams, je ne peux trop vous remercier du gracieux accueil que j'ai reçu chez vous.

WILLIAMS.

Madame, que ne puis-je vous y retenir plus long-tems !

LA COMTESSE.

Cela ne peut être.

LE SÉNÉCHAL.

Madame, tout sera bientôt prêt pour votre départ.

LA COMTESSE.

Ah ! chevalier, ce soir assignera le terme à

notre voyage, qu'il m'en coûte de vous dire ce qui va le terminer!

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc, madame?

LA COMTESSE.

Je vais consacrer mes jours à une retraite éternelle.

LE SÉNÉCHAL.

Vous, madame!

LA COMTESSE.

Un long chagrin qui me dévore me rend incapable de m'occuper du bonheur de mes ſujets; je vais, chevalier, faire ajouter quelques mots à cet écrit, vous le remettrez aux États aſſemblés : ce ſont mes volontés.

SCÈNE III.

LES MEMES, BÉATRIX, DAME SUIVANTE.

BÉATRIX.

MADAME.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous?

BÉATRIX.

Ce bon homme à qui vous avez permis de

paſſer la nuit dans ce logis, & qui n'eſt plus aveugle.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

BÉATRIX.

Il demande l'honneur de vous être préſenté.

LA COMTESSE.

Que veut-il ? Ah, ciel !

BÉATRIX.

Je lui ai dit que madame étoit bien triſte ; il m'a répondu : « Si je lui parle je la rendrai bien gaie. » Entendez-vous ſa voix, madame ? il l'a très belle.

LA COMTESSE.

Qu'il paroiſſe ; peut-être a-t-il appris cette complainte de la bouche même de Richard.

SCÈNE IV.

LES MEMES, BLONDEL,

LA COMTESSE.

Hé bien ! bon homme, on dit que vous demandez à m'être préſenté.

BLONDEL.

Oui, madame : mais qu'il eſt difficile d'ap-

procher des grands, même pour leur rendre ſervice !

LA COMTESSE.

Qui étoit celui qui vous a appris ce que vous chantiez ſi bien tout à l'heure, & en quel lieu de la terre cette complainte vous a-t'elle été connue ?

BLONDEL.

Je ne peux le dire qu'à vous. *(Béatrix ſe retire.)*

LA COMTESSE.

Hier, vous étiez aveugle.

BLONDEL.

Oui, madame; mais je ne le ſuis plus ; & quelles graces n'ai-je point à rendre au ciel, puiſqu'il me fait jouir de la préſence de madame Margueritte, comteſſe de Flandre & d'Artois.

LA COMTESSE.

Ciel! vous me connoiſſez ?

BLONDEL.

Oui, madame, & reconnoiſſez Blondel.

LA COMTESSE.

Quoi ! c'eſt vous, Blondel, vous étiez avec le roi ; où l'avez-vous laiſſé ?

BLONDEL.

Le roi, le roi, que je cherchois depuis un an, le roi, madame, eſt à cent pas d'ici.

LA COMTESSE.

Le roi!

BLONDEL.

Il eſt priſonnier dans ce château que vous voyez de vos fenêtres ; car, ſans le voir, je lui ai parlé ce matin.

LA COMTESSE.

Ah, dieux! Ah, Blondel! Chevaliers?

BLONDEL.

Madame, qu'allez-vous dire?

LA COMTESSE.

Qu'ai-je à craindre? ce ſont mes chevaliers, tous attachés à moi, à ma perſonne, & ſir Williams eſt Anglois. (*Les chevaliers, Williams & Béatrix s'approchent.*)

BLONDEL.

Oui, chevaliers, oui ce rempart
Tient priſonnier le roi Richard.

LES CHEVALIERS.

Que dites-vous ? le roi Richard ?
Richard ! qui? le roi d'Angleterre !

BLONDEL.

Oui chevaliers, oui, ce rempart
Tient priſonnier le roi Richard;
C'eſt là qu'eſt le roi d'Angleterre !

LES CHEVALIERS.

Qui vous l'a dit ? par quel hafard
Avez-vous connu cette affaire ?
Comment fçavez-vous ce myftère ?

LA COMTESSE.

Qui vous l'a dit ? par quel hafard ?
Ah, grands dieux ! mon cœur fe ferre.

BLONDEL.

Par moi qui, fous cet habit vil,
M'en fuis approché fans péril :
Sa voix a pénétré mon âme;
Je la connois, oui, oui, madame;
Oui, chevaliers, oui ce rempart,
Tient prifonnier le roi Richard.

LA COMTESSE.

Ah! s'il eft vrai, quel jour prospère !
Ah, grands dieux...! ah ! mon cœur fe ferre
De joie & de faififfement.

LES CHEVALIERS, WILLIAMS, BÉATRIX, ET LA COMTESSE.

Ah, grands dieux ! quel étonnement !
Quel bonheur ! quel événement !
Travaillons à fa délivrance :
Marchons, marchons.

BLONDEL.

Point d'imprudence;
Travaillons à fa délivrance :
Non, il faut agir prudemment.

LES CHEVALIERS.

Travaillons à fa délivrance.

LA COMTESSE.

Que faire pour fa délivrance ?
Ah, Blondel ! quel heureux moment !
Que faire pour fa délivrance ?
Chevaliers, écoutez Blondel.

LES CHEVALIERS.

Blondel ! Blondel ! oui, c'eft Blondel.

LA COMTESSE.

Chevaliers, connoiffez Blondel.
Ah, quel bonheur ! quel coup du ciel !

BLONDEL.

Travaillons à fa délivrance,
Et ne parlons point de Blondel.

SCÈNE V.

LES CHEVALIERS,
BLONDEL,
LA COMTESSE, SIR WILLIAMS.

LA COMTESSE.

AH! chevaliers, ah! ſir Williams, & vous Blondel! mon cher Blondel! voyez entre vous ce qu'il convient de faire pour délivrer le roi; la joie, la ſurpriſe, cette nouvelle m'a ſaiſie, de maniere que je ne peux jouir de ma réflexion; ſervez-vous de tout mon pouvoir: c'eſt de moi, c'eſt de mon bonheur que vous allez vous occuper. (*Elle ſort, en s'appuyant ſur les bras de ſes femmes.*)

SCÈNE VI.

LE SÉNÉCHAL, WILLIAMS, BLONDEL, ET DEUX CHEVALIERS.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, c'eſt l'infortune de Richard qui faiſoit toute ſa peine.

BLONDEL.

Sires chevaliers, ſir Williams, le tems eſt précieux ; voyons quels ſont les moyens qui s'offrent à nous pour délivrer Richard; ſçachons d'abord quel eſt l'homme qui le garde; Williams, quel homme eſt-ce que ce gouverneur? le connoiſſez-vous?

WILLIAMS.

Que trop.

BLONDEL.

L'intérêt peut-il quelque choſe ſur lui?

WILLIAMS.

Non.

BLONDEL.

Et la crainte?

WILLIAMS.

Encore moins.

BLONDEL.

Ni l'intérêt, ni la crainte; c'eſt un homme bien rare: écoutez, chevaliers, & vous, Williams, voici mon avis: le gouverneur va venir parler à votre fille.

WILLIAMS.

Parler à ma fille!

BLONDEL.

Oui : il ſçait que ce ſoir vous donnez un bal, une fête.

WILLIAMS.

Moi!

BLONDEL.

Oui, vous, & faites tout préparer à l'inſtant pour recevoir ici les bonnes gens des noces qui s'amuſent ici près, & que j'ai prévenus de votre part.

WILLIAMS.

Des noces! un bal! il ſçait que je donneroi une fête; & de qui auroit-il pu ſçavoir ?...

BLONDEL.

De moi.

WILLIAMS.

De vous! eh! comment cela ſe peut-il?

BLONDEL.

Enfin, il le ſçait, je vous le dirai; mais ne perdons pas un inſtant. Il viendra ici dans

l'espoir que cette fête lui donnera les moyens de parler à la belle Laurette.

WILLIAMS.

Ah, qu'il lui parle!

BLONDEL.

Oui, il lui parlera: mais qu'aussi-tôt il soit entouré des officiers de la princesse, qu'il soit sommé de rendre le roi; s'il refuse, alors la force.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, la force: armons-nous, forçons le château.

WILLIAMS.

Forcer le château! & que peuvent vingt ou trente hommes, armés seulement de lances & d'épées, contre cent hommes de garnison placés dans un château fort.

LE SÉNÉCHAL.

Vingt ou trente hommes, & les soldats qui jusqu'ici ont servi d'escorte à Margueritte, & qui sont dans la forêt voisine, en attendant notre retour; je vais les faire avancer; & que ne peuvent la valeur, notre exemple, & le désir de délivrer le roi?

BLONDEL.

Ah! sénéchal, vous me rendez la vie; est-il quelqu'un de nous qui ne se sacrifie pour une

ſi belle cauſe! Williams, Richard eſt dans les fers, & vous êtes Anglois.

WILLIAMS.

Ou le délivrer, ou mourir.

BLONDEL.

Sénéchal, faites promptement avancer votre eſcorte ; faites armer tous vos chevaliers ; que Floreſtan ſoit arrêté, & dès que nos gens feront aux pieds des murailles, le ſignal de l'aſſaut. J'ai remarqué un endroit foible, où, à l'aide des travailleurs, j'eſpère faire brêche, & montrer à nos amis le chemin de la victoire ; en attendant, Williams, faites tout préparer ici pour la danſe. (*Williams ſort.*)

SCÈNE VII.

BLONDEL, *ſeul.*

Si l'amitié la plus pure, ſi l'ardeur la plus vive peuvent inſpirer un cœur tendre & ſenſible, que ne dois-je pas attendre des motifs qui m'enflamment ?

SCÈNE VIII.

WILLIAMS, LAURETTE, DES DOMESTIQUES.

WILLIAMS, *aux garçons.*

PRÉPAREZ tout ici, rangez cette table, enlevez les meubles qui peuvent embarraſſer.

LAURETTE.

Eſt-ce qu'on va danſer?

WILLIAMS.

Oui ma fille, ma chere fille.

LAURETTE.

Ma chere fille! ah, mon pere n'eſt plus en colere; on va danſer. Ah! ſi le chevalier le ſçavoit, peut-être pourroit-il...

WILLIAMS.

Allons, aide-nous à préparer cette ſalle, nous allons danſer. (*Cependant les garçons rangent les meubles, préparent la ſalle.*) Mettez encore ici des lumieres.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BLONDEL.

BLONDEL, *à Laurette.*

Le gouverneur, après la danse,
Viendra se rendre dans ces lieux.

LAURETTE.

Ah, quel bonheur ! que sa présence
Pour moi doit embellir ces lieux !

BLONDEL, *à Williams, qui approche.*

Nous n'avons point de mystere :
Je lui disois que mes yeux
Revoyent enfin les cieux !

LAURETTE.

Nous n'avons point de mystere,
Non, mon pere, non, mon pere,
Ce bonhomme doit vous plaire.

WILLIAMS.

Parlez, parlez sans mystere,
Ce bonheur a sçu me plaire.

LAURETTE, *à part.*

Est-il bien sûr de ma tendresse?
Me sera-t-il toujours constant ?

BLONDEL.

Si vous aviez vu son ivresse ?
Son cœur sera toujours constant.

LAURETTE.

Son ivresse !
Son cœur sera toujours constant.

WILLIAMS.

Il te disoit que ses yeux
Revoyent enfin la lumiere.

LAURETTE.

Oui, mon pere, oui, mon pere,
Nous n'avons pas de mystere ;
Il me disoit, que ses yeux
Revoyent enfin les cieux ;

BLONDEL.

Nous n'avons point de mystere,
Je lui disois que mes yeux
Revoyent enfin les cieux ;
Je voulois vous dire encore...

LAURETTE.

Je ne veux point qu'il l'ignore...

WILLIAMS.

Il te disoit que ses yeux...

LAURETTE.

Oui, mon pere, &c.

SCÈNE X.

WILLIAMS, LAURETTE, ANTONIO.

(*Les noces paroiſſent, enſuite on danſe.*)

UN PAYSAN.

Eh zig, & zoc,
Eh fric, & froc;
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Sans berger, ſi la bergere
Eſt en un lieu ſolitaire,
Tout pour elle eſt ennuyeux;
Mais ſi le berger Sylvandre
Auprès d'elle vient ſe rendre;
Tout s'anime à l'entour d'eux.

Eh zig, & zoc,
Eh fric, & froc;
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Qu'en dites-vous, ma commere,
Eh! qu'en dites-vous, compere,

Rien ne se fait bien qu'à deux;
Les habitans de la terre,
Hélas! ne dureroient guere,
S'ils ne disoient pas entre eux :
Eh zig, & zoc, &c.

(La danse continue; à l'instant que le gouverneur entre & est prêt de danser avec Laurette, on entend un bruit de tambour.)

FLORESTAN.

Ciel! qu'entends-je?

WILLIAMS, *accompagné des chevaliers de Margueritte.*

Je vous arrête.

FLORESTAN.

Vous?

WILLIAMS.

Moi.

FLORESTAN.

Qu'osez-vous faire? Dieux, quelle trahison!

Dieux! qu'est-ce que prétend
Ce parti violent?

LES CHEVALIERS.

Que Richard, à l'instant,
Soit remis dans nos mains;
Oui, qu'ici ses destins
Soient remis dans nos mains.

FLORESTAN.

Non, jamais ses destins
Ne seront dans vos mains,

(Le théâtre change, & repréſente l'aſſaut donné à la fortereſſe par les troupes de Margueritte; Blondel & Williams encouragent les aſſiégeans; les aſſiégés reçoivent un renfort, & repouſſent l'attaque avec avantage.

Blondel alors jette ſon habit d'aveugle, & ſous celui que couvroit ſa caſaque, il ſe met à la tête des pionniers, il les place, & leur fait attaquer l'endroit foible dont il a parlé; l'aſſaut continue; on voit paroître, ſur le haut de la fortereſſe, Richard, qui, ſans armes, fait les plus grands efforts pour ſe débarraſſer de trois hommes armés; dans cet inſtant la muraille tombe avec fracas. Blondel monte à la brêche, court auprès du roi, perce un des ſoldats, lui arrache ſon ſabre; le roi s'en ſaiſit, ils mettent en fuite les ſoldats qui s'oppoſent à eux; alors Blondel ſe jette aux genoux de Richard, qui l'embraſſe. Dans ce moment le chœur chante: *Vive Richard*, sur une fanfare très éclatante; les aſſiégeans arborent le drapeau de Margueritte; dans ce moment elle paroît, ſuivie de ſes femmes & de tout le peuple; elle voit Richard délivré de ſes ennemis, & conduit par Blondel; elle tombe évanouie, ſoutenue par ſes femmes, & ne reprend ſes eſprits que dans les bras de Richard.

Floreſtan enſuite eſt conduit aux pieds du roi par le ſénéchal & Williams; Richard lui rend ſon épée; toute cette action ſe paſſe ſur la marche, depuis la fanfare qui termine le combat.)

RICHARD.

O ma chere comteſſe!
O doux objet de ma tendreſſe!

MARGUERITTE.

Ah, Richard ! ô mon roi ! ah, dieux !

RICHARD.

A la tendresse,
Je dois ce moment heureux.

MARGUERITTE, *montrant Blondel.*

C'est à Blondel, c'est à son cœur.

RICHARD, *embrasse Blondel.*

C'est à ton cœur
Qu'en ce jour je dois mon bonheur.
Délivré par ceux que j'aime,
De mes sujets oubliés,
C'est l'amour & l'amitié
Qui font mon bonheur suprême.

MARGUERITTE.

Qu'en ce jour, je dois ce bonheur.

MARGUERITTE, BLONDEL.

C'est l'amour & l'amitié
Qui font mon bonheur suprême.

CHŒUR.

LES FEMMES *de la Comtesse*, LAURETTE, ANTONIO, & LES PAYSANS.

Ah, que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour,
Que le bonheur l'accompagne sans cesse !

Ah, quel plaisir, quel ivresse !
C'est un roi, oui, c'est lui-même,
Qui paroît dans ce séjour.

LA COMTESSE, RICHARD, BLONDEL, WILLIAMS, FLORESTAN & LES CHEVALIERS.

Ah ! que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour !

MARGUERITTE, RICHARD, BLONDEL.

Non, l'éclat du diadême
Ne vaut pas un si beau jour.

MARGUERITTE, *à Florestan & à Laurette.*

Vous, commencez ma récompense.
Heureux amans, je vous unis.
(A Williams.)
Souffrez que ce nœud mette un prix
A notre reconnoissance.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Heureux amans.

TRIO.

MARGUERITTE.

C'est l'amitié fidele
Qui finit mon malheur ;
Qu'un amour eternelle
Assure ton bonheur.

RICHARD.

C'eſt l'amitié fidele
Qui finit mon malheur
Et l'amour de ma belle
Aſſure mon bonheur.

BLONDEL.

Pour un sujet fidele
Eſt-il plus grand bonheur
Quand il voit que ſon zele
Finit votre malheur.

CHŒUR.

RICHARD, LA COMTESSE, FLORESTAN, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.

Ah, quel bonheur! quelle ivreſſe,
Que le bonheur l'accompagne ſans ceſſe!
C'eſt un roi, oui, c'eſt lui-même,
Qui paroît dans ce ſéjour.

LAURETTE, LES FEMMES DE LA COMTESSE, LES PAYSANS.

Que le bonheur l'accompagne ſans ceſſe!
Ah, quel bonheur, quelle ivreſſe,
C'eſt un roi, oui, c'eſt lui-même,
Qui paroît dans ce ſéjour.

RICHARD.

C'eſt un roi, oui, c'eſt lui-même,
Qui vous doit un ſi beau jour

MARGUERITTE.

Richard m'eſt rendu dans ce jour.

BLONDEL.

C'eſt un roi délivré par l'amour.

LE CHŒUR.

Ah! quel bonheur, quel plus beau jour.
C'eſt un roi qui vous doit un ſi beau jour.

FIN.



Appendices

APPENDICES

I

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR

HISTOIRE CRITIQUE ET ANECDOTIQUE

Lorsque la Comédie-Française dut nous restituer (le 17 septembre 1875) le premier texte du *Philosophe sans le savoir*, tel que Sedaine l'avait écrit, c'est-à-dire en rétablissant, dans leur intégrité, les passages dont la censure du temps avait exigé, soit la modification, soit la suppression totale, M. Jules Prével publia dans le *Figaro* (numéro du 15 septembre 1875), un article dans lequel il exposa, avec pièces et documents à l'appui, l'histoire critique et anecdotique de la Comédie de Sedaine. Nous remercions vivement notre confrère d'avoir bien voulu nous auto-

riser à reproduire ici ce travail si bien renseigné et si complet.

Le Philosophe sans le savoir.

La reprise du *Philosophe sans le savoir*, annoncée pour le vendredi 17 septembre 1875, au Théâtre-Français, offrira cette particularité que la pièce va, pour la première fois, être jouée telle que Sedaine l'avait écrite, telle qu'il voulait qu'elle fût représentée, telle qu'il n'a pu avoir la satisfaction de l'entendre, puisque cette satisfaction ne lui est donnée — ou plutôt n'est donnée à sa mémoire — qu'après cent dix ans d'attente.

La première représentation du *Philosophe sans le savoir* date du 2 décembre 1765. Ce fut un événement dans le monde des théâtres de ce temps-là.

La pièce avait eu un grand succès de lecture. Reçue avec acclamation, mise immédiatement à l'étude, elle s'était vue arrêtée tout à coup par le *veto* de la censure. Le terrible M. Marin refusait de donner son approbation, non pas que le drame de Sedaine lui parût contraire aux bonnes mœurs, mais il le jugeait contraire aux lois !

La scène principale du *Philosophe sans le*

savoir est la scène où M. Vanderk père apprend, le jour même du mariage de sa fille et au milieu des préparatifs de la noce, que son fils va se battre en duel (1). Il surprend le jeune homme au moment où celui-ci s'échappe de la maison paternelle, avant le jour, afin de ne pas troubler la fête.

M. Vanderk est un vieux gentilhomme; son fils est militaire et il a insulté un autre officier; la réparation est due, il faut qu'elle soit donnée.

Le père impose silence à ses angoisses. Loin de s'opposer au duel, il se fait, pour ainsi dire, le complice de son fils. Il l'aidera à cacher son départ; il inventera un prétexte pour justifier son absence. Il lui donne des lettres de crédit sur l'étranger pour le cas où il serait obligé de quitter la France; mais, quand le jeune homme s'approche de lui pour l'embrasser, le père domine son émotion : il repousse doucement l'étreinte de son fils et, d'un geste suprême, il lui indique que l'heure est venue de faire son devoir.

C'est un peu le : « Va te battre!... » de madame de Presles dans le *Gendre de M. Poirier*. Emile Augier et Sedaine se sont rencontrés, mais l'ordre silencieux du père a quelque chose de plus poignant encore que l'exclamation véhémente de l'épouse.

(1) La pièce avait d'abord pour titre le *Duel*.

C'est là la scène dont le censeur Marin se refusait à autoriser la représentation. Les édits rendus par Louis XIII et par Louis XIV contre le duel étaient alors dans toute leur vigueur, et le censeur royal n'admettait pas qu'un père de famille pût permettre à son fils de rendre raison par les armes, puisque le duel était défendu par les lois.

L'interdiction de la pièce fit grand bruit. Elle devait être donnée sur le théâtre de la Cour, à Fontainebleau, où M. le maréchal de Richelieu, premier gentilhomme de la Chambre du roi, en exercice cette année-là, voulait qu'il ne fût représenté que des pièces nouvelles. M. Marin se montra inexorable. Il est, du reste, assez vertement houspillé, dans la correspondance littéraire de l'année 1765.

Le baron de Grimm et Diderot prirent fait et cause pour Sedaine. Diderot le tenait en haute estime, comme il avait en grande affection Greuze et Chardin. Il parle avec le même enthousiasme et la même chaleur des deux grands artistes et de l'auteur dramatique. Tous trois eurent, en effet, dans leur talent, d'incontestables affinités, et tous trois peuvent compter parmi les peintres les plus fidèles de l'époque pendant laquelle ils ont vécu.

Il est fort douteux, dit Grimm, que le *Philosophe sans le savoir* paraisse jamais sur le théâtre, l'au-

teur n'ayant pu s'arranger avec le censeur. Un duel conseillé par un père a mis toute la police en alarmes... Montrer un père qui ne veut pas que son fils, après avoir fait une étourderie, commette aussi une lâcheté, et qui lui conseille, au théâtre, le seul parti que tout homme d'honneur voudrait que son fils prît dans le monde, s'il avait le malheur de se trouver en pareille circonstance, oh! ce serait du plus dangereux exemple! On voit bien que nous ne sommes pas dans le siècle des Corneille. Le cardinal de Richelieu n'aurait pas eu la peine d'ameuter aujourd'hui ses roquets beaux-esprits contre le *Cid*, car si le bon Pierre était venu porter son *Cid* à M. Marin, censeur de la police, il l'aurait envoyé souper avec M. Sedaine.

En attendant que M. Marin se décide définitivement sur la pièce de M. Sedaine, on oblige celui-ci de la gâter assez convenablement pour pouvoir être jouée...

Sedaine résista longtemps ; il dut céder à la fin. Au lieu de la scène simple et forte qu'il avait primitivement conçue, il imagina un subterfuge. Le fils Vanderk s'échappe par une feinte, il désobéit à son père, et fait de celui-ci sa dupe ; il perd ainsi beaucoup de son intérêt. Le père, trompé, devient lui-même un moment presque ridicule. La situation dominante de la pièce s'affaiblit à ce point que, selon l'expression de Sedaine lui-même : « *la pièce ne remplit pas son titre.* »

Le pauvre Sedaine n'était pas encore au bout de ses épreuves. Même après les corrections qu'on avait eu tant de peine à lui arracher, et contre lesquelles sa conscience d'auteur devait plus tard protester, il fallut qu'une répétition officielle levât les derniers scrupules du censeur et du lieutenant-général de police.

Le 29 du mois de novembre, dit toujours la correspondance de Grimm, sur les onze heures du matin, une commission du Châtelet s'est transportée à l hôtel de la Comédie-Française, pour assister à la répétition du *Philosophe sans le savoir,* comédie en prose et en cinq actes, par M. Sedaine, retenue à la police depuis plus d'un mois pour des raisons de la dernière importance, dont j'ai eu l'honneur de vous faire part. Cette descente du Châtelet devait enfin décider si nous verrions le *Philosophe sans le savoir* ou non La commission était composée de M. de Sartine, lieutenant-général de police, de M. du Lys, lieutenant-criminel, et de M. le procureur du roi au Châtelet. Le poète, très sagement, avait prié ces magistrats de vouloir bien mettre leurs femmes de la commission... « Mais elles n'entendent rien à la partie de la législation, » a dit M. de Sartine. — « N'importe, a repris M. Sedaine, elles jugeront le reste. »

M. Sedaine a de l'esprit ; sans cette précaution, nous n'aurions peut-être jamais eu la satisfaction de voir sa pièce. Madame de Sartine est fort aimable ;

madame la lieutenante-criminelle a de fort beaux yeux, sans compter un naturel charmant. Les beaux yeux de ces dames ont fondu en larmes pendant toute la répétition. La sévérité des magistrats n'a pu tenir contre tant de beaux yeux en larmes. D'un autre côté, on a obligé le poète à quelques sacrifices, désavoués à la vérité par la raison et le bon sens, mais convenables à l'esprit de pédanterie qu souffle depuis quelque temps; et de tout cela, il est résulté que, le 2 de ce mois de décembre, on a donné la première représentation d'une pièce que le public n'osait plus se flatter de voir.

La curiosité publique avait été fort excitée. On fit 3,353 livres à la première représentation; ce qui est une grosse recette pour le temps. L'effet de la pièce ne semble pas avoir été, le premier jour, tel qu'on l'attendait; mais il fut considérable les jours suivants. Interrompue à la septième représentation par la clôture des théâtres à l'occasion de la mort du Dauphin, puis reprise le 12 janvier, la pièce fut jouée vingt-huit fois en moins de deux mois, avec une moyenne de recettes de plus de 2,000 livres. C'était un immense succès — en 1766.

Toutefois, Sedaine voulut en appeler devant le public des sévérités de la censure. Les deux premières éditions du *Philosophe sans le savoir* portent, à la suite de la pièce telle

qu'on l'a toujours représentée depuis 1765, des variantes qui rétablissent le texte primitif.

Avant de donner ces variantes, Sedaine explique, avec beaucoup de modestie et de clarté, les motifs qui l'y engagent. Il se défend de protester en cela contre les décisions de l'autorité et le sentiment du public.

Il est convenu que Sedaine n'est pas un écrivain. Il a pourtant une manière de dire les choses qui ne manque ni de grâce ni de saveur et qui porte avec elle la conviction. Voici cette page devenue rare aujourd'hui. C'est la pièce principale du procès que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs :

De tous les défauts de ma pièce, — dit Sedaine — celui qui n'échappe pas à la plus légère attention, est qu'elle ne remplit pas son titre ; j'ai été le premier à le dire après les changements. Mon *Philosophe sans le savoir* était un homme d'honneur, qui voit toute la cruauté d'un préjugé terrible et qui y cède en gémissant. C'était, sous un autre aspect, Brutus, qui, pénétré de ce qu'il doit à sa patrie, étouffe la voix de la raison, le cri de la nature, et envoie ses fils à la mort.

Les considérations les plus sages m'ont forcé de changer la situation et d'affaiblir mon caractère principal ; j'avoue que le titre de Philosophe paraissait proposer Vanderk comme un modèle de con-

duite, et ce prétendu modèle malheureusement trop près de nos mœurs était trop loin de nos lois. Mais si cet ouvrage a le bonheur d'être représenté dans les pays étrangers, les considérations nationales ne subsistant plus, puisque le lieu de la scène n'est plus le même pour eux, je crois que le caractère de mon Philosophe, tel qu'il était, aura plus de ressort et le personnage plus de feu; les passages de la fermeté à la tendresse seront marqués avec plus de force et les situations deviendront plus théâtrales.

C'est cette raison qui m'a fait ajouter à la pièce, telle qu'on la joue, les scènes telles qu'elles étaient avant d'être changées, et j'ai même remis ce que le public m'a forcé de supprimer, l'or donné après la reconnaissance, l'arrivée des musiciens, etc.

Ce n'est pas que le public n'ait bien vu et bien décidé. J'avais diminué la force, le nerf, la vigueur de mon athlète, et je lui laissais le même fardeau à porter : les proportions étaient ôtées. Je désire que la représentation, en quelque lieu qu'elle se fasse, assure la justesse de ma réflexion.

C'est donc la volonté expresse de Sedaine qui va être suivie pour la première fois. C'est comme un codicille de son testament dont la Comédie-Française se fait aujourd'hui l'exécutrice. Comment ne l'a-t-elle pas fait plus tôt ? Comment les artistes distingués qui se sont succédé dans le rôle de Vanderk n'ont-ils pas eu déjà l'idée de rendre au *Philosophe* toute sa vigueur, toute sa sincérité, tout son

effet ? Telle est la force de l'habitude. La pièce n'a guère quitté le répertoire ; on la jouait comme elle avait toujours été jouée. Il fallait une circonstance, un hasard, pour rompre avec la routine !

Le *Philosophe sans le savoir* n'avait pas été représenté depuis 1869.

Lorsqu'en 1875, l'administrateur-général de la Comédie-Française songea à remettre la pièce au répertoire, il fit demander la plus vieille édition qui fût à la bibliothèque du théâtre. C'était l'édition de 1766. Il y lut les quelques lignes que nous venons de transcrire. Il compara les deux versions, et il put se convaincre combien Sedaine avait eu raison de demander que l'on rétablît le texte primitif.

Ce n'est pas tout. M. Émile Perrin fit rechercher dans les archives du théâtre s'il n'existait pas un ancien manuscrit, et l'on eut le bonheur d'y retrouver le manuscrit original, celui qui avait servi aux premières répétitions, ce que l'on appelle en argot de théâtre : *le souffleur*. C'est sur ce manuscrit même que Sedaine avait fait les changements ordonnés. Les pages de la scène principale, toute la fin du troisième acte, avaient été repliées et cousues ; la version destinée à les remplacer et qui jusqu'à présent a toujours été suivie, avait été interfoliée.

On coupa le fil qui retenait ces pages captives depuis 1765 : c'était bien le texte original, publié en variantes dans l'édition de 1766. Mais sur ces pages, dont le papier est un peu moins jauni, et que Sedaine avait rayé d'un seul trait de plume et d'une ligne diagonale presqu'imperceptible, tant il le faisait à regret, on peut suivre la trace de la lutte engagée entre le censeur et l'auteur. Sedaine ne s'était pas rendu tout de suite, il procédait par concessions ; il avait proposé d'autres modifications avant d'en venir à celles que l'on exigeait de lui.

Nous avons tenu dans nos mains ce précieux manuscrit. Au bas de la première page nous avons pu voir les deux terribles signatures du terrible M. Marin et du lieutenant-général de police, M. de Sartine, avec les deux lignes autographes qui autorisent la représentation.

En outre, ce manuscrit contient de très intéressantes indications à l'aide desquelles on a pu se rapprocher aussi fidèlement que possible de l'ancienne mise en scène, et cela n'est pas sans importance dans une pièce où la vérité de la mise en scène joue un rôle aussi important que dans le *Philosophe sans le savoir*. Sedaine devait être un très habile metteur en scène, quoique ce soit là un art

de date relativement récente. Le soin des détails, le juste mouvement des scènes, le caractère physique de ses personnages, le préoccupaient au plus haut point. Il estimait que l'illusion scénique doit être complète et qu'elle ajoute beaucoup à l'intérêt du drame et à l'émotion du public.

*
* *

Depuis sa première représentation, le *Philosophe sans le savoir* a peu quitté le répertoire de la Comédie-Française. En cent dix ans, il a été joué deux cent quatre-vingt-dix fois. Ce n'est peut-être pas un nombre bien considérable de représentations, mais la pièce n'en a pas moins toujours été considérée, non-seulement comme le chef-d'œuvre de Sedaine, mais comme un des chefs-d'œuvre du Théâtre-Français. Elle a toujours tenté les comédiens, car il est peu d'auteurs qui aient su, aussi bien que Sedaine, préparer la besogne de l'acteur et laisser plus de place à son succès personnel.

Il est curieux de suivre, avec les années, les diverses distributions de rôles par lesquelles a passé, dans l'espace de plus d'un siècle, le *Phliosophe sans le savoir*. Les comédiens qui ont joué la pièce *d'origine*, comme on disait

en ce temps-là, les créateurs des rôles, comme on dirait aujourd'hui, formaient un ensemble incomparable. Brizard jouait *Vanderk père;* Molé, *Vanderk fils;* Grandval, *le baron d'Esparville;* Lekain, *d'Esparville fils* (un rôle de vingt lignes); Préville, *Antoine*, mademoiselle Doligny, *Victorine.* Celle-ci se surpassa et surpassa tous les autres. C'était une actrice adorée du public, pleine de naturel et de sensibilité, dont la grâce un peu rêveuse allait merveilleusement à ce rôle exquis de Victorine. On n'a plus maintenant de mademoiselle Doligny qu'une charmante gravure d'après son portrait, par Vanloo. Sans être absolument belle, elle avait, dit-on, excité de grandes passions; le portrait est de cet avis.

En 1806, mademoiselle Mars prit le rôle de Victorine, et Baptiste aîné celui du Philosophe. Tous deux jouèrent ces rôles pendant vingt ans, jusqu'en 1826; ils y ont laissé des souvenirs ineffaçables.

Après Molé, le rôle de Vanderk fils fut tenu par Damas en 1806, par Armand de 1813 à 1826. Après Préville, Antoine fut joué par Dazincourt, par Michot et par Monrose père en 1826. C'était un des meilleurs rôles de cet excellent comédien. Samson et Monrose fils lui succédèrent, lorsqu'on reprit la pièce en

1851 avec Geffroy, qui joua supérieurement, le rôle du Philosophe.

Depuis mademoiselle Mars, le nombre a été grand des Victorine. Citons mademoiselle Anaïs (1836), madame Plessy, mademoiselle Rébecca Félix (1851), mademoiselle Favart, mademoiselle Dubois, madame Victoria Lafontaine (1865-69) (1). Le rôle de la marquise, qui passe aussi pour un rôle de grande tradition, a été joué successivement par mademoiselle Contat, par mademoiselle Mézerai, par mademoiselle Leverd, par mademoiselle Mante et par madame Allan.

Voici comment la pièce sera jouée après-demain vendredi :

Vanderk père.	MM.	MAUBANT.
Vanderk fils.		LAROCHE
M. le baron d'Esparville. .		TALBOT.
Antoine.		BARRÉ.
Le président.		PRUDHON.
Un domestique de M. d'Esparville.		JOLIET.
Champagne.		ROGER.
Mme Vanderk.	Mmes	GUYON.
La marquise.		PROVOST-PONSIN.
Victorine.		BARRETTA.
Mlle Vanderk		MARTIN.

(1) Madame Rose-Chéri l'a également joué, un moment, au théâtre du Gymnase.

Les nouveaux interprètes du *Philosophe sans le savoir* ont eu d'illustres devanciers. Mais il ne faut jamais, au théâtre, s'effrayer du passé. C'est un art tout du moment, parce que l'impression y domine, et lorsque le public est attendri ou intéressé, lorsqu'il rit ou lorsqu'il pleure, il ne s'inquiète guère si d'autres avant lui ont ressenti plus ou moins vivement les mêmes émotions.

JULES PRÉVEL.

II

Le Mariage de Victorine,

Comédie en trois actes,

de GEORGE SAND (1).

Madame George Sand a imaginé de donner une suite au *Philosophe sans le savoir* dans sa jolie et touchante comédie *le Mariage de*

(1) La pièce imprimée est précédée d'une intéressante étude de Mme Sand, sur le talent de Sedaine, et dont nous avons donné un extrait dans la notice qui ouvre le présent volume.

Victorine. Le mutuel amour d'Alexis et de Victorine est, en effet, à peine indiqué dans la comédie de Sedaine; existe-t-il même réellement, d'une manière bien déterminée, pour ce qui concerne Alexis? C'est ce qui ressort insuffisamment des développements de la pièce que domine surtout — et de très haut — la grande émotion du duel qui la remplit tout entière. Madame Sand a repris les amours de Victorine et d'Alexis au point même où Sedaine avait trouvé bon de les arrêter. Elle a seulement fait intervenir un personnage nouveau, Fulgence, qu'Antoine destine d'abord comme époux à sa fille, et qui sert à précipiter le dénouement. En effet, le chagrin de Victorine, à l'idée de ce mariage, — elle dont le cœur est tout rempli de l'image d'Alexis, sans qu'elle ait cependant jamais reçu son aveu, — ouvre les yeux de son père, puis ceux de Vanderk et de toute sa famille. Alexis se déclare, Fulgence se retire et, malgré l'opposition du vieil Antoine, les deux jeunes gens se marient. « Il fallait prévoir leur amour, s'écrie Vanderk, si nous voulions l'empêcher. »

Le *Mariage de Victorine* a été joué d'abord au théâtre du Gymnase, puis à la Comédie-Française, et avec un grand succès dans les

deux théâtres. Voici comment étaient distribués les rôles :

GYMNASE.

26 novembre 1851

Vanderk.	MM.	DUPUIS.
Alexis.		BRESSANT.
Antoine		LAFONTAINE.
Fulgence.		GEOFFROY.
Mme Vanderk.	Mmes	MÉLANIE.
Sophie.		FIGEAC.
Victorine.		ROSE-CHÉRI.

COMÉDIE-FRANÇAISE.

7 mars 1876.

Vanderk.	MM.	MAUBANT.
Alexis.		LAROCHE.
Antoine		BARRÉ.
Fulgence.		BAILLET.
Mme Vanderk.	Mmes	GUYON.
Sophie.		MARTIN.
Victorine.		BARRETTA.

A la Comédie-Française, les artistes, qui avaient repris le *Philosophe sans le savoir*, jouaient aussi les rôles correspondants du *Mariage de Victorine*. Enfin, la première représentation de cette dernière comédie y fut donnée, — mais cette seule fois — à la suite

et comme conclusion du *Philosophe sans le savoir*, et dans la même soirée.

III

Richard Cœur de Lion.

Voici un curieux extrait des *Mémoires* de GRÉTRY (1), relatif à cet opéra-comique :

Jamais sujet ne fut plus propre à la musique, a-t-on dit, que celui de Richard Cœur de Lion. Je suis de cet avis, quant à la situation principale de la pièce ; je veux dire celle où Blondel chante la romance :

Une fièvre brûlante, etc.

Mais il faut convenir que le sujet n'appelle pas davantage la musique qu'aucun autre ; je dis plus : la pièce devait n'être que déclamée. Car alors la romance devant être essentiellement chantée, rien ne devait l'être que ce

(1) *Mémoires ou Essai sur la musique*, par M. Grétry, à Paris, chez l'auteur, rue Poissonnière, et chez Prault, quai des Augustins, et à Liége, chez Desoer (F.-J.), imprimeur, libraire, in-8, 1789.

seul morceau qui eût produit encore plus d'effet ; je me rappelle avoir tenté de ne faire précéder, au second acte, aucun morceau de musique à la romance, uniquement pour cette raison. Mais faisant réflexion qu'on avait chanté dans chaque situation du premier acte, j'abandonnai cette première idée, ne doutant point d'ailleurs que les spectateurs se faisant illusion n'écoutassent cette romance comme si, en musique, elle eût été unique dans l'ouvrage. Ces mêmes réflexions m'engagèrent à la faire dans le vieux style pour qu'elle tranchât sur tout le reste. Y ai-je réussi? il faut le croire, puisque cent fois l'on m'a demandé si j'avais trouvé cet air dans le fabliau qui a procuré le sujet.

M. Sedaine en me communiquant son manuscrit me disait : « J'ai déjà confié ce poëme « à un musicien ; il ne l'a point accepté, parce « qu'il croit ne pouvoir pas faire assez bien « une romance qui s'y trouve. Lisez, décidez « vous, et point de complaisance de votre « part. »

Si j'acceptai sans hésiter ce bel œuvre dramatique, j'avoue que la romance m'inquiétait, de même que mon confrère. Je la lus de plusieurs manières, sans trouver ce que je cherchais, c'est-à-dire le vieux style capable de plaire aux modernes. La recherche que je fis

pour choisir parmi toutes mes idées le chant qui existe, se prolongea depuis onze heures du soir jusqu'au lendemain à quatre heures du matin (1). Nous confiâmes le rôle de Richard à M. Philippe, qui n'en avait pas encore *créé*, et qui depuis ce succès a mérité de plus en plus les applaudissements du public. A plusieurs répétitions, la beauté de la situation, la sensibilité de l'acteur, jointes au désir de bien remplir son rôle, exaltait son imagination au point que ses larmes l'étouffaient lorsqu'il voulait répondre à Blondel :

Un regard de ma belle, etc.

Le jour de la première représentation, cet acteur plein d'ardeur et de zèle fut attaqué subitement d'une extinction de voix ; il n'était plus temps de changer le spectacle, la salle était pleine. Il me fit appeler dans sa loge : « Voyons, chantez votre romance. » Il articula quelques sons avec peine. « C'est bien là, lui dis-je, la voix d'un prisonnier ; vous produirez l'effet que je désire ; chantez, soyez sans inquiétude. »

(1) Je me rappelle qu'ayant sonné pendant la nuit pour demander du feu : « Vous devez avoir froid, me dit mon domestique, vous êtes toujours là à ne rien faire. »

M. Clairval remplit le rôle de Blondel d'une manière inimitable; la noblesse d'un chevalier, la finesse d'un aveugle clairvoyant qui conduit une grande intrigue: il sut employer tour-à-tour toutes ces nuances délicates avec un goût exquis. Jamais un rôle ne périclite dans les mains de cet acteur; il sait se retenir dans les endroits douteux ou trop neufs pour le public. Mais à mesure qu'on s'y accoutume, l'acteur déploie toute l'énergie dont son rôle est susceptible. Le comédien-machine est le même chaque jour, il ne redoute que l'enrouement. Mais M. Clairval n'a pas le malheur d'être le même à chaque représentation; la perfection de son jeu dépend de la situation de son âme, et il sait encore nous plaire lorsqu'il n'est pas content de lui. . . . .

Richard parut, d'abord, en trois actes, mais non pas avec le troisième acte que l'on joue actuellement; l'on engageait le gouverneur à rendre Richard; il cédait par raison, et lorsqu'il dit à Laurette que son amour pour elle n'y avait point de part, les spectateurs le croyaient, et blâmaient le Gouverneur qui manquait à son devoir. M. Sedaine, en abrégeant le troisième acte, en fit un quatrième. Le Gouverneur ayant refusé de rendre Richard, était retenu prisonnier chez Williams; Blon-

del se trouvait dans le même souterrain, sous prétexte que le père de Laurette avait découvert qu'il servait le Gouverneur et sa fille dans leurs amours.

Blondel se faisait donner un écrit du Gouverneur, assez équivoque pour qu'on lui remît Richard, quoique le Gouverneur n'eût pensé qu'à sa propre délivrance; Richard paraissait dans la prison au grand étonnement du Gouverneur.

Cette manière déplut encore plus que la première; cependant, les représentations se continuaient toujours avec la même affluence, grâce au second acte.

Les habitants de Paris avaient une telle envie de voir terminer cet ouvrage d'une manière agréable, que chaque société m'envoyait un dénouement pour Richard. Enfin, M. Sedaine adopta le siége qui concilie tout, qui laisse intacte la conduite du Gouverneur, et qui présente un beau spectacle, seule ressource qui restait après avoir intéressé aussi vivement dans le second acte. Il est inutile de parler du succès de cette pièce; il paraît que cent représentations, toujours avec la même affluence, suffiront à peine à l'empressement du public.

duite, et ce prétendu modèle malheureusement trop près de nos mœurs était trop loin de nos lois. Mais si cet ouvrage a le bonheur d'être représenté dans les pays étrangers, les considérations nationales ne subsistant plus, puisque le lieu de la scène n'est plus le même pour eux, je crois que le caractère de mon Philosophe, tel qu'il était, aura plus de ressort et le personnage plus de feu ; les passages de la fermeté à la tendresse seront marqués avec plus de force et les situations deviendront plus théâtrales.

C'est cette raison qui m'a fait ajouter à la pièce, telle qu'on la joue, les scènes telles qu'elles étaient avant d'être changées, et j'ai même remis ce que le public m'a forcé de supprimer, l'or donné après la reconnaissance, l'arrivée des musiciens, etc.

Ce n'est pas que le public n'ait bien vu et bien décidé. J'avais diminué la force, le nerf, la vigueur de mon athlète, et je lui laissais le même fardeau à porter : les proportions étaient ôtées. Je désire que la représentation, en quelque lieu qu'elle se fasse, assure la justesse de ma réflexion.

C'est donc la volonté expresse de Sedaine qui va être suivie pour la première fois. C'est comme un codicille de son testament dont la Comédie-Française se fait aujourd'hui l'exécutrice. Comment ne l'a-t-elle pas fait plus tôt ? Comment les artistes distingués qui se sont succédé dans le rôle de Vanderk n'ont-ils pas eu déjà l'idée de rendre au *Philosophe* toute sa vigueur, toute sa sincérité, tout son

moi Sedaine accepte les présentes conditions, nous réservant mutuellement nos droits et actions, au cas que l'un des deux vienne à enfreindre la présente convention.

Fait double entre nous, à Paris, le 15 janvier 1786.

Signé : BRUNET ; J.-M. SEDAINE.

V

LISTE GÉNÉRALE (1)

DES ŒUVRES DRAMATIQUES DE SEDAINE

Le Diable à quatre, ou *la Double Métamorphose*, opéra-comique en trois actes, musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Laurent, 19 août 1756.

Anacréon, comédie en un acte, en vaudeville, aux Italiens, en 1758. (Imprimée en 1754, à la fin du livre intitulé : *Imitation des Odes d'Anacréon.*)

(1) Notre ami Alph. Dumas a bien voulu établir, pour nous, la présente nomenclature d'après la précieuse collection de pièces originales qui composent son cabinet.

Blaise le Savetier, opéra comique en un acte, suivi de la *Noce de Nicaise,* intermède mêlé de chants et de danses, musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Germain, 9 mars 1759.

L'Huître et les Plaideurs, ou *le Tribunal de la chicane,* opéra-comique en un acte; musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Laurent, 18 septembre 1759.

Les Troqueurs dupés, comédie en un acte, avec ariettes, musique de Sodi. — Théâtre de la foire Saint-Germain, 6 mars 1760.

Le Jardinier et son Seigneur, opéra-comique en un acte, musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Germain, 18 février 1761.

On ne s'avise jamais de tout, opéra-comique en un acte, musique de Monsigny. — Théâtre de la foire Saint-Laurent, 14 septembre 1761, puis à Fontainebleau, devant la Cour, le 2 décembre suivant.

Le Roi et le Fermier, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Monsigny. Comédie-Italienne, 22 novembre 1762.

L'ouvrage du cœur, par un François (Sedaine), représenté au mois de juin 1763. (*Paris, Claude Hérissant,* 1763).

Rose et Colas, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, musique de Monsigny. — Comédie Italienne, 8 mars 1764.

L'Anneau perdu et retrouvé, opéra-comique en un acte, musique de Laborde. — Comédie-Italienne, 20 août 1764.

Le Philosophe sans le savoir, comédie en cinq actes, en prose. — Comédie-Française, 2 décembre 1765.

Aline, reine de Golconde, opéra-ballet en trois actes, musique de Monsigny. — Académie royale de musique, 15 avril 1766.

La Gageure imprévue, comédie en un acte, en prose. — Comédie-Française, 27 mai 1768.

Les Sabots, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, par MM. C... (*Cazotte*) et Sedaine, musique de Duni. — Comédie-Italienne, 26 octobre 1768.

Le Déserteur, drame en trois actes, mêlé d'ariettes, musique de Monsigny. — Comédie-Italienne, 6 mars 1769. — Repris au théâtre royal de l'Opéra-Comique, avec une nouvelle orchestration, par A. Adam, le 30 octobre 1843.

Thémire, postorale en un acte, musique de Duni, représentée devant Sa Majesté, à Fon-

tainebleau, le 20 octobre 1770, et à la Comédie-Italienne, la même année.

Le Faucon, opéra-comique en un acte, d'après un conte de La Fontaine, musique de Monsigny, représenté devant Sa Majesté, à Fontainebleau, le 2 novembre 1771, et à la Comédie-Italienne, le 19 mars 1772. (De l'imprimerie de Christophe Ballard, 1771, *par exprès commandement de Sa Majesté.*)

Le Magnifique, comédie en trois actes, en prose, et en vers mis en musique, terminée par un *Divertissement*, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 4 mars 1773, et à Versailles, en présence de Sa Majesté, 26 du même mois.

Ernelinde, tragédie-lyrique en cinq actes, par Poinsinet, *retouchée par Sedaine*, musique de Philidor, représentée devant Sa Majesté, à Versailles, le samedi 11 décembre 1773. (*Imprimée par exprès commandement de Sa Majesté.*)

Les Femmes vengées, opéra-comique en un acte et en vers (d'après un conte de La Fontaine), musique de Philidor. — Comédie-Italienne, 20 mars 1775.

Le Mort marié, opéra-comique en deux actes (1), musique de Bianchi. — Comédie-Italienne, 12 février 1777. (Imprimé à Paris, par Claude Hérissant, en 1771, avec ce titre : *Le Mort marié, comédie en deux actes et en prose*).

Proverbe, par M. Sedaine, imprimé dans la Correspondance de Grimm, septembre 1777.

Félix, ou *l'Enfant trouvé*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Monsigny. — Représentée, d'abord, devant la Cour, à Fontainebleau, le 10 novembre 1777, puis à la Comédie-Italienne, le 24 du même mois.

Aucassin et Nicolette, ou *les Mœurs du bon vieux temps*, comédie en trois actes, avec ariettes, musique de Grétry. — Représentée, d'abord, devant la Cour, à Versailles, le 30 décembre 1779 ; puis à la Comédie-Italienne, le 3 janvier 1780.

Thalie au nouveau Théâtre, prologue en prose, en vers, ariettes et vaudevilles, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 28 avril 1783.

Richard-Cœur-de-Lion, comédie en trois actes en prose et en vers mis en musique, re-

(1) Ce fut d'abord une comédie que Sedaine transforma en opéra-comique après que les comédiens français eurent refusé de la recevoir.

présentée, pour la première fois, à Paris, par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 21 octobre 1784, et à Fontainebleau, devant leurs Majestés, le 25 octobre 1785. — Musique de Grétry. — Repris au théâtre royal de l'Opéra-Comique, avec une nouvelle orchestration, par Ad. Adam, le 27 octobre 1841.

Le Comte d'Albert, drame en deux actes, mêlé d'ariettes, musique de Grétry. — Représenté, d'abord, devant la Cour, à Fontainebleau, le 13 novembre 1786, puis à la Comédie-Italienne, le 8 février 1787.

La Suite du Comte d'Albert, opéra comique en un acte, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 1787.

Amphytrion, opéra en trois actes, musique de Grétry, représenté devant leurs Majestés, à Versailles, le 15 mars 1786, et à l'Académie royale de musique, le 15 juillet 1788. (*Imprimé par exprès commandement de Sa Majesté en 1786*). (1)

(1) L'épigramme suivante a circulé au sujet de cet ouvrage « qui fut, dit Grimm, outrageusement sifflé : »

L'Amphytrion nouveau vient enfin de paraître,
La docte Académie à l'auteur tend les bras,
Sedaine, à coup sûr, doit en être,
Puisque Molière n'en fut pas.

Raoul Barbe Bleue, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 2 mars 1789.

L'Ile enchantée, opéra-comique en trois actes, musique de Bruni. — Théâtre de Monsieur (Feydeau), 3 août 1789.

Raymond V, comte de Toulouse, ou le *Troubadour,* comédie en cinq actes, en prose. — Comédie-Française, 22 septembre 1789.

Guillaume Tell, drame en trois actes, en prose et en vers, par le citoyen Sedaine, musique du citoyen Grétry, représenté au mois de mars 1791, sur le ci-devant Théâtre-Italien.

Pagamin, opéra-comique, musique de Porta (Bernardo), joué à Favart en 1792.

Basile, ou *à trompeur trompeur et demi,* opéra comique en un acte, musique de Grétry. — 24 septembre 1792.

La blanche Haquenée, opéra-lyrique en trois actes, musique de Porta, aux Italiens, 1793.

Maillard, ou *Paris sauvé,* tragédie en cinq actes, en prose. (Imprimée chez Prault, en 1788). — Reçue en 1771 par les comédiens français, puis arrêtée par la censure. Elle ne fut autorisée qu'en janvier 1790; mais les comédiens se montrèrent alors peu empressés

et Sedaine retira sa pièce pour la porter au théâtre du Marais.

Protogène ?

Recueil de poésies de M. Sedaine. Seconde édition revue et augmentée de pièces faites depuis la première. Londres et Paris, Duchesne, 1760, 2 parties en 1 vol. in-12, fig., musique. — On y trouve : l'*Impromptu de Thalie,* ou la *Lunette de vérité*, comédie en un acte, et *Anacréon*, past. hér., un acte, qui n'ont pas été recueillies dans ses œuvres.





TABLE



Achevé d'imprimer

LE XX AVRIL M. DCCC. LXXVII

Par le typographe ALCAN-LÉVY

POUR LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE



